LA REVUE DE

TEHERAN

ISSN 2008-1936

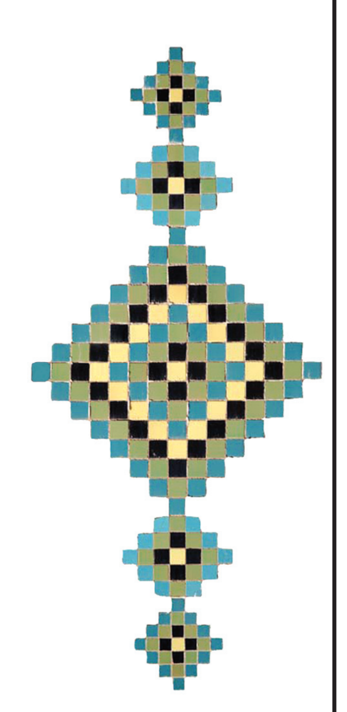
MENSUEL CULTUREL IRANIEN EN LANGUE FRANÇAISE

N° 108, Novembre 2014, 9e ANNEE
2000 TOMANS
5 €

Le football en Iran: portrait d'une passion désenchantée



www.teheran.ir



La Revue de Téhéran

affiliée au groupe
de presse Ettelaat

Direction
Mohammad-Javad Mohammadi

Rédaction en chef
Amélie Neuve-Eglise (Razavi-Far)

Secrétariat de rédaction
Arefeh Hedjazi
Babak Ershadi

Rédaction
Rouhollah Hosseini
Esfandiar Esfandi
Afsaneh Pourmazaheri
Jean-Pierre Brigaudiot
Djamileh Zia
Shekufeh Owlia
Hoda Sadough
Mahnaz Rezaï
Alice Bombardier
Majid Yousefi Behzadi
Gilles Lanneau

Graphisme et mise en page
Monireh Borhani

Correspondants en France
Mireille Ferreira
Élodie Bernard

Correction
Béatrice Tréhard

Site Internet
Milâd Shokrkhâh
Mohammad-Amin Youssefi
Mojdeh Borhani

Adresse:
Presses Ettelaat,
Av. Naft-e Jonoubi,
Bd. Mirdamad,Téhéran, Iran
Code Postal:1549953111
Tél: +98 21 29993615
Fax: +98 21 22223404
E-mail: **mail@teheran.ir**

Imprimé par Iran-Tchap



Sommaire

LA REVUE DE TEHERAN
Premier mensuel iranien
en langue française
N° 108 - Aban 1393
Novembre 2014
Neuvième année
Prix 2000 Tomans
5 €





CAHIER DU MOIS

CULTURE

Arts

Repères

Reportage

www.teheran.ir

Littérature

PATRIMOINE

Itinéraire

LECTURE

Récit

Chronologie succincte du football en Iran

Afsaneh Pourmazaheri

Le football se range au premier rang parmi les sports les plus populaires en Iran, il est même surnommé *premier sport de l'Iran*, évidemment après la lutte.[1] Cette dernière, généralement reconnue comme *sport national*, n'a jamais permis au football, malgré sa popularité hors pair, d'occuper la place qu'il mérite.[2] Le football a depuis longtemps pénétré le quotidien des Iraniens, notamment celui des couches populaires, et on compte plus de douze journaux spécialisés dans le domaine publiés à l'intérieur du pays. Par ailleurs, de nombreuses chaînes de télé iranienne diffusent de manière permanente et gratuite les matchs des ligues les plus connues du monde en direct.[3]

Le football est pour la première fois pratiqué en Iran sous sa forme actuelle dans la ville de Masdjed-Soleymân dans la province du Khouzestân. C'est dans cette même ville que les Anglais avaient construit le premier stade de foot et que le premier véritable match de football fut disputé entre les joueurs locaux de Masdjed-Soleymân et les Anglais. Au début du XXe siècle, les Britanniques étaient nombreux à travailler dans le pays en qualité d'ouvriers de l'industrie pétrolière, de marins ou de dockers. Le football se trouve ainsi être, comme partout ailleurs, un produit d'importation. Le premier Iranien ayant officiellement disputé un match se nommait Karim Zandi. Il pratiqua ce sport entre 1908 et 1918 avec les Anglais et dans les équipes qu'ils créaient pour organiser des face-à-face entre eux et les Iraniens.



▲ *Une équipe de football à Abâdân, en 1936*

Ce fut en 1921 que l'on fonda un premier semblant de fédération de football à Téhéran, baptisée l'Organisation pour le Progrès et le Développement du Football. La pratique du football ne se limitait pourtant pas à l'organisation citée ou aux matchs organisés par les Anglais. Dans les lycées, notamment celui qui avait pour nom à l'époque le lycée des Américains (aujourd'hui connu sous le nom du lycée Alborz), des entraînements et des matchs étaient organisés de manière continue et rigoureuse.

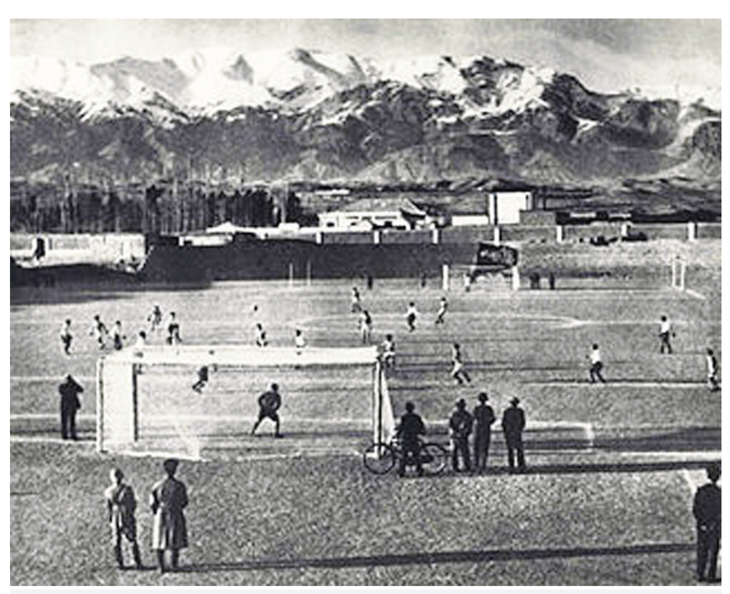
La première rencontre officielle entre les deux équipes iranienne et russe de Bakou eut lieu en 1929. Cinq ans plus tard, de grands changements furent effectués dans la formation et la gestion du football iranien d'abord à la suite de l'établissement de l'Organisation de l'Education Physique, puis en 1936 avec la création de 367 équipes de football en Iran. En 1937, Amir Hossein Sâdeghiân, footballeur, sélectionneur et attaquant durant sa carrière, rentra d'Europe et fut désigné en tant que responsable du développement de l'équipe iranienne.

En 1939, l'équipe nationale de football iranienne fut fondée et le stade Amdjadieh, stade le plus important de l'Iran avant la construction du stade Azâdi, fut inauguré. La Fédération nationale d'Iran fut fondée en 1946. Il s'agissait en fait d'une association qui regroupait les clubs de football et organisait les compétitions nationales ainsi que les matchs internationaux en Iran. En 1951, l'Iran participa à sa première compétition de football lors des Jeux

Asiatiques en Inde. Le pays parvint à battre la Birmanie et le Japon mais s'inclina face à l'Inde. L'équipe iranienne fut affiliée à la FIFA en 1948 et devint membre de la Confédération Asiatique de football en 1958.[4]

Les années 1960 marquent l'avènement du football iranien au plus haut niveau continental. Quatre ans plus tard, l'Iran, la Turquie et le Pakistan fondaient ensemble l'organisation de Coopération pour le développement régional. Entre 1965 et 1974, cinq tournois furent organisés dont deux marquèrent la victoire des Iraniens. Ils vainquirent également la Malaisie et l'Inde ainsi que l'Indonésie dans les Jeux Asiatiques de 1966 à Bangkok. En 1968, les Iraniens sortirent vainqueurs des trois premières rencontres de la Coupe d'Asie face à Hong-Kong, Taïwan et la Birmanie.

L'équipe de football iranienne conserva son titre de vainqueur continental en battant deux fois le Cambodge, l'Iraq, la Thaïlande et finalement la Corée du Sud. Ces victoires éphémères ne l'immunisèrent contre une défaite face à la Hongrie (5-0) et au Danemark (4-0) aux Jeux Olympiques de Munich. Ces échecs furent suivis par d'autres défaites lors des jeux de la Coupe de l'Indépendance du Brésil face à l'Irlande, au Portugal et au Chili.



▲ *Le stade Amjadieh en 1936*

Jusqu'aux années 70, il y eut de nombreux changements au sein de la gestion et de l'organisation du football en Iran. Durant cette décennie, le tournoi



▲ *Le premier match officiel de football en Iran à Masjed Soleymân*



▲ *L'équipe nationale d'Iran participant à ses premiers Jeux Olympiques à Tokyo, en 1964*

national iranien nommé «Coupe de Persépolis» prit forme et commença ses activités aussitôt dans la capitale, mais également dans les centres sportifs les plus importants en Iran notamment dans le Guilân et le Khouzestân.[5]

Avec des joueurs comme Ali Dâei, Karim Bâgheri, Mehdi Mahdavikiâ, etc. l'équipe iranienne se fit remarquer à la Coupe du monde de 1998. La seule victoire de l'Iran eut lieu au cours de sa participation à la Coupe mondiale de 1998 en France.

Au cours de la même décennie, le stade Azâdi fut construit à l'ouest de Téhéran pour recevoir les Jeux Asiatiques de 1974. Il y a presque quatre décennies, avant la Révolution de 1979, il avait pour nom ”stade Aryâmehr”. Pouvant accueillir au début de sa construction 100 000 spectateurs, il vit plus tard sa capacité se réduire à 84 000 pour des raisons de sécurité.

En 1978, l'équipe nationale de l'Iran fut finalement qualifiée pour participer à la Coupe du monde et elle se hissa au sommet du football asiatique des années 70-80. Après les années 70-80, en raison de la Révolution Islamique et de la guerre Iran-Iraq, la situation du football iranien dégénéra et l'Iran s'éclipsa pour un certain temps de la scène mondiale du football. Il réussit pourtant à se qualifier pour les compétitions continentales des Jeux Asiatiques de 1982 et ceux de 1986. En 1990, l'Iran remporta les Jeux Asiatiques de Pékin en battant en finale la Corée du Nord.

Avec des joueurs comme Ali Dâei,



▲ *Ali Dâei*



▲ *Karim Bâgheri*



▲ *Mehdi Mahdavikiâ*

Karim Bâgheri, Mehdi Mahdavikiâ, etc. l'équipe iranienne se fit remarquer à la Coupe du monde de 1998. La seule victoire de l'Iran eut lieu au cours de sa participation à la Coupe mondiale de 1998 en France. Il remporta ainsi un match contre les Etats-Unis, deux à zéro.[6]

Ce fut en 2000 que la Fédération d'Asie de l'Ouest de football fut fondée et organisa d'emblée le Championnat d'Asie de l'Ouest, qui a lieu tous les deux ans depuis. La performance des Iraniens lors de la Coupe mondiale de 2006 en Allemagne ne fut guère brillante. L'Iran ne ramena qu'un seul point, celui d'un match nul contre l'Angola, suivi de deux échecs face au Mexique et au Portugal. L'équipe du football iranienne fut ainsi sévèrement critiquée par les médias et les partisans du football en Iran. La critique ciblait notamment Ivankovi•, l'entraîneur de l'équipe, pour avoir désigné Ali Dâei, âgé alors de 37 ans, au poste d'attaquant. Durant la Coupe du monde de 2014 du Brésil, la quatrième coupe du monde à laquelle l'Iran participa, ils réalisèrent un parcours honorable à l'aide de l'entraîneur portugais Carlos Queiroz. Très défensifs, ils firent un match nul face au Nigeria et perdirent le deuxième et le troisième match face à l'Argentine et la Bosnie-Herzégovine.

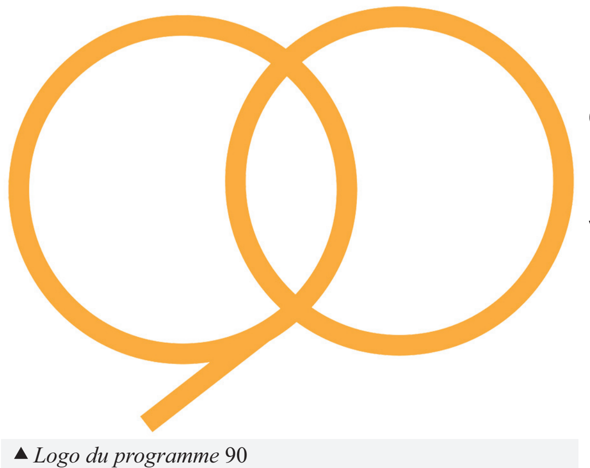
Quant à la situation des clubs iraniens à l'intérieur du championnat national, cela fait des années que le football iranien est polarisé sous l'influence des deux clubs les plus connus, celui de Persepolis et d'Esteghlâl. A la suite de l'inauguration du championnat de ligue des clubs iraniens, de nombreux clubs régionaux ont par ailleurs réussi à devenir des clubs de renom en Iran. Parmi ceux-là on peut nommer: le Sepâhân d'Ispahan, le Saipâ de Karaj, le Foulâd de Khouzestân, le Pârs de Téhéran, etc.



▲ *La team melli iranienne lors de la Coupe du monde 2014 au Brésil*

De manière générale, il est évident que le football occupe une place particulièrement importante en Iran. Il s'est même transformé - comme ailleurs - en une sorte d'industrie, créant ainsi de nombreux emplois qui dépendent de près ou de loin de l'existence de ce sport. Comme partout ailleurs, les enjeux du football sont également d'ordre politique et économique. Il attire notamment l'attention de la jeune génération et c'est pour cette raison que les médias et leurs programmes sportifs ou autres, ainsi que l'Etat avec ses projets ludiques et sportifs, portent une attention particulière à ce sport.[7] ■

1. Rezâi Ali, Revue *Etemâd*, No. 3595, 7 novembre 2008, p. 19.
2. Revue *Keyhân*, "Moshkelat-e varzeshi az zabân-e modir-e fanni timhâ-ye melli" (Problèmes liés au sport décrits par le directeur technique des équipes nationales), No. 1880, 21 août 2007, p. 13.
3. Saadlou Rashid, Revue *World Soccer*, octobre 2008, p. 62.
4. Site officiel de la Fédération d'Iran, article "History of Iran's football", consulté le 10 août 2014.
5. Revue en ligne *Encyclopædia Iranica*, article " Football", consulté le 10 août 2014.
6. *Revue de la Confédération des clubs de football iraniens*, "Histoire du football en Iran", 3 novembre 2008.
7. Christian Bromberger, "Troisième mi-temps pour le football iranien", *Le Monde Diplomatique*, avril 1998, p. 3



▲ *Logo du programme* 90

90: une émisson au sein du triangle du football d'Iran

Saeed Sadeghian
Najma Tabatabaee

90 est une émission de football diffusée sur la chaîne de télévision iranienne IRIB 3 tous les lundis entre 22h30 et une heure du matin. Adel Ferdosipour est à la fois son concepteur, présentateur et producteur. On dit que les lundis soirs, cette émission est la rivale des femmes à la maison, que les mardis matins, elle empêche les enfants d'arriver à temps à l'école, et qu'elle atteint une audience d'une «vingtaine» de millions d'Iraniens. On dit aussi que personne dans le monde du football iranien ne dort lorsque l'émission est diffusée.

Comment peut-on justifier ces paroles? Et si cela est vrai, comment peut-on expliquer une telle place? Ce sont des questions auxquelles doivent répondre les sociologues, psychologues et anthropologues.



▲ *Décor de l'une des émissions* 90

Pour nous, l'objectif sera limité à présenter *90* et à esquisser la place qu'elle occupe au sein du triangle du football en Iran, un triangle dont les côtés sont les footballeurs, les administrateurs et le public. Mais avant tout, commençons avec l'homme dont le nom est inséparable de l'émission.

90 et une vedette

Adel Ferdosipour est né le 2 octobre 1974 à Téhéran. Dès son enfance, il éprouve une vive passion pour le football et son univers. Une passion qui n'est pas tellement prise au sérieux par la famille. L'enfant qu'il est alors doit encore attendre. Son admission à l'université polytechnique de Sharif, en génie industriel, lui offre enfin l'occasion de poursuivre cette passion originelle. Lors de la troisième année de ses études universitaires, il fait son entrée dans l'univers du sport: c'est en 1993 et au sein du journal *Abrâr Varzeshi* qu'il commence sa carrière dans le domaine du sport en tant que journaliste-traducteur; domaine dont il est plus proche que celui de sa vie d'étudiant. Mais c'est autrement qu'il s'imagine dans le futur...

Après avoir essuyé plusieurs échecs aux concours de commentateur sportif, il est finalement engagé en 1997. Il débute son travail en commentant les matchs des archives. La Coupe du monde 98 lui offre l'occasion de dépasser ses rivaux et d'atteindre le rang de commentateur en direct. Il devient alors l'une des

rares personnes à prononcer correctement les noms des joueurs de différentes nationalités. En entrant dans cet univers, il est à l'origine d'une évolution dans ce domaine. À l'époque, il n'était pas courant de donner des informations personnelles sur les joueurs. Mais avec l'arrivée de la jeune génération à la tête de laquelle se trouve Adel Ferdosipour, les téléspectateurs connaissent de plus en plus de détails et d'informations sur les joueurs et les entraîneurs. Cette évolution met à l'écart la génération précédente tout en suscitant une concurrence en matière d'informations au sein de la nouvelle génération. Cette évolution ne met pas un terme à la carrière de Ferdosipour au sein de la télévision, mais il poursuit un objectif encore plus important. Une chose qu'il devait peut-être avoir vu dans les chaînes d'autres pays. Enfin... il réussit à diffuser sa première émission télévisée en 1999, *90*. Cette émission, qui a, au début, pour vocation d'analyser l'actualité du football iranien et ses questions marginales, atteint au fur et à mesure un tel niveau qu'aujourd'hui, personne ne peut imaginer le football d'Iran sans cette émission. Ainsi, un sondage de *Soccer Magazine* réalisé en octobre 2008 l'a cité parmi les vingt premières autorités d'Iran[1]. En réalité, il faut dire que Ferdosipour savait et sait très bien comment entrer dans le triangle du football d'Iran composé, comme nous l'avons évoqué, du public, des footballeurs et des administrateurs.

90 et les footballeurs

La plus importante vocation de l'émission *90* est sans doute l'analyse des questions concernant le football d'Iran. Pour atteindre ce but, l'émission est divisée en plusieurs parties: elle

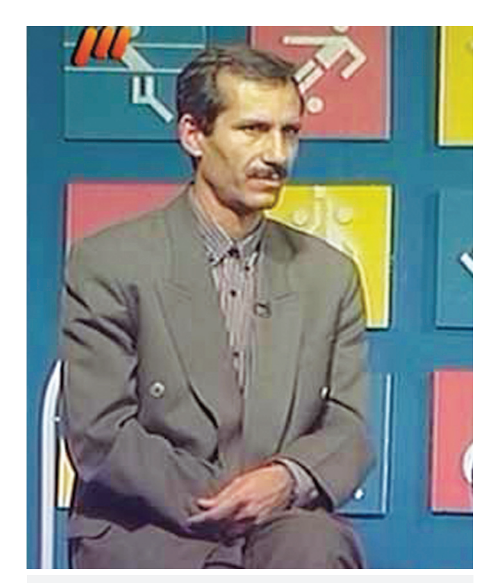


▲ *Adel Ferdosipour (à gauche) et Javâd Nekounâm, capitaine de l'équipe nationale de football en 2011 dans l'émission 90*

commence par une première partie intitulée *90°* (degrés) durant laquelle Ferdosipour fait un bilan très bref des matchs de la semaine. Il adopte une vision ironique pour essayer d'attirer l'attention des interlocuteurs sur des sujets qui sont restés dans l'ombre.

> Avec l'arrivée de la jeune génération à la tête de laquelle se trouve Adel Ferdosipour, les téléspectateurs connaissent de plus en plus de détails et d'informations sur les joueurs et les entraîneurs. Cette évolution met à l'écart la génération précédente tout en suscitant une concurrence en matière d'informations au sein de la nouvelle génération.

Ensuite, des experts invités à l'émission commentent le résumé des matchs de la semaine qui ont été diffusés lors de la deuxième partie. Auparavant, on y invitait toujours deux experts: l'un apportait son analyse technique du jeu, et l'autre commentait les questions



▲ *Houshang Nasirzâdeh, spécialiste des règles de la FIFA, invité de 90 en 1999*

concernant l'arbitrage. Aujourd'hui, seul ce dernier commentaire est resté dans le plan de l'émission. Ce changement est peut-être dû au développement des chaînes régionales: en effet, autrefois, *90* était la seule occasion pour les équipes provinciales d'être vues à la télévision nationale. Mais avec le développement des chaînes régionales et la diffusion des matchs de chaque équipe sur sa propre chaîne régionale, la partie de l'analyse technique et de l'expert à ce propos a été supprimée du programme. Ce changement est aussi dû à la multiplication des émissions traitant des questions techniques lors du match présenté en direct.

Malgré cela, la partie concernant l'arbitrage de *90* continue à exister avec brio, et les scènes controversées qui ont besoin de l'avis des arbitres sont confiées à cette émission. Des joueurs, entraîneurs et cadres techniques, dans leur interview suivant le match, ont parfois confié l'arbitrage à cette partie spécialisée de *90*. Ces experts sont normalement choisis parmi les arbitres retraités. Il arrive que plusieurs arbitres participent à l'émission par téléphone et donnent ainsi leurs avis sur un moment précis du match. On peut considérer que cela constitue une catharsis pour les membres d'une équipe ayant subi un désavantage par une erreur d'arbitrage. C'est même dans cette émission que les débats ont déclenché la révélation d'une histoire de collusion d'arbitrage lors d'un match important et délicat de la ligue 2013-2014; une histoire qui a fait de ce programme une série quasi-policière.

Une autre partie de cette émission, «*90* secondes», qui est d'ailleurs très courte, est consacrée aux informations concernant les joueurs à l'étranger. «L'invité du *90*» est le titre d'une autre partie de l'émission qui constitue une occasion pour présenter un jeune joueur, un entraîneur habile, ou constitue une tribune pour les plaintes, les critiques, les non-dits, et enfin les larmes et sourires des joueurs et entraîneurs. Ce fut le cas de l'émission *90* du 18 mars 2013 pendant laquelle un des ex-joueurs de l'équipe nationale s'est mis à pleurer. Ses sentiments ont ému l'ensemble de la société du football d'Iran, et cet événement a été rapporté dans les journaux du lendemain.

90 et les administrateurs

Les administrateurs constituent le troisième côté du triangle du football iranien, et *90* a très bien réussi à leur consacrer une partie particulière dans son émission: «Conversation spéciale». Dans cette partie, *90* dépasse le cadre d'un simple programme sportif en essayant de traiter les dessous du football professionnel, tels que le montant des contrats, les agents, les collusions et les décisions non considérées prises seulement en fonction des bénéfices. C'est ici que l'émission *90* se transforme

10

en une scène dont les acteurs sont désormais les administrateurs du football; rôle qu'ils ne veulent pas jouer devant le public.

Dans cette partie de l'émission, les administrateurs et les décideurs doivent répondre aux questions de l'animateur soit en tant qu'invités présents dans l'émission, soit à l'autre bout du fil. Du directeur de la fédération de football aux propriétaires des clubs, directeurs de la ligue et du comité des arbitres, tous ont été invités à l'émission *90* et mis sur la sellette par les questions de Ferdosipour. La liste des invités de l'émission a aussi comporté les noms de certains parlementaires, qui ont notamment été questionnés au sujet du transfert des équipes aux provinces lors d'une émission diffusée le 6 juin 2011. Durant cette émission, Ferdosipour leur dit: «Pour l'amour de Dieu, laissez de côté le foot.»

Même avant cette date, les Iraniens ont souvent été témoins d'audaces de cette sorte de la part de l'animateur lors de son émission. Nous pouvons dire que le public iranien a ainsi assisté pour la première fois à des débats télévisés en direct, avant même les débats politiques ou culturels. Pourtant, l'histoire de ces débats et questionnements ne se termine pas à ce stade: l'émission poursuit ce style jusqu'à sa dernière étape. Beaucoup de cas peuvent être cités pour montrer à quel point *90* a pu influencer dans certaines décisions. Par exemple, dans l'histoire du transfert des équipes aux provinces, c'est grâce à cette émission que le Président iranien de l'époque a dû demander la révocation de cette décision. Il ne faut cependant pas oublier que la bonne relation établie avec le public est la raison principale du succès de l'émission dans ce domaine. C'est ici qu'il faut encore faire remarquer l'art de Ferdosipour et de son équipe dans leur façon d'attirer les téléspectateurs et d'établir une relation intime avec le troisième côté du triangle du football d'Iran.

90 et le public

La relation entre les téléspectateurs et l'émission est l'une des caractéristiques exceptionnelles de *90*. Le nombre impressionnant de SMS envoyés de la part du public participant aux concours ou sondages de l'émission constitue la preuve de la capacité de l'émission à réaliser de fortes audiences.

> Il arrive que plusieurs arbitres participent à l'émission par téléphone et donnent ainsi leurs avis sur un moment précis du match. On peut considérer que cela constitue une catharsis pour les membres d'une équipe ayant subi un désavantage par une erreur d'arbitrage.



▲ *L'arbitre Mohammad Fanâ'i, invité de l'émission* 90



▲ *Statistiques des SMS envoyés par les téléspectateurs au sujet de leur appréciation de l'émission*

Les 6 400 000 SMS reçus par *90* en seulement 3 heures lors du tirage au sort de la Coupe du monde 2014 témoignent que l'émission est suivie par des millions de téléspectateurs.

La «Caméra de 90» a commencé un voyage à destination des villes et régions pauvres de l'Iran pour y montrer la situation du football. Parfois, à l'occasion de matchs importants, la «Caméra de 90» se rend dans des maisons de retraite, hôpitaux ou asiles des malades pour être spectateur de matchs en leur compagnie.

Un autre moyen permettant aux téléspectateurs d'être en contact avec leur émission est la partie intitulée «Caméra de *90*». Grâce à elle, ils peuvent y jouer un rôle direct en envoyant des photos et vidéos. Il faut ajouter que la «Caméra de *90*» est présente dans tous les matchs de la ligue 1 et qu'après chacun des matchs, elle se rend auprès du public pour une enquête d'opinion.

La «caméra» ne se limite pas seulement à cela: dans une tentative originale, la «Caméra de *90*» a commencé un voyage à destination des villes et régions pauvres de l'Iran pour y montrer la situation du football. Parfois, à l'occasion de matchs importants, la «Caméra de *90*» se rend dans des maisons de retraite, hôpitaux ou asiles des malades pour être spectateur de matchs en leur compagnie.

C'est ainsi que du point de vue de l'attraction du public, nous pouvons considérer l'émission *90* comme le programme télévisé diffusé en direct le plus réussi d'Iran. Son succès vient notamment qu'il traite du football sans s'y limiter, en englobant parfois des sujets plus généraux comme l'addiction. Le 18 mars 2012, par exemple, la présence inopinée d'acteurs de cinéma et de télévision dans la partie «invité spécial» de l'émission *90* a conféré une nouvelle ambiance à cet épisode de l'émission.

Nous avons ainsi vu comment une émission peut parvenir à une telle place au sein de la société et influencer les avis et les décisions. On pourrait maintenant poser la question suivante: un tel succès est-il issu des caractéristiques de la société au sein de laquelle elle est produite, ou provient-elle du sport et de ses potentiels d'attraction? Précisons que d'autres émissions dans le même genre, comme *7* dans le monde du cinéma, n'ont pas pu atteindre une telle place ni un tel succès. ■

1. http://www.newsweek.com/20-most-powerful-people-iran-80061: 19. Adel Ferdosipour - Sportscaster Easily the country's most popular TV host. When angry sports officials tried to get him fired recently for criticizing them on his weekly show (Iranian soccer, a national passion, is in crisis, beset by scandal and poor play), more than 3 million loyal fans sent text messages to keep him on.

L'Iran à la Coupe du monde du Brésil 2014

Un bilan sans surprise

Babak Ershadi

Avant de partir pour le Brésil, l'équipe iranienne de football avait promis d'améliorer son image internationale. Bien que l'Iran ait quitté les compétitions après trois rencontres en n'obtenant qu'un seul point, il a tenu sa promesse. Les joueurs iraniens ont fait meilleur score par rapport aux autres équipes de la Confédération d'Asie (Corée du Sud, Japon et Australie), et sont repartis la tête haute.

Mais le sélectionneur portugais de la Team Melli, Carlos Queiroz, et ses protégés n'ont pas réussi à réaliser «la surprise». A sa quatrième participation à la phase finale de la Coupe du Monde de football, l'Iran a fait comme avant: 1 point et deux matchs perdus (à l'exception de ses 3 points en France-1998). Le meilleur souvenir du Brésil sera sans doute le grand jeu de l'Iran face à l'Argentine qui est allée jusqu'à la finale qu'elle a perdue devant l'Allemagne, le nouveau champion du monde.

Il faut admettre pourtant que l'équipe iranienne a considérablement amélioré sa performance au Brésil. Les membres de l'équipe ont fait preuve de qualités qui s'étaient raréfiées sur le marché du ballon rond en Iran. Dans l'équipe actuelle, il n'y a pas de vedettes internationales, mais pour la première fois depuis longtemps, la Team Melli a fait une démonstration très appréciable de l'esprit d'équipe, de la concentration pendant tout le match et de la détermination mentale.

Le 11 janvier 2015, l'équipe d'Iran rencontrera le Bahreïn pour son premier match dans le Championnat d'Asie, celui où la Team Melli a remporté le trophée final en 1976. L'expérience du Brésil a prouvé que malgré ses progrès en matière de défense, l'équipe iranienne a du mal en ce qui concerne la finition pour gagner les trois points d'une rencontre. Il faut donc donner raison au commentateur de la Confédération d'Asie qui estime que si la sélection de Carlos Queiroz compte uniquement sur la défense, elle ne pourra pas gagner le championnat continental.

***

Premier match, 16 juin: Iran 0-0 Nigeria

La Team Melli fait preuve des qualités qui lui manquaient!

Il n'est pas sûr que ce premier match de l'équipe iranienne à la Coupe du monde 2014 du Brésil reste dans les mémoires des fans du football, même des joueurs du terrain! Avant le coup d'envoi, l'équipe nigériane comptait pour être la favorite, à cause de la qualité de ses joueurs et de leur expérience internationale. Mais finalement, ce sont les joueurs de la Team Melli qui sont sortis de ce match avec le plus de crédits. Le Nigeria commence le jeu avec plus d'ambition pour marquer pendant les 20 premières minutes, mais l'équipe iranienne résiste aux vagues d'attaques nigérianes. Le jeu est imprécis lors de la première mi-temps: les passes manquent de précision et les attaquants sont maladroits. Les Iraniens font quand même preuve d'un bon esprit d'équipe et de discipline pour empêcher l'adversaire de prendre en main le jeu.

Rien ne se passe en seconde mi-temps non plus. Le treizième duel de la Coupe du monde du Brésil connaît ainsi son premier match sans but. Si les Nigérians ont fini ce match déçus, la Team Melli est

presque satisfaite du résultat. Pour la première fois, l'équipe iranienne n'a pas perdu son premier jeu à la phase finale de la Coupe du monde. En outre, les joueurs iraniens ont pu tester avec succès la solidité de leur défense, étant donné qu'ils devaient rencontrer au match suivant l'Argentine de Lionel Messi.

Le meilleur souvenir du Brésil sera sans doute le grand jeu de l'Iran face à l'Argentine qui est allée jusqu'à la finale qu'elle a perdue devant l'Allemagne, le nouveau champion du monde.

«*Nous sommes soulagés car si nous avions perdu le premier match avant d'affronter l'Argentine, nous nous serions mis dans une situation délicate. Nous sommes satisfaits car par rapport aux autres nations, l'équipe iranienne travaille dans des conditions limitées*», a estimé, après le match, le sélectionneur portugais de l'Iran Carlos Queiroz.[1]

Selon de nombreux fans et commentateurs, face au Nigeria, l'équipe iranienne a fait preuve des qualités qu'on ne lui avait pas vues depuis longtemps: une grande détermination de la part des membres de l'équipe, une concentration et une discipline parfaites tout au long du match. Carlos Queiroz semblait avoir appris à ses joueurs qu'avec un mental d'acier, il est possible d'obtenir des résultats satisfaisants. Mais le grand problème de la Team Melli a ressurgi face aux Nigérians pendant les 20 dernières minutes, quand l'Iran est passé à l'attaque face à une équipe africaine qui avait perdu sa discipline et sa concentration: sur le plan collectif, les Iraniens étaient bons, mais il leur manquait l'énergie et le talent de finir en beauté. A l'avenir, c'est dans ce domaine que l'équipe iranienne de football devra s'améliorer.

Deuxième match, 21 juin: Iran 0-1 Argentine

L'Iran a fait un grand match!

L'Iran qui venait de gagner un point de son premier match affronte l'Argentine qui a battu au premier jour la Bosnie-



▲ *Mehrdâd Poulâdi (défense) défie Efe Ambrose (Nigeria)*



▲ *Sélection iranienne au Brésil-2014*

Herzégovine. Tout le monde avait apprécié la défense iranienne face au Nigeria et tout le monde se posait la même question: combien de temps le mur défensif iranien pourrait-il tenir le coup devant la machine de guerre argentine dirigée par la superstar internationale Lionel Messi?

Les joueurs iraniens se sont battus pendant 90 minutes. Le match s'est passé comme on l'avait prévu d'avance:

Selon de nombreux fans et commentateurs, face au Nigeria, l'équipe iranienne a fait preuve des qualités qu'on ne lui avait pas vues depuis longtemps: une grande détermination de la part des membres de l'équipe, une concentration et une discipline parfaites tout au long du match.



▲ *Ashkân Dejâgah (attaquant) et Ahmed Musa (Nigeria)*



▲ *Rezâ Ghoutchân-Nejâd (attaquant) et Lionel Messi (Argentine)*

l'Argentine a maîtrisé le ballon et l'Iran s'est organisé en défense. La stratégie de la Team Melli était bonne: les joueurs fermaient les espaces quand l'adversaire attaquait, ce qui a empêché les Argentins de trop s'approcher de la cage. Cette stratégie a d'ailleurs bien marché jusqu'à la fin de la 90e minute. Contrairement au premier match, l'architecte portugais de l'équipe iranienne a pris un risque et a continué le jeu à la seconde mi-temps avec deux attaquants. L'Iran voulait gagner le match! Le problème, c'est que Lionel Messi, qui avait été très bien contrôlé tout au long du jeu par les Iraniens, est l'un de ces grands magiciens du terrain de foot qui peuvent faire basculer le match à tout moment, même après la 90e minute. C'est ce qui est d'ailleurs arrivé, et il a marqué le but à la 90'+1.

La stratégie de la Team Melli était bonne: les joueurs fermaient les espaces quand l'adversaire attaquait, ce qui a empêché les Argentins de trop s'approcher de la cage.

Pourtant, ce jour-là, l'équipe iranienne a fait l'un de ces meilleurs jeux de tous les temps. Les plans de Carlos Queiroz auraient même pu conduire l'Iran vers la victoire avec plusieurs opportunités devant la cage argentine. Le géant sud-américain ne pensait peut-être pas frissonner autant devant la Team Melli. A la 52e minute, l'attaquant Rezâ Ghoutchân-Nejâd tenta même un but, qui finit dans les gants du portier argentin Sergio Romero. Le gardien de Monaco a sauvé son équipe deux autres fois. Devant une tentative de l'attaquant Ashkahn Dejâgah (67') puis devant Rezâ qui a donné de nouveau des sueurs aux Argentins quelques minutes avant la fin du temps réglementaire (86'). «*L'Iran a fait un grand match. Il s'est regroupé en défense et a su profiter des situations de contre, sur lesquelles il s'est créé des occasions franches*», a reconnu après le match, Alejandro Sabella, sélectionneur de l'Argentine.[2] L'Argentine s'est qualifiée ainsi pour les 8es de finale, tandis que l'Iran devait tenter sa chance au troisième jour pour une qualification éventuelle.



▲ *Avdija Vrsajevic (Bosnie) marque le troisième but de son équipe contre l'Iran*

Troisième match, 25 juin: Iran 1-3 Bosnie-Herzégovine

L'Iran a été déconcentré mentalement et physiquement

Sur le papier, l'Iran pouvait espérer

au troisième jour sa qualification pour les 8es de finale en cas d'une victoire face aux Bosniaques avec une différence de deux buts, et d'un résultat favorable dans l'autre rencontre du groupe F, entre l'Argentine qui devait battre le Nigeria. Les Argentins ont effectivement gagné l'autre match, mais l'Iran a perdu le sien devant une Bosnie-Herzégovine, disqualifiée dès le deuxième jour, qui ne jouait devant l'Iran que pour rentrer au pays la tête haute. L'équipe iranienne n'a pas réussi à faire bonne impression à la dernière étape. La Bosnie-Herzégovine a mérité sa victoire. Sortis épuisés du match contre l'Argentine, les joueurs iraniens semblaient quelque peu déconcentrés mentalement et physiquement. «*J'ai été quelque peu surpris par la façon de jouer de l'Iran aujourd'hui. Cette équipe est capable de se montrer extrêmement efficace en attaque et je m'attendais à ce qu'elle soit plus entreprenante. Pourtant, j'ai eu l'impression par moments qu'elle se serait contentée d'un nul*», a déclaré aux journalistes le sélectionneur bosniaque, Safet Susic.[3] Après les trois buts bosniaques, Rezâ Ghoutchân-Nejâd finit tout de même par inscrire son nom au tableau d'honneur en marquant l'unique but iranien de la Coupe du monde du Brésil.



▲ *Carlos Queiroz, sélectionneur de la Team Melli depuis 2011*

Haghighi: la star de l'équipe iranienne au Brésil-2014

Après la retraite de Mahdi Rahmati en 2013, Carlos Queiroz a décidé enfin de donner les gants à Alirezâ Haghighi, 26 ans. Le football iranien a eu, par le passé, plusieurs bons gardiens comme Nâsser Hedjâzi ou Ahmad-Rezâ Abedzâdeh. Le jeune portier de la Team Melli a prouvé au Brésil que le choix du sélectionneur portugais était justifié. ■



▲ *Alirezâ Haghighi (gardien) était sans doute la star de l'équipe iranienne au Brésil*

1. www.fifa.com
2. Ibid.
3. Ibid.

Les «Lions jaunes d’Asie»
Présentation du Club de football Sepâhân

Khadidjeh Nâderi Beni

Le Club culturel et sportif de Foulâd-e Mobârakeh Sepâhân[1] est une institution de grande renommée qui s’occupe depuis plus d’un demi-siècle des activités culturelles et sportives de la ville d’Ispahan. Le club est avant tout consacré au football mais possède aussi de nombreuses autres disciplines dont l’athlétisme, le basketball, le futsal, le volleyball, le handball, le tennis, le vélo, la lutte, le waterpolo… pratiquées pour la plupart en deux groupes hommes et femmes. Le club Sepâhân est ouvert aux juniors et aux seniors de plus de quinze ans. En fait, ce club offre aux jeunes Ispahanais l’occasion de pratiquer divers sports. Il est parvenu, au cours de ces dernières décennies, à former de nombreux champions présents au niveau national. Les dirigeants du club ambitionnent de développer le sport en milieu social et de le populariser de plus en plus. Pour atteindre ce but, les programmes suivants sont poursuivis par le club:

- La diffusion du sport dans les différentes classes sociales et couches d’âges: les enfants, les étudiants, les universitaires, les ouvriers…
- La découverte et la promotion de jeunes talents régionaux et locaux.
- La construction et la rénovation des salles de sports de la ville.
- La construction, à Ispahan, d’un bon nombre de bâtiments et d’installations ouverts au public et destinés au sport.
- L’organisation de divers tournois régionaux et provinciaux dans différentes sections.
- L’organisation de diverses réunions concernant des programmes culturels et sociaux, visant à propager le sport parmi la population.

Dans ce qui suit, nous allons donner un bref aperçu sur l’histoire et les activités du club de football Sepâhân.



▲ *Logo du club de football d'Ispahan*

Fondé en 1953 par le footballeur ispahanais Mahmoud Hariri, le club de football Shâhin Ispahan adopte dès son inauguration le statut de son homonyme téhéranais qui l’a déjà pris sous son égide. En tant que représentant du football d’Ispahan, le club remporte, dès sa première participation, le championnat d’Iran pour la saison 1962-1963.

En 1967, suite à la dissolution du club Shâhin Téhéran, le club ispahanais change de nom pour Sepâhân, l’un des anciens noms de la ville d'Ispahan. En 1971, le Sepâhân est invité à participer aux éliminatoires du pays et se qualifie pour les compétitions de la Coupe Régionale d’Iran (Djâm-e mantaghei-e Irân). Malgré sa place de premier au classement national, il se contente de la cinquième

place parmi les huit clubs participants. Durant la même année, le club Sepâhân se rend en Inde pour participer, pour la première fois de son histoire, à un tournoi étranger de football où il obtient la seconde place. Durant les années soixante-dix, le Sepâhân est toujours présent dans les jeux annuels du championnat du pays nommés à l'époque «la Coupe de Takht-e Djamshid» et durant les années quatre-vingts, il parvient à la remporter à plusieurs reprises grâce aux efforts de son sélectionneur, Mas'oud Tâbesh[2].

En 1992, l'usine de ciment de Sepâhân (kârkhâneh-ye simân-e Sepâhân) accepte de sponsoriser le club si celui-ci adopte le nom de Simân-e Sepâhân. Grâce aux supports financiers de son sponsor, le club élargit de plus en plus ses activités sportives et culturelles. Ces appuis ne durent que huit ans: en 2000, suite aux évolutions économiques du pays, le nouveau comité directionnel de l'usine de ciment décide de ne pas renouveler le contrat de sponsoring. Le club est donc vendu au grand Complexe de production d'acier de Mobârakeh d'Ispahan (Modjtama'e bozorg-e Foulâd-e Mobârakeh esfahân) et change de nom pour devenir le Foulâd-e Mobârakeh Sepâhân.

A partir de 2001 et avec la professionnalisation du championnat d'Iran (nommé désormais «Lig-e bartar» signifiant «ligue supérieure», baptisé également «Djâm-e Khalidj-e Fârs» qui signifie la Coupe du Golfe Persique), le Sepâhân se professionnalise également et participe avec vigueur à la compétition. Dès lors, tous les clubs participants souhaitent remporter les premiers classements du championnat d'Iran pour être qualifiés pour la Ligue des champions d'Asie[3]. Selon le statut, à l'issu de la saison, les trois premiers au classement se qualifient pour la Ligue des champions d'Asie. A la fin de la saison 2001-2002, Sepâhân termine à la neuvième place du classement. Il faut ajouter qu'à l'époque, le sélectionneur de l'équipe, le Yougoslave Stanko Peklepovic (né en



▲ *Joueurs de l'ancien club Shâhin d'Ispahan*

Fondé en 1953 par le footballeur ispahanais Mahmoud Hariri, le club de football Shâhin Ispahan adopte dès son inauguration le statut de son homonyme téhéranais qui l'a déjà pris sous son égide.



▲ *Les joueurs de Sepâhân lors d'un match contre Homâ lors de la coupe de Takht-e Jamshid*

1939), est considéré comme étant le premier sélectionneur étranger de la Ligue supérieure d'Iran ainsi que le deuxième entraineur étranger de l'histoire du club de football de Sepâhân, le premier étant le Serbe Zdravko Rajkov (1927-2006).

La saison suivante, le Sepâhân, entraîné par le jeune sélectionneur iranien Farhâd Kâzemi, réussit à remporter la Ligue supérieure et devient le champion d'Iran. Ce club est ainsi le premier club provincial à pouvoir rivaliser avec les grandes équipes de football de Téhéran et à occuper une place de premier plan dans le football national de l'Iran. Le tableau ci-dessous résume le bilan du Sepâhân, saison par saison, et en différentes éditions de la Ligue supérieure d'Iran:

Tableau du bilan de Sepâhân en différentes éditions de la Ligue supérieure d'Iran			
Edition	**Saison**	**Sélectionneur**	**Classement**
1ère	2001-2002	Stanko Peklepovic (Yougoslavie)	9e place
2e	2002-2003	Farhâd Kâzemi (Iran)	Champion
3e	2003-2004	Farhâd Kâzemi	6e place
4e	2004-2005	Stanko Peklepovic	10e place
5e	2005-2006	Edson Tavares (Brésil)	7e place
6e	2006-2007	Luka Bonacic (Croatie)	5e place
7e	2007-2008	Luka Bonacic	Vice-champion
8e	2008-2009	Jorvan Vieira (Brésil)	4e place
9e	2009-2010	Amir Ghal'eh No'y (Iran)	Champion
10e	2010-2011	Amir Ghal'eh No'y	Champion
11e	2011-2012	Zlatko Kranjcar (Croatie)	Champion
12e	2012-2013	Zlatko Kranjcar	3e place
13e	2013-2014	Zlatko Kranjcar	4e place

Le bilan donné témoigne du record du Sepâhân dans la victoire à trois ou quatre championnats d'affilée de la Ligue supérieure. Le club est également l'une des équipes titrées de la Coupe d'Iran de football baptisée Djâm-e Hazfi[4], avec quatre trophées gagnés dans les années 2004, 2006, 2007 et 2013.

En 2007, Sepâhân monte, pour la première fois de son histoire, en phase finale de la Ligue des champions d'Asie. Pour remporter le championnat, il doit rencontrer son adversaire japonais, le club Urawa Reds, en matchs aller/retour. Le match aller a lieu le 7 novembre 2007 à Ispahan: les deux équipes font match nul (1-1). Sept jours après, au Japon, le club Urawa Reds s'impose (2-0) face à son adversaire iranien et celui-ci devient le vice-champion d'Asie. Etant donné ce

20



▲ *Supporters du club de football Sepâhân*

classement, le Sepâhân est considéré comme le premier club iranien à se qualifier pour les compétitions de la Coupe du monde des clubs champions de la FIFA[5]. Dans ce tournoi qui a lieu à Tokyo, le Sepâhân parvient à battre son adversaire néozélandais mais est éliminé suite à sa défaite face au club Urawa Reds. Lors de ce tournoi, le dessin du «Lion persan» est présent sur le maillot des joueurs de Sepâhân, ce qui symbolise le pouvoir, le respect et la dignité en tant que vertus les plus admirées chez les Iraniens. ■

Ce club est le premier club provincial à pouvoir rivaliser avec les grandes équipes de football de Téhéran et à occuper une place de premier plan dans le football national de l'Iran.

1. Bâshgâh-e farhangi varzeshi-e Foulâd-e Mobârakeh Sepâhân
2. Ancien joueur et sélectionneur ispahanais, aujourd'hui membre du comité directeur du club Sepâhân.
3. Lig-e ghahremânân-e âssiâ, connue également sous le nom du Championnat des Clubs d'Asie (Ghahremâni-e bâshgâhâ-ye âssiâ).
4. Créée en 1976, la Coupe Hazfi est une série de matchs de football à élimination directe organisée chaque année simultanément aux compétitions de la Ligue supérieure et entre les clubs professionnels et amateurs; le champion de la coupe Hazfi parvient à se qualifier pour la Ligue des champions d'Asie.
5.Djâm-e bâshgâhâ-ye djahân

Source:

Site officiel en langue persane du Club culturel et sportif de Foulâd-e Mobârakeh Sepâhân, consultable sur : http://fooladsepahansport.com/



Le football, la guerre et l'urbanisme

Sepehr Yahyavi



Le football remplace-t-il les guerres anciennes? Le terrain de football est-il venu remplacer les champs de bataille d'hier, transformés de nos jours en guerres de guérillas révolutionnaires ou plutôt de terroristes? Quel rapport entre ce changement dans le champ et le type de combats humains et l'évolution de la ville moderne, et notamment le développement du style haussmannien dans l'urbanisme des deux siècles passés?

Nous allons essayer de chercher des réponses satisfaisantes à ces questions à travers ce texte, écrit à l'occasion de ce cahier et à l'occasion de la Coupe du monde de football 2014 au Brésil.

Le football, les tactiques et les stratégies militaires

Il y a des tactiques dans le football, tout comme il y en avait dans les guerres d'autrefois, là où certaines stratégies étaient conçues par les commandants et les chefs des troupes des deux parties. L'essentiel reste identique: les attaquants (offensifs) dans le foot sont les avant-gardes (précurseurs) dans l'armée; les milieux de terrain dans le foot sont similaires au corps d'armée; les défenseurs ressemblent aux arrière-gardes (suites) de l'armée.

Il se trouve également parfois des milieux latéraux, ce qui rappelle les forces latérales et les deux ailes de l'armée (droite et gauche) dans les guerres du passé. Il n'en va cependant pas de même pour les guerres de notre ère, dont les tactiques et les techniques ont subi de profondes transformations depuis la Grande Guerre, il y a exactement un siècle. Nous en parlerons par la suite. Ce qui est certain pour l'instant, c'est que la forme des combats et de l'armée moderne ont complètement changé, pour ne pas parler de nouvelles inventions guerrières comme les missiles et les drones.

Si le football remplace la guerre ancienne, l'équipe de foot peut être considérée comme une armée. Nous voulons également ici évoquer la dimension impériale du football. Les Romains ne devaient guère penser qu'un jeu britannique, à l'époque de l'apogée de cet empire colonial, aurait un terrain qui assimilerait les caractéristiques de leurs gestes et rituels, et qui succèderait aux combats des gladiateurs romains. Le terrain de foot, c'est le champ d'une bataille haletante, sur lequel sont censés courir et accourir 20 joueurs pour une durée de 90 ou parfois 120 minutes.

Les deux gardiens de but, que font-ils? Ils font sans doute ce que faisaient les gardiens de portails dans les grandes cités et villes antiques. Les deux buts sont alors comme les portails des villes dans le monde médiéval. C'est par là que nous allons arriver à une certaine relation qui existe entre le football et l'urbanisme.

Le football, la ville et l'urbanisme moderne

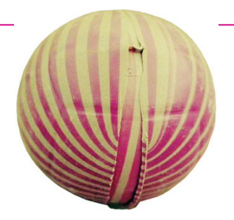
Nous avons aussi en vue cette spécificité urbaine qui se trouve dans le football, car outre la ressemblance qui existe entre le terrain vide de foot et l'espace urbain ouvert, une coïncidence temporelle peut être constatée entre la naissance de la ville moderne (enfant de la bourgeoisie et du capitalisme industriel) et la création de ce jeu excitant. Ce n'est pas un pur hasard si le foot est né en Angleterre, pays où l'économie capitaliste et le marché moderne (de libre-échange) ont vu le jour.

En fait, le football semble être une transcription sur le terrain, une incarnation physique et physiologique des relations sociales dans une société capitaliste. Nous allons parler de cet aspect plus loin, mais ce qui nous intéresse pour le moment, c'est le concept du terrain (territoire) et de l'espace public dans la ville moderne, ville qui se distingue de la cité et du bourg par son caractère de citoyen (bourgeois affranchi) moderne, homme libre qui est (apparemment) indépendant du village et du paysan.

L'un des précurseurs de l'urbanisme moderne européen fut le baron Haussmann, préfet de Paris dans les années 1850 et 1860, dont le Boulevard Haussmann à Paris porte le nom. Il est parmi les personnalités complexes de l'humanité qui ont servi autant qu'ils ont trahi. Il a sans aucun doute servi grandement Paris, ses habitants et son histoire, mais il a d'autre part trahi la cause populaire parisienne durant la période tumultueuse de la Commune, et surtout les espaces publics qui sont indispensables pour tout rassemblement et mouvement social ou urbain. Nous savons que les grandes rues et les vastes avenues ont le privilège de faciliter le transport des troupes sécuritaires et militaires lors des émeutes, et c'est exactement ce qui est arrivé pendant la répression sanglante de la Commune de Paris en 1871.

Quant aux places publiques, elles jouent aussi un rôle prépondérant dans la vie des citoyens, non seulement en temps de paix et de satisfaction générale, mais aussi pendant les périodes de mécontentement et de crise. Ceci a été attesté plusieurs fois durant le Printemps arabe et la révolte de la jeunesse turque l'année dernière, qui a eu comme prétexte la destruction d'un parc et d'une place publique (sur ordre du Premier ministre turc). C'est un débat à part qui mérite un autre traitement, mais ce qui nous importe ici est que Haussmann a cristallisé et réalisé les intentions sociopolitiques et économiques de Napoléon III.

> Les deux gardiens de but, que font-ils? Ils font sans doute ce que faisaient les gardiens de portails dans les grandes cités et villes antiques. Les deux buts sont alors comme les portails des villes dans le monde médiéval.



Cette méthode de rénovation fut nommée l'urbanisme haussmannien. Les travaux haussmanniens se caractérisent par la destruction des vieux quartiers et leur remplacement par de grandes artères urbaines (appelés aussi les transformations de Paris sous le Second Empire).

En général, les ruelles anciennes de l'Europe se caractérisaient par leur étroitesse, tout comme les ruelles orientales, parfois couvertes et en tout cas difficile à l'accès des chevaliers d'hier et d'aujourd'hui. Dans les régions

centrales d'Iran par exemple, non seulement le climat désertique et le soleil tapant nécessitaient des ruelles étroites aux murailles longues, mais aussi la peur panique et la menace toujours vivante des nomades sauvages tels que les Mongols demandaient une conception urbanistique spécifique. Ceci ne se restreint point aux ruelles d'Iran et autres pays de la région. Ainsi, les pays méditerranéens, surtout dans les villes du sud de l'Italie et de l'Espagne, possèdent eux aussi traditionnellement de très étroites ruelles.

Le football semble être une transcription sur le terrain, une incarnation physique et physiologique des relations sociales dans une société capitaliste.



Tout cela pour dire que le vaste terrain de football correspond à une nouvelle esthétique et pratique urbaine. Bref, le football n'est pas un jeu qui aurait pu naître et se développer dans les villes orientales, bien qu'après la genèse du foot en Occident, une version de petite taille a été adoptée dans d'autres pays, comme dans les ruelles étroites des pays d'Amérique du Sud et d'Asie. Est né alors un jeu différent qui fait partie des souvenirs d'enfance de chaque Iranien, et qui est appelé en persan *gol koutchik* (Petit but), aux règles presque entièrement différentes du football classique (officiel), car souvent il n'y a pas de terrain spécifique. On le joue n'importe où, dans les ruelles secondaires et peu fréquentées. Reste que la technologie informatique et les petits logements ont considérablement fait réduire la pratique de ce jeu merveilleux.

Curieusement, pour prendre l'exemple de Téhéran, le *Petit but* se jouait très souvent, peut-être plus que dans tout autre quartier, dans l'Est de Téhéran, au cœur des quartiers célèbres de Nârmak et de Tehranpârs. Une fois encore, nous croyons que ce n'est pas un hasard. Nârmak est l'un des rares quartiers de Téhéran construit par plan préconçu, étendu sur une centaine de places véritablement *publiques*. La place (*meydân*) se différencie en urbanisme du rond-point ou giratoire (*falakeh*) par le caractère public du premier, destiné au rassemblement des habitants et à la vie commune et collective, et, pour le second, la spécificité d'être attribué aux voitures. Le quartier Nârmak de Téhéran est constitué justement de places au sens propre, de places publiques consacrées non pas uniquement au passage des véhicules, mais aussi aux jeux d'enfants et au repos des gens du quartier. La fréquentation humaine passe donc avant la circulation motorisée. C'est sans doute la raison pour laquelle ce jeu de foot au *petit but*, se jouant librement et sans us ni coutumes, avait autrefois gagné une popularité et une réputation sans pareilles dans ce quartier *urbain* de Téhéran. Rappelons le *urbi et orbi* des Romains, et le fait que le foot remplace les spectacles anciens, et qu'il remplit à la fois les fonctions de la guerre et celle de la distraction.

Le football professionnel: les *enjeux* et les *hors-jeu*

Le football, tout en assumant une partie des fonctions de la guerre antique, ne lui succède pourtant pas. Loin de là, sa professionnalisation extravagante et sa commercialisation débridée progressent de jour en jour avec l'extension de la mondialisation et le règne des multinationales et des institutions financières internationales.

D'autre part, la guerre continue d'être partout *jouée*, d'une façon inacceptable pour un monde qui se disait dépolarisé à la suite de l'effondrement du bloc soviétique. La guerre se poursuit et se répand, d'une manière incontrôlable et illimitée, dans presque toutes les régions peu développées du monde. Le terrorisme, lui-même enfant de la guerre et du sous-développement, étend de plus en plus son champ de bataille.

De nos jours, le football est devenu, comme le cinéma et même la musique, à plus forte raison comme la guerre, une industrie, une pratique lucrative qui épuise les réserves des pays, qui transforme les joueurs professionnels en marchandises, en acteurs quelque peu aliénés, car contrairement à la plupart des ouvriers, ils aiment d'ordinaire ce qu'ils font sur le terrain, évidemment contre des rémunérations exorbitantes payées par les clubs sportifs, trop souvent rattachés aux hommes forts de la politique.

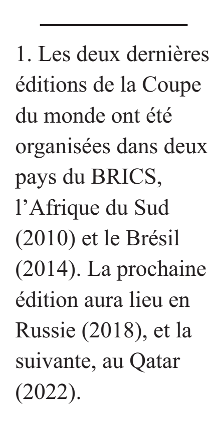
Mais cette monnaie à un revers aussi. Imaginons un instant les frais d'organisation des compétitions internationales qui engloutissent des sommes colossales. Prenons les coupes du monde. Outre les dépenses incalculables qu'elles prélèvent des caisses des nations souvent en voie de développement[1], la préparation de ces vastes compétitions entraîne de nombreuses autres dépenses, voire parfois des victimes humaines. Souvenons-nous de la centaine d'ouvriers qui a perdu la vie sur les chantiers du Qatar jusqu'à maintenant.

Quant à la guerre, cet art d'autrefois devenu industrie d'aujourd'hui, elle menace plus que jamais notre planète et la vie. Si tous les coins de la Terre, en particulier l'Asie et l'Afrique, restent les principaux terrains de lutte et de guerres civiles, ces dernières trouvent leur origine dans la nécessité des grandes armureries du monde à produire et à vendre de plus en plus d'armes et d'armements. Non seulement des milliers d'hommes meurent chaque année suite aux conflits armés, mais l'environnement naturel est, lui aussi, profondément endommagé par l'activité de ces usines, par l'action de ces armes et l'actualité de ces guerres. Sans compter les villes qui sont détruites chaque année, les rues et les ruelles qui sont dévastées régulièrement et, semble-t-il, même de manière systématique, pour que les urbanistes les reconstruisent à nouveau! ■



▲ Gol koutchik *(Petit but)*

Est né alors un jeu différent qui fait partie des souvenirs d'enfance de chaque Iranien, et qui est appelé en persan *gol koutchik* (Petit but), aux règles presque entièrement différentes du football classique (officiel), car souvent il n'y a pas de terrain spécifique. On le joue n'importe où, dans les ruelles secondaires et peu fréquentées.



1. Les deux dernières éditions de la Coupe du monde ont été organisées dans deux pays du BRICS, l'Afrique du Sud (2010) et le Brésil (2014). La prochaine édition aura lieu en Russie (2018), et la suivante, au Qatar (2022).

Le match historique entre l'Iran et les Etats-Unis, un exemple du rôle diplomatique du football

Nassim Moghimi



▲ *Ahmad Rezâ Abedzâdeh*

La Révolution iranienne a fait de l'Iran une république islamique et depuis lors, les relations irano-américaines se sont fortement détériorées. L'Imâm Khomeyni, face aux exactions de l'impérialisme américain, nomma les Etats-Unis le Grand Satan. Les Américains, quant à eux, n'ont dédaigné aucun moyen politique pour attaquer la République islamique.

En 1998, durant la Coupe du monde de football, l'Iran faisait partie du groupe F et devait jouer face à l'équipe américaine. D'un point de vue diplomatique, le match de football du 21 juin à Lyon fut considéré comme une occasion de faciliter un certain rapprochement entre ces deux pays.

Le football est le sport le plus populaire au monde et son impact social en fait un quasi-instrument politique, d'autant plus qu'il s'agit d'un sport international. Le football peut donc parfois jouer un rôle de médiateur diplomatique. Comme exemple de diplomatie du sport, rappelons la célèbre partie de ping-pong entre les Etats-Unis et la Chine qui aboutit à l'amélioration des relations entre ces deux pays.

Le match entre l'Iran et les Etats-Unis fut également une occasion symbolique de représentation diplomatique. D'ailleurs, au-delà de la dimension politique, ce match entre l'Iran et les Etats-Unis fut inoubliable. Ce fut un moment haletant, où les deux parties firent de leur mieux, avec au final, la victoire de l'Iran. Quant aux organisateurs français du match qui eut lieu à Lyon, ils avaient attentivement réalisé

26

toutes sortes de planifications nécessaires selon eux pour éviter un conflit, une crise ou même une guerre. Pour tous, ce match de football était considéré comme une occasion favorable pour améliorer les relations bilatérales. Ainsi, le président iranien de l'époque, Mohammad Khâtami, et son homologue, Bill Clinton, avaient eu l'espoir que cette rencontre aurait des retombées positives dans les relations entre les deux pays et permettrait un certain rapprochement.

Le jour du match, les joueurs et même les supporteurs des deux pays semblaient avoir conclu un accord pacifique tacite et aucun fait violent n'a été rapporté; ceci alors que la presse avait prédit des «affrontements» entre les nationaux des deux bords. Certaines tensions politiques furent cependant au rendez-vous, notamment à la suite de la conférence de presse de protestation du groupe terroriste OMPI près du stade de Gerland où se tenait le match. Ceci dit, les joueurs eux-mêmes ont eu un comportement irréprochable et les Iraniens ont même offert des bouquets de fleurs aux Américains.

Bien qu'on ait interdit d'emmener des banderoles, bannières et affiches à slogans ou motifs politiques, certains ont hué les Iraniens et brûlé le drapeau du pays. Cependant, les supporters iraniens n'ont pas réagi, encourageant simplement les joueurs de leur équipe à être fair-play. Le match s'est conclu avec la victoire iranienne 2-1 contre les Américains grâce aux deux buts de Hamid Estili et Mahdi Mahdavikiâ. Cette victoire, vivement fêtée en Iran et dans d'autres pays de la région, a montré que la diplomatie du sport permettait parfois des ouvertures impossibles par ailleurs.

En 2014 également, Ali Kaffashiân, le président de la Fédération iranienne de football, a souhaité l'organisation de matchs irano-américains aller-retour dans le cadre d'un tournoi amical faisant se rencontrer de nombreux pays. Ce souhait a trouvé un écho chez son homologue américain de l'époque. L'économie et le commerce ne sont jamais loin non plus; l'un des sponsors de l'équipe nationale iranienne pour la Coupe du monde 2014 étant une société d'importation de voitures américaines. Serait-ce le signe annonciateur de la reprise de certains échanges? ■



▲ *Hamid Estili lors du match entre l'Iran et les Etats-Unis*



▲ *Mehdi Mahdavikiâ lors du match entre l'Iran et les Etats-Unis*

L'épopée de Melbourne

Fâtemeh Kalhor
Alirezâ Hâjibâgher

Il y a 17 ans, le 29 novembre 1997(8 Azar 1376), par un jour froid d'automne, une épopée a vu le jour. Une épopée que les Iraniens n'oublieront pas de sitôt. Des noms comme Mark Bosnichm, Harry Kewell, Stan Lazaridis et même Sandro Paul sont alors devenus familiers et mémorables, même pour les non amateurs de football. Avant de raconter l'histoire de cette épopée du football inoubliable pour les Iraniens, il est nécessaire, pour mieux la situer, de rappeler le parcours de l'équipe nationale iranienne (Team Melli) aux Coupes du monde.



▲ *Photos: l'Iran face à l'Australie, Melbourne*

Le premier match de l'équipe d'Iran de football a eu lieu il y a 72 ans. Depuis cette date, la Team Melli a remporté le championnat d'Asie à trois reprises et participé quatre fois à la Coupe du monde. Ces participations ont été précédées de compétitions préliminaires, dont la dernière eut lieu en été 2013 en Corée du Sud. Durant ce match, l'Iran battit la Corée du Sud 1-0. Suite à cela, en tant que première équipe du groupe 1, l'Iran accéda aux compétitions préliminaires de la zone Asie pour la Coupe mondiale 2014.



Argentine, 1978

L'équipe nationale iranienne a participé à la Coupe du monde de 1978 en Argentine. Durant les quatre premiers matchs des compétitions préliminaires, l'Iran bat l'Arabie Saoudite (3-0), la Syrie (1-0), l'Arabie Saoudite (2-0) et Hong Kong (2-0). Pour son 5ème match, l'Iran fait match nul face à la Corée du Sud. Lors de son 6ème match, l'Iran bat l'Australie (1-0) puis gagne le match contre le Koweït (1-0). Enfin, dans son 8ème match lors de ces compétitions préliminaires, l'Iran fait match nul face à la Corée du Sud, mais en marquant cette fois-là, deux buts (2-2). L'adversaire suivant est de nouveau Hong Kong qui est vaincu comme lors de son match aller (3-0). Le match le plus important de l'Iran se déroule contre l'Australie, contre laquelle l'Iran remporte la victoire à la fois dans son match aller et son match retour. Ce dernier match a lieu le 25 novembre 1977 au stade Azâdi à Téhéran en présence de 90 000 spectateurs. L'équipe australienne s'incline face à l'Iran (1-0). En

obtenant ce résultat, le dernier match de l'Iran contre le Koweït n'a qu'un caractère formel, mais est tout de même remporté par l'équipe iranienne (2-1). Les compétitions du Mondial se déroulent un an plus tard. L'Iran, qui a dans son groupe les Pays-Bas, l'Ecosse et le Pérou, s'incline face aux Pays-Bas (3-0), obtient un match nul contre l'Ecosse (1-1),et est battu lors de son dernier match face au Pérou (4-1).

France, 1998

Pour participer à la Coupe mondiale de 1998 tenue en France, l'équipe nationale de football d'Iran a parcouru un chemin long et difficile. Ce chemin, ainsi que les résultats obtenus aux compétitions préliminaires, ont longtemps marqué l'esprit des Iraniens. L'Iran a tout d'abord remporté la victoire lors de la première phase des préliminaires avec une avalanche de buts, notamment lors de sa victoire contre les Maldives (17-0). Lors de la seconde phase des compétitions préliminaires de 1998, l'Iran a dû affronter la Chine, le Koweït, l'Arabie Saoudite et le Qatar. Après un beau parcours, l'Iran est battu dans son dernier match par le Qatar, une équipe qui n'avait jusqu'ici jamais fait parler d'elle durant les compétitions préliminaires du Mondial.

La suspension du joueur iranien Bâgheri au match aller fait perdre leurs espoirs aux Iraniens, mais la destinée de l'équipe nationale prend un autre cours lors des séries éliminatoires. Après ce match, son entraîneur Mohammad Mâyeli Kohan est suspendu pour être remplacé par le Brésilien Vieira. Une victoire contre le Japon à Hong Kong aurait pu assurer la qualification iranienne au Mondial, mais les Japonais remportent le match



(2-1). Cette défaite conduit l'Iran à déployer toute son énergie lors de deux rencontres difficiles face à l'Australie puis durant les matchs suivants; efforts qui ont conduit à créer ce qui a été qualifié d'épopée par les Iraniens.

> Le premier match de l'équipe d'Iran de football a eu lieu il y a 72 ans. Depuis cette date, la Team Melli a remporté le championnat d'Asie à trois reprises et participé quatre fois à la Coupe du monde.

Durant les compétitions de la Coupe du monde, l'Iran a dû affronter l'Allemagne, la Yougoslavie et les Etats-Unis. Bien que l'Iran ait joué de façon satisfaisante lors de son premier match contre la Yougoslavie, il s'incline ensuite face à elle (0-1) à la suite d'un but sur coup franc de Mihajilovic. L'Iran remporte ensuite sa première victoire mémorable face aux Etats-Unis (2-1) grâce aux buts de Hamid Estili et de Mehdi Mahdavikiâ. Le but d'Estili, marqué par un coup de tête, fut plus tard surnommé le but du siècle.

29

Durant son dernier match face à l'Allemagne, l'Iran s'incline (2-0) à Montpellier.

Allemagne, 2006

L'équipe iranienne, alors entraînée par le Croate Branko Ivankovic, participe de nouveau aux compétitions préliminaires de la Coupe mondiale de 2006. Lors de la première étape, l'Iran frôle l'élimination par le Qatar à Doha. Cependant, un but de Vahid Hâshemiân joue un rôle central dans l'accès de la Team Melli à la seconde phase des préliminaires du Mondial. Par la suite, l'équipe nationale iranienne accède à la deuxième phase des compétitions préliminaires de la Coupe mondiale 2006, phase où le principal adversaire de l'Iran est le Japon.

L'équipe iranienne, alors entraînée par le Croate Branko Ivankovic, participe de nouveau aux compétitions préliminaires de la Coupe mondiale de 2006. Lors de la première étape, l'Iran frôle l'élimination par le Qatar à Doha. Cependant, un but de Vahid Hâshemiân joue un rôle central dans l'accès de la Team Melli à la seconde phase des préliminaires du Mondial.



Alors qu'il reste pour l'Iran un dernier match jusqu'à la fin des préliminaires, les Iraniens fêtent déjà leur accès à la Coupe du monde. Au stade Azâdi, l'Iran remporte la victoire contre le Bahrein (1-0) grâce au but de Mohammad Nosrati. Huit ans après l'épopée de Melbourne, les Iraniens descendent de nouveau dans les rues pour fêter leur future participation au Mondial. Cependant, la joie d'avoir accédé à cette compétition est en partie atténuée par le jeu médiocre de la Team Melli: l'Iran est battu par le Mexique (1-3), et lors de son second match face au Portugal, l'Iran concède (0-2). Enfin, il fait match nul face à l'Angola (1-1).

Brésil, 2014

Avec son entraineur portugais Carlos Queiroz, l'Iran accède à la seconde phase des compétitions préliminaires du Mondial 2014 du Brésil. Il doit y affronter l'Ouzbékistan, le Liban, le Qatar et la Corée du Sud. Au cours du match aller de ces compétitions, l'Iran remporte la victoire (1-0) face à l'Ouzbékistan à Tachkent, puis à Téhéran où il obtient un match nul face au Qatar. Néanmoins, lors de son match aller, il subit une défaite face au Liban à Beyrouth, mais l'Iran est sélectionné en battant la Corée du Sud (1-0) à Téhéran.

Au début des matchs de retour, l'Iran concède face à l'Ouzbékistan (0-1), défaite qui tend à faire perdre espoir aux Iraniens d'accéder à la Coupe du monde de 2014. Cependant, les joueurs de Carlos Queiroz remportent la victoire face au Qatar et battent le Liban à Téhéran avec une avalanche de buts. La ville coréenne



d'Ulsan est le dernier lieu de ces compétitions. Alors qu'un nul ou une défaite placerait l'Iran à la troisième place, c'est-à-dire dans les séries éliminatoires, Rezâ Ghouchannejâd marque un but à la soixantième minute et garantit ainsi le départ de la Team Melli pour le Brésil.[1,2,3,4,5]

Un jour exceptionnel pour les Iraniens, même un siècle plus tard

Que s'est-il exactement passé le 29 novembre 1997 à Melbourne, en Australie?

Selon une première version, en 1997, l'équipe nationale d'Iran s'efforçait de pouvoir participer à la Coupe du monde 1998 en France, mais avait été battue par l'Arabie Saoudite et semblait condamnée à être la deuxième équipe des séries éliminatoires. Puis l'équipe nationale se prépara à jouer contre le Japon, où la Team Melli réalisa une belle performance; cependant, malgré l'audace du joueur Abedzâdeh, l'Iran s'inclina face aux Japonais. L'ultime occasion permettant de participer à la compétition mondiale était de remporter le match face à l'Australie lors des matchs aller et retour. Après des jours amers à Riyad, Doha et Kuala Lumpur et de cinglantes défaites contre l'Arabie Saoudite, le Qatar et le Japon, l'Iran devait jouer devant les spectateurs australiens à Melbourne, sans se douter que pour les Iraniens, une véritable épopée allait s'y

> Avec son entraineur portugais Carlos Queiroz, l'Iran accède à la seconde phase des compétitions préliminaires du Mondial 2014 du Brésil. Il doit y affronter l'Ouzbékistan, le Liban, le Qatar et la Corée du Sud.



dérouler. Parmi certains moments forts de ce match, nous pouvons citer la maîtrise exceptionnelle des buts par Ahmadrezâ Abedzâdeh, l'intrusion sur le terrain d'un certain Peter Hur qui déchira le filet, le but mythique de Khodâdâd Azizi, le moment où Ali Dâei embrassa la tête du Hongrois Sandro Paul après le coup de sifflet final, les larmes de Hamid Estili avec le drapeau à la main...

D'un autre côté, l'Australie était certaine qu'elle accèderait au Mondial avec facilité à l'issue de cette rencontre à Melbourne. En qualifiant l'Iran de pays dangereux, Terry Venables engagea une guerre psychologique et lors du match à Téhéran, il a même été jusqu'à amener d'Australie de l'eau potable pour son équipe. Le 8 Azar, à midi heure de Téhéran, le match débuta en présence de 85000 spectateurs au stade Cricket de Melbourne.

"*Au nom de Dieu clément et miséricordieux. Chers téléspectateurs, vous m'entendez du stade Cricket de Melbourne. Aujourd'hui, les onze hommes blancs de notre pays rencontrent les Australiens dans ce terrain tout vert. Au tout début du match, une occasion pour Robbie Slater.*"Le match s'est ainsi ouvert pour les Iraniens avec la voix de Javâd Khiâbâni. S'il restait un espoir, une attaque vint le briser: deux buts sont bientôt marqués par deux joueurs hôtes, Harry Kewell et Tony Vidmar. On pensa alors que l'Australie avait gagné le match, ce qui rendait impossible toute participation de l'Iran au Mondial.



▲ *Javâd Khiâbâni*

Ahmadrezâ Abedzâdeh, capitaine de l'équipe nationale d'Iran, s'efforçait tant bien que mal de remonter le moral de ses coéquipiers. Après les dommages causés au filet par le spectateur furieux, Abedzâdeh garda son sang-froid, en s'efforçant de faire abstraction de la lourde atmosphère du stade. Le match devait se poursuivre.

Karim Bâgheri, grâce à un tir de Khodâdâd Azizi, marqua le premier but iranien. Un nouvel espoir… Et quelques minutes plus tard, Khodâdâd Azizi…"*Encore Khodadad, encore sur le terrain, cette gazelle agile du football d'Iran…*" Un second but fut marqué, au-delà de toute espérance.

L'équipe, composée par Ahmadrezâ Abedzâdeh, Mohammad Khâkpour, Nâim Saadavi, Afshin Peyrovani, Mehdi Pâshâzâdeh, Hamid Estili, Karim Bâgheri, Rezâ Shahroudi, Mehdi Mahdavikiâ, Khodâdâd Azizi et Ali Dâei, était aux anges. Les réservistes vinrent même sur le terrain. Le résultat final fut un match nul (2-2), les circonstances de ce résultat en faisaient un jour inoubliable pour le football iranien.

Pour conclure, nous allons évoquer ce que sont devenus les éléments principaux qui ont permis ce résultat gravé dans l'esprit des Iraniens.

Ahmad Rezâ Abedzâdeh: Surnommé “l’aigle d’Asie”, il est l’un des éléments principaux de "l’épopée" de Melbourne. Après ce match, il a accompagné l’équipe nationale à la Coupe du monde 1998, et son dernier match fut joué contre le Bayern Munich en 2000, au stade Azâdi. En 2003, Abedzâdeh eut une grave attaque cérébrale dont il se remit finalement.

Ali Dâei: Celui qui fut la grande vedette de l’équipe nationale fut un attaquant ambitieux qui a marqué plusieurs buts pour l’équipe nationale d’Iran. Il a assuré la ligne d’attaque de la Team Melli pendant plusieurs années.

Lors de la fameuse rencontre avec l’Australie, c’est lui qui a fourni à Khodâdâd Azizi l'occasion de marquer un but et lors d'un match avec les Etats-Unis, il a également permis à Mahdavikiâ de marquer. Après la Coupe du monde 1998, Dâei s’est dirigé vers le club du Bayern Munich. Il a ensuite rejoint les clubs de Hertha Berlin, Al-Shabab, Persepolis, Saba Battery et Saipa. Après avoir participé à deux Coupes du monde et joué dans cinq matchs nationaux, il a quitté la Team Melli à la fin du mondial 2006. En battant le record de 109 buts dans 149 matchs nationaux, il a été surnommé *“l’homme des buts du football mondial”*. Il a dans ce sens notamment dépassé le record de Ferenc Puskas.

Khodâdâd Azizi: Surnommé "la gazelle agile d’Asie", il est l'un des éléments centraux du fameux match de Melbourne. La scène où il marqua le premier but face à l'Australie reste la scène la plus regardée par les spectateurs iraniens et la plus mémorable du football national.

Après ce match et la participation à la Coupe du monde, Khodâdâd a joué dans un club de Cologne pour ensuite, suite à des performances à la baisse, quitter le monde du football.

Hamid Estili: C’est l'un des joueurs les plus expérimentés et habiles de l’équipe iranienne en 1998, et a marqué un but contre les Américains lors d'une Coupe du monde.

Il a ensuite participé à la Coupe d’Asie des Nations



en 2000. Il a perdu son dernier match face à la Corée du Sud, quittant ensuite la Team Melli.

Mehdi Mahdavikiâ: Il est considéré comme le joueur iranien ayant eu la plus belle carrière en Iran et en Europe.[6] Les partisans du club de Hambourg l’ont élu à deux reprises (2002-2003, 2003-2004) comme meilleur joueur de cette équipe. Sa sélection parmi les onze joueurs de l’équipe de Hambourg aux côtés de grands joueurs comme Van der Vaart reste l'une de ses plus grandes réussites.[7]■

1. www.jamejamonline.ir/hildahosseinikhah/sport group
2. Entretien avec Hamid Estili dans le journal *Abrar Varzeshi*
3. www.teammelli.com/articles/goal_of_the_century
4. La chaîne de télévision *“Khabar”*
5. Le journal *Abrar Varzeshi*
6. www.mashreghnews.ir/fa/news/266765
7. http://football.ir/news/iran/1391/07/mahdavikia-hamburger-1121467.html

Le football et l'identité nationale

Shahâb Vahdati

L'identité nationale et ethnique repose sur une solidarité affective créée par une langue, des croyances ou un territoire. D'un point de vue géographique, elle repose sur l'idée d'un pays et selon un angle philosophique, la culture et l'histoire sont considérées comme des éléments essentiels dans la création de l'identité nationale. Les anthropologues et les sociologues, de leur côté, s'intéressent plutôt aux concepts impliqués par des notions comme «Nous», «sentiments communs» et «conscience collective», qui font partie de l'essence de l'identité nationale, laquelle s'enracine dans le sentiment d'appartenir à un groupe dont les membres partagent les coutumes, les intérêts économiques et territoriaux, mais surtout une origine commune (le mot nation vient du mot latin *natio* pour parler des gens de la même naissance).

A côté des éléments constituants de l'identité nationale comme une langue nationale, un territoire, etc., on peut aussi évoquer les facteurs qui sont capables de l'actualiser et de la renforcer. Malgré le rôle essentiel joué par les sports en équipe comme le football, il ne faut pas pour autant exagérer leur rôle dans la création de l'identité nationale. Ainsi, les éléments comme la langue ont un rôle permanent, alors que le football exerce une influence intense mais temporaire. En outre, nous pouvons trouver dans les compétitions sportives, une alternative aux défis violents d'autrefois organisés entre les nations ainsi qu'aux violences physiques à une époque où la guerre cesse d'exercer une fonction identitaire. Les matchs pacifiques et inoffensifs, basés sur l'accord et le contrat social contemporain, remplacent les luttes brutales du passé tout en comportantla même dimension fondatrice de l'identité nationale que la guerre; ceci témoignant au passage d'un progrès considérable de l'humanité.

Le football, un élément positif et constructeur dans la vie sociale

Le match Iran-Etats-Unis durant le Mondial 1998 en France constitue un bon exemple de la capacité du football à créer des liens affectifs entre les Iraniens d'Iran, mais aussi avec ceux de la diaspora iranienne dans le monde entier. Malgré les tensions politiques, ce match était considéré comme une compétition non-violente entre les deux pays. La réaction des Iraniens à la suite de la victoire de leur équipe constitue un exemple du rôle que peut avoir le football dans le renforcement d'un sentiment d'identité nationale commune. Ainsi, même ceux qui souhaitaient la résorption des tensions politiques entre l'Iran et les Etats-Unis se réjouirent avec force de la victoire de leur pays. Nous pouvons ainsi dire que durant ce match, les Etats-Unis furent l'adversaire identitaire de l'ensemble des Iraniens.

Au vu de l'existence des divergences politiques et idéologiques entre les Iraniens, un élément unificateur s'avère crucial pour pouvoir réellement parler de l'existence d'une identité nationale iranienne. A côté du football, seules deux questions ont pu jouer un rôle similaire durant ces dernières années: le nom du golfe Persique (après l'erreur commise par le *National Geographic*), et celle des droits de l'Iran sur l'énergie nucléaire.

Pour donner un autre exemple, l'équipe nationale de France composée majoritairement de Français issus d'étrangers immigrants dont des musulmans, est considérée comme un vecteur d'assimilation de ces immigrants dans leur société d'accueil. Dans ce sens, l'une des raisons de l'échec de Jean-Marie Le Pen à la présidentielle de 2001 fut sa volonté d'exclure et de bannir les joueurs allogènes (Zidane en particulier) de l'équipe nationale. Il a ainsi sous-



▲ *Match Iran-Etats-Unis durant le Mondial 1998 en France*

estimé la popularité du football et son influence dans le domaine politique. Le rôle du football dans l'approfondissement de l'identité nationale est aussi manifeste et perceptible à un niveau régional. La Turquie a grandement financé ses clubs de foot pour avoir une présence forte dans les compétitions européennes afin de faciliter son intégration au sein de l'Union Européenne à travers sa reconnaissance comme un pays européen dans l'opinion publique de ces pays.

L'identité nationale basée sur l'idée de *Nous* par rapport aux *Autres* peut être une force constructrice ou destructrice. Modérée et raisonnable, elle est positive et créatrice. Dans sa forme nuisible et destructive, elle est nourrie par les fanatismes ethniques et le nationalisme extrémiste. Dénier les mérites de l'adversaire et le diaboliser font partie de ces préjudices souvent amplifiés par les médias. Dans les sociétés contemporaines, le football dépasse le cadre d'un simple sport et est devenu un phénomène au centre de l'attention de centaines de millions de personnes. Pour certains sociologues, le football a remplacé la religion dans les sociétés dites développées. Certains ont de même comparé les matchs du championnat d'Europe aux mythologies épiques et insistent sur le fait que dans les sociétés laïques, le football a compensé l'absence de la religion. Dans les régimes autoritaires, nous pouvons citer le profit que le régime des généraux argentins a tiré du mondial de 1978. En organisant une coupe du monde fastueuse et en déployant de grands efforts pour la gagner, les généraux dictateurs

> Le match Iran-Etats-Unis durant le Mondial 1998 en France constitue un bon exemple de la capacité du football à créer des liens affectifs entre les Iraniens d'Iran, mais aussi avec ceux de la diaspora iranienne dans le monde entier.

entendaient donner une image positive de leur régime qu'ils ont essayé de mieux faire accepter en canalisant à leur profit les émotions issues de la fibre nationaliste du peuple argentin. La victoire de l'équipe nationale sur un ennemi politique ou un concurrent puissant entraîne également de véritables fêtes au niveau national, dont un exemple contemporain dans le contexte iranien pourrait être celui de l'équipe iranienne sur les Etats-Unis et sur l'Australie en 1998.

La victoire de l'équipe nationale sur un ennemi politique ou un concurrent puissant entraîne également de véritables fêtes au niveau national, dont un exemple contemporain dans le contexte iranien pourrait être celui de l'équipe iranienne sur les Etats-Unis et sur l'Australie en 1998.

Le jeu dans les compétitions sportives de nature pacifique confère au football une fonctionnalité didactique permettant de mieux intégrer les règles du vivre ensemble. Le football a ainsi pu contribuer à réduire la xénophobie dans le monde et être un lieu de connaissance entre les peuples de différents pays. Au sein même d'un pays comme l'Espagne qui est le théâtre de volontés indépendantistes des Catalans et Basques, la victoire de l'équipe espagnole au mondial 2010 en Afrique du Sud a contribué à momentanément amenuiser ces tendances. A l'inverse, une défaite peut porter un coup important à la fierté nationale, comme à la suite de la défaite de l'Iran face à l'Arabie Saoudite en 2009, qui fut peut-être la plus lourde de l'histoire du football iranien et mal vécue par l'ensemble de la population. Face à cela, la présence de l'équipe nationale iranienne au mondial de 2014 a contribué à améliorer le moral de la population, alors même que le pays avait durement été frappé par les sanctions économiques.



▲*Les* Bleus *et les* Rouges *(les clubs Esteghlâl et Persepolis)*

Le football peut donc contribuer à atténuer les tensions politiques et sociales, et dépasse pour cela le cadre d'un sport ordinaire. C'est la raison pour laquelle il attire l'attention non seulement de simples spectateurs, mais aussi des politiciens et sociologues. Dans tous les pays du monde, l'autorité politique est sensible à la victoire ou la défaite de leur équipe nationale lors des diverses compétitions. Quand une équipe nationale remporte un match ou un championnat, l'autorité politique félicite les sportifs et profite de l'occasion créée par la joie populaire pour améliorer ses liens avec la population. Si en revanche elle perd un match, un silence significatif se fait autour du système au pouvoir, ce qui atteste de la force du football dans la vie politique.

Il va cependant de soi que les effets du football professionnel ne sont pas toujours positifs. Ce sport attise ainsi parfois la haine et l'hostilité vis-à-vis d'une autre nation ou d'un groupe de personnes, comme les partisans d'un club

adversaire situé dans la même ville. En Iran, c'est parfois le cas entre les partisans des deux principaux clubs de Téhéran, les *Bleus* et les *Rouges* soutenant respectivement les clubs Esteghlâl et Persepolis. Les stades de foot, fréquentés majoritairement par les hommes de moins de 29 ans (plus de 90 %) sont les lieux que la jeunesse iranienne des classes sociales populaires considère comme un exutoire des différentes tensions économiques et sociales. Comme nous l'avons dit, le football excède donc les cadres d'un sport conventionnel: il est non seulement une activité physique qui cherche à promouvoir la santé physique et morale fondée sur l'idée d'une concurrence constructive et l'esprit d'équipe, mais peu aussi créer des problèmes ou contribuer à exacerber ceux qui existent déjà.

Un commerce rentable, l'opium populi

Dans un monde hyper-capitaliste qui a besoin de distractions, la relative neutralité du football convenant à l'ère du politiquement correct, sa compréhension immédiate par tous et sa dimension extralinguistique, son aspect épique unique dans son genre et remplaçant la guerre (de plus en plus machinale et déshumanisée) ou la littérature (dans ses formes diverses, le cinéma compris) réservée aux instruits, font du football une entreprise infiniment rentable dans tous les pays. La Premier League en Angleterre voit la présence des investisseurs du monde entier, d'un ancien oligarque russe jusqu'aux rois du pétrole comme le Qatar ou l'EAU ainsi que des investisseurs américains (pour le FC Liverpool et Manchester United). Le revenu d'un footballeur a augmenté de dix fois depuis dix ans, et sûrement encore plus pour les investisseurs. Divers sont les moyens de tirer profit de la réputation d'un joueur de classe mondiale ou d'une équipe qui



remporte les championnats pour ceux qui financent le football: les droits de diffusion télévisée, la vente des billets au stade, jusqu'à celle des maillots avec les noms des joueurs.

Pour ce qui concerne les pays un temps relativement épargnés par un capitalisme effréné faisant du sport un champ de récolte de profits, se pose aussi la question de la professionnalisation du football en vue de faciliter son progrès, comme la question se pose actuellement en Iran. Dans ces pays, on décide souvent que le gouvernement finance le football à travers le ministère des Sports, en injectant des sommes colossales dans les équipes selon le nombre de leurs partisans. On peut dire dans un sens que ce choix a mené au progrès du football de ces pays. Mais en Iran, le résultat est loin de correspondre aux attentes. L'argent facile et les sommes disproportionnées versées trop rapidement sur les comptes des joueurs sont loin de contribuer à augmenter leurs performances, et le sommet de la réussite pour la plupart de ces équipes nationales dont l'Iran se limite encore à accéder à la première étape de la Coupe du monde, avant de la quitter après des résultats faibles ou moyens. ■

Bibliographie:

- Abdollahiân, Hamid, "Football va kashf-e alaêm-e taghirât-e farhangi" (Le football et la découverte des signes précurseurs des changements culturels), *Nâmeh Oloum Ejtemâ'î*, no. 2002.
- Hâshemi, Seyyed Ziâ, "Football va hoviat-e melli" (Le football et l'identité nationale), no. 2, 1386 (2007).
- Akhavân,, Kâzemi; Safi, Ghaleh, *Ta'sir-e football bar anâsor-e hoviat-e melli* (L'influence du football sur les éléments de l'identité nationale), Moassesseh-ye oloum-e ensâni va motâle'at-e farhangi, 1389 (2010).
- Malakoutiân Mostafâ, "Varzesh va Siâsat" (Le sport et la politique), revue *Siâsat*, 1388 (2009).
- Nâderiân Massoud, *Osoul-e djâmeh'-e shenâsi-e varzesh* (Les bases de la sociologie du sport), Faculté des Beaux arts, Ispahan, 1ère ed., 1384 (2005).

Le mausolée de l'Imâm Ali à Najaf, manifestation de l'art persan

Zeinab Golestâni
Tâhereh Farhâdi

L'art abstrait persan

Les premières conceptions abstraites, ambiguës, mais essentielles que l'homme a eues du monde se formalisèrent artistiquement par des images et des dessins ornementaux, grâce auxquels il a établi un lien avec son destin. Chaque image et chaque forme peuvent être un moyen d'adorer Dieu, être une source de prière, et servir à apaiser l'esprit. L'art persan participe à cette même volonté. Cet art persan, nourri d'expériences quotidiennes, s'est perfectionné au fil du temps pour faire partie intégrante de l'héritage culturel de l'Iran.

Arthur Upham Pope estimait que pour atteindre la perfection dans l'art de dessiner, il faut à l'artiste une expérience approfondie de la vie, des sentiments sincères, une perception habile de la perfection, une empathie avec la nature et une imagination riche et disciplinée. Et au fil du temps, ces caractéristiques se sont manifestées à merveille dans l'art persan.

Dans le domaine des arts relatifs à l'architecture persane, l'imitation exacte de la nature n'est pas recherchée. Les artistes ont davantage tendance à abstraire des modèles à partir de la nature et à créer des images à motifs spéculatifs. Celles-ci connotent plutôt des symboles divins et spirituels destinés à susciter la tranquillité de l'âme.[1] Dans l'art islamique, la sphère imaginée des lignes et des couleurs pures s'inscrivent dans une volonté d'élévation (photos 1 et 2).

Historiquement, la situation géopolitique de l'Iran avant et après l'islam a permis à beaucoup d'artistes et d'architectes iraniens de travailler sur un vaste territoire comprenant notamment l'Irak, pays qui accueille sur son territoire les dépouilles de plusieurs Imâms et de leurs illustres compagnons. Les mausolées de ces Imâms figurent parmi les manifestations les plus remarquables de l'art islamique iranien.

Le mausolée de l'Imâm Ali

L'une des meilleures illustrations de cet art irano-islamique se manifeste donc dans l'architecture des mausolées des Imâms chiites, dont le sanctuaire de l'Imâm Ali à Nadjaf (photo 3)[2]. Selon certains récits, c'est dans cette ville qu'aurait accosté l'arche de Noé; on dit aussi qu'Abraham y vivait. Dans les textes religieux, cette ville s'appelle Quray, Qurayan, ou Nadjaf. Dans certains textes, le nom de Nadjaf est accompagné de celui de Hireh, dont la construction date de l'époque du gouvernement du roi de Babylone, Nabuchodonosor, et qui est situé à environ un kilomètre de Koufa.

L'Imâm Ali tomba en martyre le 21 Ramadan de l'an 661. Cependant, pour des raisons politiques, le lieu de son inhumation fut caché, et jusqu'en 752, seuls ses descendants et accompagnons en connurent l'emplacement. Dans son carnet de voyage à Nadjaf, Mohammad Ebrâhim Bâstâni Pârizi revient sur la description que donne Habib-al-Seir de la découverte du tombeau de l'Imâm Ali:

«*Après l'inhumation de son corps saint, selon sa recommandation, on aplatit sa tombe qui ne portait aucune mention pour que les ennemis n'en repèrent point l'endroit. Et jusqu'au califat de Hâroun al-Rashid, personne ne connaissait ce lieu hormis ses descendants. Ce fut un hasard qui le rendit connu de tous: un jour que Hâroun chassait, des gazelles qu'il poursuivait coururent se réfugier sur la colline où se trouvait la tombe secrète de l'Imâm. Malgré les*

38

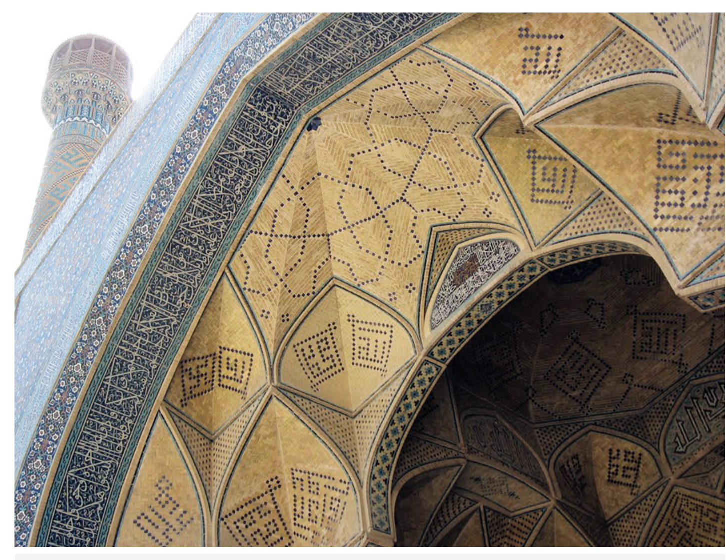


▲ *Photo 1: Tchehel Sotoun, Ispahan*

tirs des chasseurs, les gazelles refusèrent de bouger. Hâroun, étonné, demanda quel était ce lieu. Un vieillard lui parla des rumeurs qui voulaient que l'endroit soit le tombeau de l'Imâm. Renseignement pris, le secret fut dévoilé. Abandonnant désormais ce terrain de chasse, Hâroun y fit cérémonieusement un pèlerinage.»[3]

Cependant, la coupole construite à l'époque de Hâroun al-Rashid fut détruite en 816 par son descendant, Motawakil, le calife abbasside. Ensuite, en 863, à l'époque du calife abbasside Al-Mutadid, une nouvelle coupole fut construite sur ordre de Mohammad ibn Zaid, surnommée Daïe Saghir. En 946, Azizodoleh, le souverain bouyide chiite qui mit fin au califat abbasside, fit dresser un édifice monumental autour du tombeau de l'Imâm, monument détruit lors d'un incendie en 1354. Les rois safavides dont Shâh Esmâïl, Shâh Abbâs et Shâh Safi développèrent Nadjaf, firent construire des portes et murailles autour de la ville, reconstruisirent le mausolée, réparèrent la coupole et y firent construire des hôtels et hôpitaux.

En 1649, la coupole qui ornait le mausolée de l'Imâm Ali fut dorée pour la première fois sur ordre du gouverneur ottoman d'Irak Mohammad Pacha, et on ajouta un minaret au complexe. En 1733, Nâder Shâh prit Nadjaf et ordonna la



▲ *Photo 2: La grande mosquée d'Ispahan*



▲ *Photo 3: Situation du porche et des minarets du mausolée.*

rénovation de la décoration du mausolée. A cette occasion, la coupole, les minarets, et l'iwan furent enduits d'or. Après lui, le Qâdjâr Aghâ Mohammad Khân offrit au mausolée son premier *zarih* (sépulcre) en argent. Selon les documents historiques, la coupole, déjà dorée sur ordre de Mohammad Pacha, fut recouverte de feuilles d'or à l'époque de Nâder Shâh.

Dans le domaine des arts relatifs à l'architecture persane, l'imitation exacte de la nature n'est pas recherchée. Les artistes ont davantage tendance à abstraire des modèles à partir de la nature et à créer des images à motifs spéculatifs. Celles-ci connotent plutôt des symboles divins et spirituels destinés à susciter la tranquillité de l'âme.

L'architecture du mausolée de l'Imâm Ali

Les caractéristiques architecturales remarquables de ce mausolée en font un chef-d'œuvre parmi les édifices islamiques. Le tombeau lui-même se trouve au milieu de la cour. Le bâtiment est complété par un iwan en hauteur et des minarets bâtis à même le sol, contrairement à la tradition architecturale qui place les minarets sur les autres bâtiments. Grâce à trois portails s'ouvrant des trois côtés de l'édifice, l'intérieur donne sur les trois cours de ce monument. Les espaces intérieurs de la cour sont délimités par de hauts murs dont les façades extérieures sont ornées par l'art du briquetage – plus précisément par la technique du briquetage accroché.

Sur la base d'une tradition architecturale iranienne préislamique héritée de l'architecture sassanide et dont l'objectif est de briser la monotonie des

façades des hauts murs en y introduisant une certaine variété visuelle, les hauts murs du mausolée de l'Imâm comprennent également des arcades en ogive de faible profondeur.

La façade intérieure autour de la cour comprend des cellules[4] construites sur deux étages; celles du premier comprennent des tombeaux d'éminents savants et personnalités religieuses, tandis que celles du deuxième étage accueillent les étudiants en théologie.

Le sépulcre de l'Imâm est situé dans le coin ouest de la cour. Cet édifice au plan carré est composé du sépulcre, d'un iwan, d'un portique, et de salles de prières.

Le plus haut iwan de l'édifice est situé à l'est du portique. Les minarets joints au corps de l'iwan reposent sur le sol, comme c'est typiquement le cas dans l'architecture safavide. Nous retrouvons ainsi ce modèle dans certaines mosquées et écoles datant de cette période, dont la mosquée de Sheikh Shahâbeddin Ahari à Ahar, en Azerbaïdjan iranien. Dans cette structure, les minarets ne montent pas le piédroit de l'arc et sont bâtis à une courte distance de l'ouverture de l'iwan.

La coupole du monument, en forme d'oignon et placée sur un tambour d'une hauteur de cinq mètres, est construite sur deux couches et bénéficie d'une taille conforme aux dimensions de l'édifice. Cette coupole est la plus vaste de tous les mausolées des Imâms chiites. Les fenêtres murées sur le tambour fournissent la lumière à l'espace intérieur du dôme.

L'ornementation du mausolée

Les ornements du mausolée, ayant parfois dans l'architecture islamique un aspect plus important que l'édifice lui-même, se divisent en quatre catégories: le briquetage, le travail des métaux (surtout travail sur l'or), les mosaïques



▲ *Photo 4:Céramique murale de la cour indiquant la date de la construction (époque qâdjâre, règne de Nâssereddin Shâh).*

de miroirs, et la céramique. Notons que les mots «ornements» et «décoration» le plus souvent utilisés en français afin de désigner ce type d'art ont tous les deux un sens quelque plus distinct et plus faible que le mot *taz'inât* en persan, qui fait référence à une particularité typique de l'architecture islamique iranienne.[5]

- *La céramique et la brique*

> Sur la base d'une tradition architecturale iranienne préislamique héritée de l'architecture sassanide et dont l'objectif est de briser la monotonie des façades des hauts murs en y introduisant une certaine variété visuelle, les hauts murs du mausolée de l'Imâm comprennent également des arcades en ogive de faible profondeur.

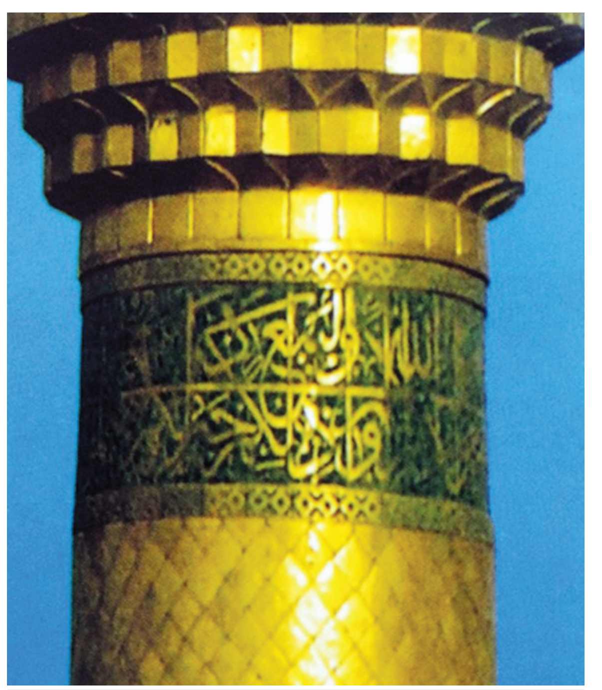
L'art de la céramique, qui a à la fois un rôle d'«ornementation» et de consolidation du bâtiment dans l'art persan[6], possède une place considérable parmi les décorations du mausolée de l'Imâm 'Ali. En effet, la céramique, art dont l'esthétique réside dans la finesse de l'exécution, y occupe une importance particulière: la majeure partie de la céramique de l'édifice est l'œuvre



▲ *Photo 5: "Décorations" de céramique de la cour du mausolée.*



▲ *Photo 6: Briquetage de la façade extérieure des murs de la cour.*



▲ *Photo 7: Le travail de l'or sur les minarets. Une partie de l'épigraphe métallique est enduite d'or.*

d'artisans iraniens ayant adopté des styles courants de l'époque qâdjâre, où dominent les motifs de fleurs (en particulier la rose) et d'oiseaux. Précisons que ces styles comprennent également l'usage des techniques propre à l'aquarelle et de peinture à base d'eau. Ces céramiques émaillées de haute qualité contribuent également à freiner l'érosion de la

Les artistes irakiens ont aussi contribué à l'exécution d'une partie de ces travaux de céramiques. Elles sont ornées de calligraphie et de dessin admirables, comme l'épigraphe en arabe qui orne, telle une bande, tout le haut des murs de la cour, les marges de l'iwan et les portails d'entrée.

construction (photos 4 et 5).

Les artistes irakiens ont aussi contribué à l'exécution d'une partie de ces travaux de céramiques. Elles sont ornées de calligraphie et de dessin admirables, comme l'épigraphe en arabe qui orne, telle une bande, tout le haut des murs de la cour, les marges de l'iwan et les portails d'entrée.

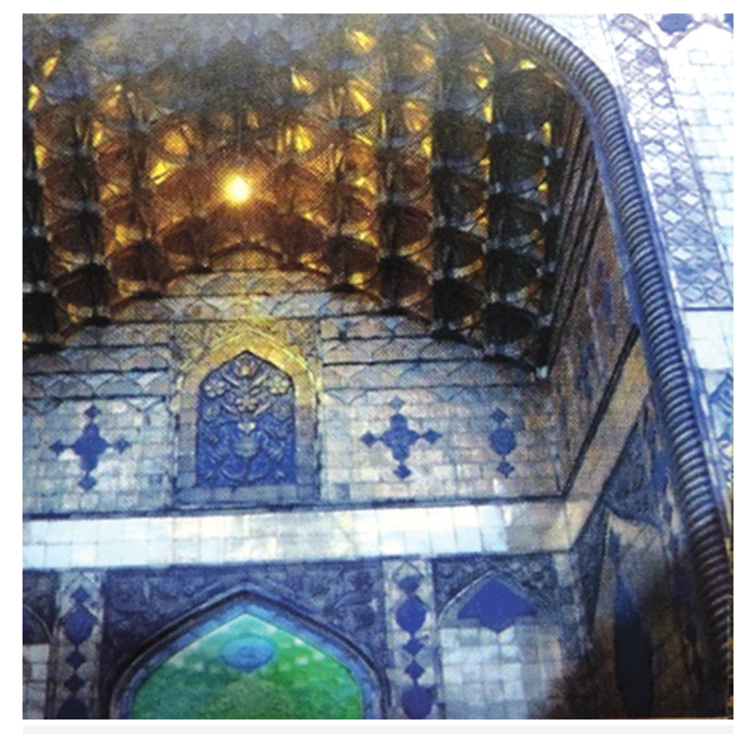
Sur la surface des murs extérieurs, ce sont les décorations en briques taillées qui dominent l'espace. Ces ornements recouvrant une large partie de l'édifice y tiennent un rôle esthétique de premier plan (photo 6). Pourtant, c'est l'art du métal qui domine sur l'ensemble des décorations intérieures de la construction.

- *L'art du métal*

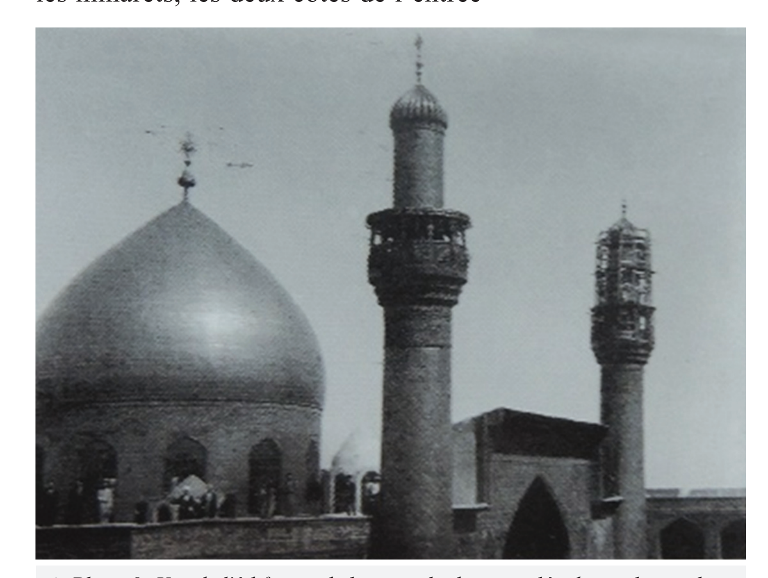
Le travail des métaux en Iran, qui occupe une place importante dans l'art persan, remonte à 4500 av. J.-C. et son existence à l'époque est attestée par la découverte d'objets métalliques à Kâshân et Kermân.

L'art iranien chiite du métal a connu son âge d'or grâce à trois rois safavides, Esmâïl Ier, Shâh Abbâs et Shâh Tahmâsp II, eux-mêmes versés dans les arts picturaux (calligraphie et peinture) et encourageant le développement des artisanats fins, autant pour glorifier l'art persan qu'un certain art chiite. C'est à ce moment-là qu'apparut davantage de finesse dans l'exécution des travaux en métal, notamment avec l'usage de la calligraphie.

Bien que l'invasion afghane et la chute de la dynastie safavide marquent le début du déclin de cet art, l'ère de Nâder Shâh Afshâr est considérée comme une période capitale dans l'évolution de la décoration du mausolée de l'Imâm 'Ali. En effet, après avoir conquis l'Irak en 1737, Nâder Shâh, qui éprouvait une dévotion pour le premier Imâm, ordonna d'orner la coupole, les minarets et la façade de l'iwan en or. Toutes ces parties furent ainsi rehaussées de briques cuites enduites d'or. De splendides épigraphes ornèrent parallèlement le tambour de la coupole, les minarets, les deux côtés de l'entrée



▲ *Photo 8: Enduit du porche, datant de la période afshâride (XVIIIe siècle).*



▲ *Photo 9: Vue de l'édifice et de la coupole du mausolée depuis le porche doré, image datant de 1927.*



▲ *Photo 11: Plaque en métal sur laquelle est gravée le nom des artisans de l'épigraphe.*



▲ *Photo 10: Calligraphie arabe portant le nom de l'Imâm Ali, avec la date de la réalisation de l'épigraphe.*





▲ *Photo 12: Six plaques du mausolée de l'Imâm Ali datant du règne de Nâder Shâh Afshâr et portant le nom du roi.*

de l'iwan et le narthex de l'horloge (photo 7).[7]

L'écriture de l'épigraphe - qui n'existe plus aujourd'hui - ornant la coupole de l'édifice était en persan et arabe.[8] Cette calligraphie en style arabe *thulth* (*khatti thulth*)[9] fut réalisée par Mohammad Ali Esfahâni, calligraphe renommé de l'époque afshâride. Elle représente les versets de la 48e sourate coranique, Al-Fath (La Victoire), et est calligraphiée avec des lettres plus grandes que les vers persans qui la traduisent, ce qui souligne la prédominance des versets coraniques en langue originale arabe sur la traduction persane, ainsi que le respect des artisans vis-à-vis du Livre sacré de l'islam. La

partie persane de la calligraphie, accompagnée de passages en turc, comprend des poèmes louant l'Imâm Ali (photo 11), mais aussi Nâder Shâh, dont on précise clairement le rôle dans la construction de cette épigraphe de l'époque afshâride. Voici un extrait de l'épithète, œuvre de Mirzâ Zaki Mashhadi, qui loue le féroce roi Nâder:

"*Il n' y aura jamais une lumière en ce monde*
Telle que le Roi des rois actuels, Nâder Gholi."[10] (photo 12)

En résumé, malgré les différences visibles entre les techniques des artisans iraniens et arabes, l'ensemble de ces décorations forme un tout harmonieux conférant à cet édifice pourtant simple une beauté céleste. Cet équilibre entre beauté et simplicité montre que l'art persan, même dans sa version très élaborée, reconnaît la valeur de la simplicité. Toujours en quête d'élévation, l'artiste persan tente de transcender les limites spatio-temporelles afin de figurer l'immatériel et l'éternel. ■

---

1. Me'mariân Gholâm-Hossein, *Me'mâri-e irâni* (L'architecture persane), Téhéran, Soroush Dânesh, 4e édit. 2012, préface.
2. Photos 3 à 13: Bahremân, Alirezâ, «Taz'inat-e talâkâri-e haram-e motahar-e molâ-ye mottaghyân Emâm Ali (as) dar Nadjafe ashraf» (Les décorations dorées du mausolée de l'Imâm 'Ali à Nadjaf), Revue biannuelle *Motâleât-e honar-e eslâmi* (Art islamiques), Printemps-été 2011-2016, Vol. 8, n°16, pp. 63-76.
3. Bâstâni Pârizi Mohammad Ebrâhim, *Az Pâriz tâ Pâris* (De Pâriz à Paris), Téhéran, éd. Elm, 8e éd., 2002, p. 39.
4. En persan *hodjreh*: chambrette allouée aux étudiants dans les écoles religieuses.
5. Arthur Upham Pope, *Shâhkâr-hâye honar-e Irân* (Les chefs-d'œuvre de l'art de Iran), avec la coopération de Ackerman Phyllis et Schroeder Eric, trad. Nâtel Khânlari Parviz, Téhéran, Elmi Farhangi, 1e éd., 2009, p. 2.
6. Kiâni, Mohammad-Youssef, *L'architecture persane à l'époque islamique*, Téhéran, Imprimerie Ershâd Eslâmi, 1e édit., 1987, p. 342.
7. Bahramân, 'Ali-Rezâ, "Les décorations dorées du mausolée de l'Imâm 'Ali à Nadjaf", périodique semi annuel *L'étude de l'art islamique*, printemps-été 2011-2016, vol. 8, n°16, p. 67.
8. Cette épigraphe a aujourd'hui disparu, mais il en reste encore des traces. La plus importante recherche consacrée à son histoire est celle de M. Bahremân, qui a mené son enquête notamment à partir des anciennes photos qâdjâres de l'épigraphe. C'est également lui qui réussit à déchiffrer l'inscription de l'épigraphe.
9. Littéralement «écriture "tiers"», style de calligraphie cursive employé surtout sur les ornements. Voir Shakour-Zâdeh Mohammad-Ebrâhim, *Dictionnaire des termes techniques islamiques*, Téhéran, Samt, 1996.
10. پرتوی بو عالمی المس ابد/شاه شاهان زمان نادر قلی (Bahramân, 'Ali-Rezâ, "Les décorations dorées du mausolée de l'Imâm 'Ali à Nadjaf", périodique semi annuel *L'étude de l'art islamique*, Printemps-été 2011-2016, Vol. 8, n°16, p. 70.

Bibliographie:

- Bahremân, Alirezâ, «Taz'inat-e talâkâri-e haram-e motahhar-e molâ-ye mottaghyân Emâm Ali (as) dar Nadjaf-e ashraf», (La décoration dorée du mausolée de l'Imâm 'Ali à Nadjaf), Revue biannuelle *Motâleât-e honar-e eslâmi* (Arts islamiques), Printemps-été 2011-2016, Vol. 8, n°16, pp. 63-76.
- Me'mâriân, Gholâm-Hossein, *Me'marie Irâni* (L'architecture persane), Téhéran, Soroush-e Dânesh, 4e édition, 2012.
- Ehsâni, Mohammad-Taghi, *Haft hezâr sâl-e honar-e felez kâri dar Iran* (Sept mille ans d'art métallurgique en Iran), Téhéran, Elmi Farhangi, 4e éd., 2011.
- Arthur Upham Pope, *Masterpieces of Persian Art* (Chefs-d'œuvre de l'art persan), avec la collaboration de Ackerman Phyllis et Schroeder Eric, trad. Nâtel Khânlari Parviz, Téhéran, Elmi Farhangi, 1e éd., 2009.
- Gombrich Hans Ernest, *The Story of Art* (Histoire de l'art), trad. de 'Ali Amin, Téhéran, Ney, 4e éd., 2006.
- Ringgenberg Patrick, *Guide culturel de l'Iran*, Téhéran, Rozâneh, 2005.
- Bâstâni Pârizi, Mohammad Ebrâhim, *Az Pâriz tâ Pâris* (De Pâriz à Paris), Téhéran, Elm, 8e éd., 2002.
- Sattâri Djalâl, *Ramz andishi va honare ghodsi* (La mystification et l'art divin), Téhéran, Markaz, 1e édit., 1997.
- Kiâni, Mohammad-Youssef, *Mêmari-e irâni-e doreh-ye eslâmi* (L'architecture persane à l'époque islamique), Téhéran, Imprimerie Ershâd-e Eslâmi, 1e édit., 1987.



La mathématicienne iranienne Maryam Mirzakhani Lauréate de la médaille Fields 2014

Education en Iran: massification, démocratisation ou élitisme?

Babak Ershadi

Le 12 août 2014 à Séoul, le «Congrès international des mathématiciens»[1] a décerné la médaille Fields à l'Iranienne Maryam Mirzakhani. La mathématicienne iranienne, 37 ans, est la première femme qui reçoit cette prestigieuse récompense mondiale pour la reconnaissance de travaux et de recherches en mathématiques. Le Congrès international des mathématiciens est organisé tous les quatre ans par l'«Union mathématique internationale»[2]. Le Congrès présente des conférences données par les meilleurs mathématiciens du monde, et remet plusieurs prix dont la Médaille Fields, souvent considérée comme l'équivalent du prix Nobel en mathématiques. Depuis 1936, cette médaille est attribuée tous les quatre ans à, au plus, quatre mathématiciens de moins de quarante ans qui reçoivent aussi un prix de 15 000 dollars canadiens. Artur Ávila (franco-brésilien), Manjul Bhargava (indo-canado-américain), Martin Hairer (autrichien) et Maryam Mirzakhani (iranienne) sont les quatre lauréats de 2014.

Maryam Mirzakhani est née le 5 mai 1977 à Téhéran. Elle était élève au Lycée Farzanegan de Téhéran, qui dépend de l'«Organisation nationale pour le développement des talents exceptionnels». Elle fut lauréate des «Olympiades internationales de mathématiques» en 1994 à Hong Kong et de celles de 1995 à Toronto, où elle établit un score parfait: 42 sur 42, et finit numéro un mondial. Mirzakhani obtint une licence en mathématiques en 1999 de l'Université de technologie Sharif à Téhéran, et un doctorat de mathématiques de Harvard en 2004 sous la direction du lauréat de la médaille Fields, Curtis McMullen. Elle a enseigné les mathématiques à l'Université de Princeton. En 2008, à 31 ans, elle a occupé le poste de professeur et chercheur en mathématiques à l'Université de Stanford en Californie. Mirzakhani est connue pour ses travaux en topologie et géométrie des surfaces de Riemann.

Les grands mathématiciens ne sont guère des personnalités médiatiques. En dépit de leur statut prestigieux dans l'univers des sciences, ils ne sont pas connus du grand public et leur réputation se limite souvent aux milieux académiques et universitaires. Mais cette année, l'attribution de cette récompense scientifique à une femme mathématicienne iranienne a médiatisé cet événement, non seulement en Iran

mais aussi dans le monde. La presse iranienne et internationale a applaudi la jeune Iranienne et a admiré les travaux remarquables de cette dame qui excelle dans la profession des hommes: *«Maryam Mirzakhani, Première dame des mathématiques»*, a titré *Le Figaro*.[3] Après 52 hommes honorés par la médaille Fields, de 1936 à 2010, cette Iranienne est la première mathématicienne qui la reçoit en 2014. *«Maryam Mirzakhani reçoit la médaille Fields pour ses contributions exceptionnelles à la dynamique et la géométrie des surfaces de Riemann et de leurs espaces de modules»*[4], lit-on dans la déclaration officielle du Congrès international des mathématiciens. La jeune lauréate a accueilli ce «grand honneur» avec une pensée pour ses consœurs: *«C'est un grand honneur et je serai heureuse si cela encourage de jeunes femmes scientifiques et mathématiciennes. Je suis convaincue que de nombreuses autres femmes recevront ce type de récompense dans les années à venir»*[5], a réagi Maryam Mirzakhani, dans un communiqué publié sur le site de l'Université de Stanford (Etats-Unis), où elle enseigne depuis 2008.

La presse et les milieux scientifiques iraniens et étrangers ont également mis l'accent sur l'importance de l'éducation de qualité que Mirzakhani a reçue en Iran. *«Elle a bénéficié en Iran d'une éducation de grande qualité, en particulier grâce à des écoles spécialement destinées aux élèves doués»*[6], écrit Etienne Ghys, directeur de recherche au CNRS à l'Ecole Normale supérieure de Lyon. La réussite de la jeune mathématicienne a été aussi l'occasion de faire connaître le dynamisme de l'enseignement des sciences en Iran. Avant de soutenir sa thèse à l'Université Harvard, la jeune



▲ *Maryam Mirzakhani*

prodige s'était distinguée déjà comme une scientifique prometteuse, formée dans un système d'éducation efficace: *«Pur produit du système éducatif iranien»*[7], c'est ainsi que *Libération* a décrit Mme Mirzakhani. Les travaux de Maryam Mirzakhani s'inscrivent dans le cadre d'une tradition scientifique iranienne: *«Si la Perse a beaucoup apporté aux mathématiques, par exemple grâce au savant et poète Omar Khayyâm aux XIe et XIIe siècles, l'actuelle école iranienne de mathématiques est bien moins connue. Pourtant, Martin Hairer* lui aussi lauréat de la médaille Fields en 2014 *explique qu'il y a aujourd'hui de nombreux très bons mathématiciens de nationalité iranienne partout dans le monde. C'est bien en Iran que Maryam Mirzakhani a découvert les mathématiques. Repérée pour ses talents dès le collège, elle suit sa scolarité au Lycée Farzanegan de Téhéran, établissement pour filles douées. Après deux médailles d'or remportées aux Olympiades internationales de*

> Elle fut lauréate des «Olympiades internationales de mathématiques» en 1994 à Hong Kong et de celles de 1995 à Toronto, où elle établit un score parfait: 42 sur 42, et finit numéro un mondial.

mathématiques, elle intègre l'Université de technologie Sharif à Téhéran, puis, licence de mathématiques en poche, elle part pour le département de mathématiques de l'Université Harvard.»[8]

Comment calculer le volume de l'univers?

Aujourd'hui, Maryam Mirzakhani est primée d'un «Nobel de mathématiques», mais dans un entretien accordé en 2008 au Clay Mathematics Institut, elle révélait que rien ne semblait la prédestiner aux mathématiques. *«Quand j'étais enfant, je rêvais de devenir écrivain et mon passe-temps favori était de lire des romans… En fait, je n'ai jamais imaginé me lancer dans les maths avant ma dernière année de lycée.»*[9] Dans cette interview, elle explique que la première fois que les mathématiques l'avait éblouie c'était quand son frère aîné lui posa un problème très simple qui pouvait pourtant devenir un casse-tête si on ne connaissait pas la solution: additionner les nombres de 1 à 100. Puis, son frère lui a parlé de la solution de Carl Friedrich Gausse, qui est devenue aujourd'hui un classique pour tous les collégiens du monde. *«La solution était fascinante et c'était la première fois que j'entrevoyais une solution aussi belle que je n'aurai pas pu trouver moi-même.»*[10]

La presse et les milieux scientifiques iraniens et étrangers ont également mis l'accent sur l'importance de l'éducation de qualité que Mirzakhani a reçue en Iran. *«Elle a bénéficié en Iran d'une éducation de grande qualité, en particulier grâce à des écoles spécialement destinées aux élèves doués».*

Aujourd'hui, les travaux et les recherches mathématiques de Maryam Mirzakhani sont jugés d'une «créativité exceptionnelle» par ses collègues à l'université américaine de Princeton, où elle a enseigné avant de rejoindre Stanford. Elle s'est spécialisée dans la compréhension de la symétrie des surfaces incurvées, et son travail relève des mathématiques pures, où sont manipulés des concepts abstraits sans application concrète immédiatement perceptible. Ses découvertes pourraient néanmoins aider à faire avancer la physique fondamentale, appliquée à la formation de l'univers, à la théorie quantique des champs, ou à l'étude des nombres premiers.

Ses travaux se situent dans les domaines de la géométrie hyperbolique et la topologie. Certaines surfaces hyperboliques sont de forme irrégulière, comme des bagels. Un bagel ou une bouée sans valve déformée à l'infini permet de reproduire des formes infiniment complexes qui préoccupent les mathématiciens depuis des années. Mirzakhani a trouvé une nouvelle méthode qui consiste à élaborer une série de boucles sur la surface des formes pour calculer leurs longueurs. Peu d'applications pratiques existent à ce jour pour ses recherches, mais si l'univers se révèle être régi par la géométrie hyperbolique, son travail aiderait à définir sa forme et son volume.

La déclaration officielle de l'Union mathématique internationale à l'occasion de la remise de la médaille Fields à Mme Maryam Mirzakhani, précise: *«Maryam Mirzakhani a apporté des contributions frappantes et très originales à la géométrie et à l'étude des systèmes dynamiques. Son travail sur les surfaces de Riemann et sur les espaces de modules met en relation plusieurs disciplines*

mathématiques - la géométrie hyperbolique, l'analyse complexe, la topologie, et la dynamique - et les influence à son tour. Elle a bénéficié d'une vaste reconnaissance pour ses premiers résultats en géométrie hyperbolique, et son travail le plus récent constitue une avancée majeure dans l'étude des systèmes dynamiques.»[11]

Education en Iran: massification, démocratisation ou élitisme?

La première école primaire moderne de l'Iran fut fondée vers 1888 à Tabriz par Mirzâ Hassan Roshdieh (1851-1944). L'école Roshdieh de Tabriz fut créée après la fondation de la première Université moderne de l'Iran (Dar ol-Fonoûn) en 1851. Ces deux événements témoignaient du début d'un mouvement de modernisation pour instituer un système éducatif qui avait l'ambition de devenir «national». Mais ces deux événements représentaient, en quelque sorte, deux courants d'idée différents: tandis que le Dar ol-Fonoûn voulait former une «élite scientifique», l'école Roshdiyeh et les autres premières écoles modernes du pays - primaires ou secondaires - suivaient une logique à la fois différente et complémentaire: la massification et la démocratisation de l'éducation pour tous.

Aujourd'hui encore, le système de l'éducation nationale, tant au niveau scolaire qu'à l'enseignement supérieur, semble se fonder idéologiquement sur l'idée de la massification de l'éducation. Cette tendance a d'ailleurs été accentuée après la victoire de la Révolution islamique de 1979. Cependant, il y a quatre décennies, un organisme a été fondé en Iran pour se charger d'un enseignement spécialisé pour les collégiens et les lycéens surdoués. Fondé en 1976, le «Centre de l'éducation des surdoués» était responsable de deux établissements scolaires pour filles et garçons, indépendamment du ministère de l'Education nationale. En 1987, ce centre a été rattaché à l'Education nationale, et est devenu l'«Organisation nationale pour le développement des talents exceptionnels». Cette organisation supervise aujourd'hui les activités de plusieurs collèges et de lycées de filles et de garçons à Téhéran et dans plusieurs provinces. En organisant des concours nationaux, cette organisation réalise une sélection intense des candidats et repère les élèves qu'il juge particulièrement doués pour recevoir une éducation scolaire plus poussée que dans la filière classique.

Aujourd'hui, les travaux et les recherches mathématiques de Maryam Mirzakhani sont jugés d'une «créativité exceptionnelle» par ses collègues à l'université américaine de Princeton, où elle a enseigné avant de rejoindre Stanford.

Maryam Mirzakhani a été élève au Lycée Farzanegan de Téhéran, qui dépend de l'«Organisation nationale pour le



développement des talents exceptionnels». Mais il ne faut pas croire que ce système élitiste soit le seul moyen favorisant un bon niveau d'éducation pour les filles, d'autant plus que le nombre d'élèves - filles et garçons - qui étudient dans les établissements de cette organisation est restreint. En effet, c'est surtout dans le système scolaire classique que les filles brillent: contrairement aux idées reçues dans les pays occidentaux, *«en Iran, les femmes sont bien plus présentes que les hommes à l'université. Le nombre de femmes admises est passé de 40% à plus de 59,9% durant la dernière décennie, alors que le nombre d'élèves (féminins et masculins) est resté le même. Le taux d'obtention de diplômes universitaires, dans deux ou trois ans, sera de plus de 70% pour les femmes.»*[12]

Maryam Mirzakhani a été élève au Lycée Farzanegan de Téhéran, qui dépend de l'«Organisation nationale pour le développement des talents exceptionnels». Mais il ne faut pas croire que ce système élitiste soit le seul moyen favorisant un bon niveau d'éducation pour les filles, d'autant plus que le nombre d'élèves - filles et garçons - qui étudient dans les établissements de cette organisation est restreint.

Dans une interview en 2008, un journaliste américain avait demandé à Maryam Mirzakhani de décrire les différences qui existaient entre l'enseignement des mathématiques en Iran et aux Etats-Unis. La mathématicienne avait répondu: *«Il est difficile pour moi de répondre à cette question car je n'ai étudié que dans quelques universités américaines, et je ne connais que très peu le système éducatif dans les lycées des Etats-Unis. Cependant, je tiens à vous dire que le système éducatif de l'Iran est très différent de ce que les gens s'imaginent ici. Quand j'étudiais au niveau du master et du doctorat à l'Université Harvard, j'avais toujours à expliquer aux gens qu'en tant que femme j'avais bien le droit et la possibilité d'étudier à l'université. Il est vrai que les filles et les garçons vont séparément aux écoles de filles et de garçons, mais il n'y a aucune distinction en ce qui concerne les cours et les filles ne sont aucunement privées des moyens qui sont partagés selon les règles de la parité.»*[13]

En Iran, comme dans d'autres pays du monde, il y a un débat ancien sur l'élitisme éducatif. Mais il faut souligner que dans les pays développés et dans les pays en voie de développement, ce débat s'organise autour de préoccupations différentes. L'élitisme scolaire est souvent jugé être responsable d'une reproduction des inégalités, car il tend à favoriser l'accession des individus jugés comme étant les meilleurs aux postes élevés. Mais pour nuancer ce problème, les défenseurs de l'éducation élitiste disent que ce système ne doit pas être assimilé machinalement au favoritisme, parce que les concours d'entrée des établissements scolaires élitistes pourraient fonctionner comme un élément favorisant la justice et le mérite. Les détracteurs de ce système pour l'éducation d'une élite scientifique croient aussi qu'en matière éducative, l'élitisme réfute l'argument égalitaire selon lequel on pourrait réussir sans avoir obtenu de très hauts diplômes. Dans les pays en voie de développement, les experts opposés au système d'éducation élitiste se fondent surtout sur la question de la «fuite des cerveaux» en estimant

qu'un organisme chargé de l'éducation pour les élèves surdoués peut devenir en quelque sorte l'agent des grandes universités des quelques pays les plus développés, pépinières de talents. L'argument est tout à fait légitime, mais il faut se rappeler que ces mêmes pays en voie de développement ont besoin de former leur élite scientifique et ils ne peuvent peut-être pas abandonner un système scolaire et universitaire plus ou moins élitiste, en marge de leur système classique, afin de pouvoir accélérer ce processus. ■

Addition de Gauss

Grâce à Gauss, nous avons appris à additionner plus facilement beaucoup de chiffres qui se suivent… Le petit Johann Carl Friedrich Gauss (1777-1855) avait environ 7 ans quand il fut puni par son maître à l'école. Celui-ci lui donna pour punition une addition: Gauss devait faire la somme des nombres de 1 à 100.

1+2+3+…+99+100= ?

Mais Gauss eut l'idée géniale de les écrire dans l'ordre décroissant:

100+99+...+3+2+1= ?

Le petit surdoué se rendit compte que si on additionnait les «opposés» des première et deuxième lignes, on trouvait toujours 101.

100+1=101 , 99+2=101 , 98+3=101 … 51+50=101

Nous avons donc 100 fois 101. Mais il y en a 2 fois trop, car nous n'avons pratiquement pas 100 aditions mais 50 ; ce qui nous donne:

100×101 / 2=5050

En règle générale, avec «n» le nombre de termes de l'opération, on a:

n(n + 1) / 2

*Une **solution** est une opération mentale qui, en substituant une pluralité analysable à un ensemble complexe d'éléments entremêlés, parvient à surmonter une difficulté, à résoudre une question, un problème théorique ou pratique.*

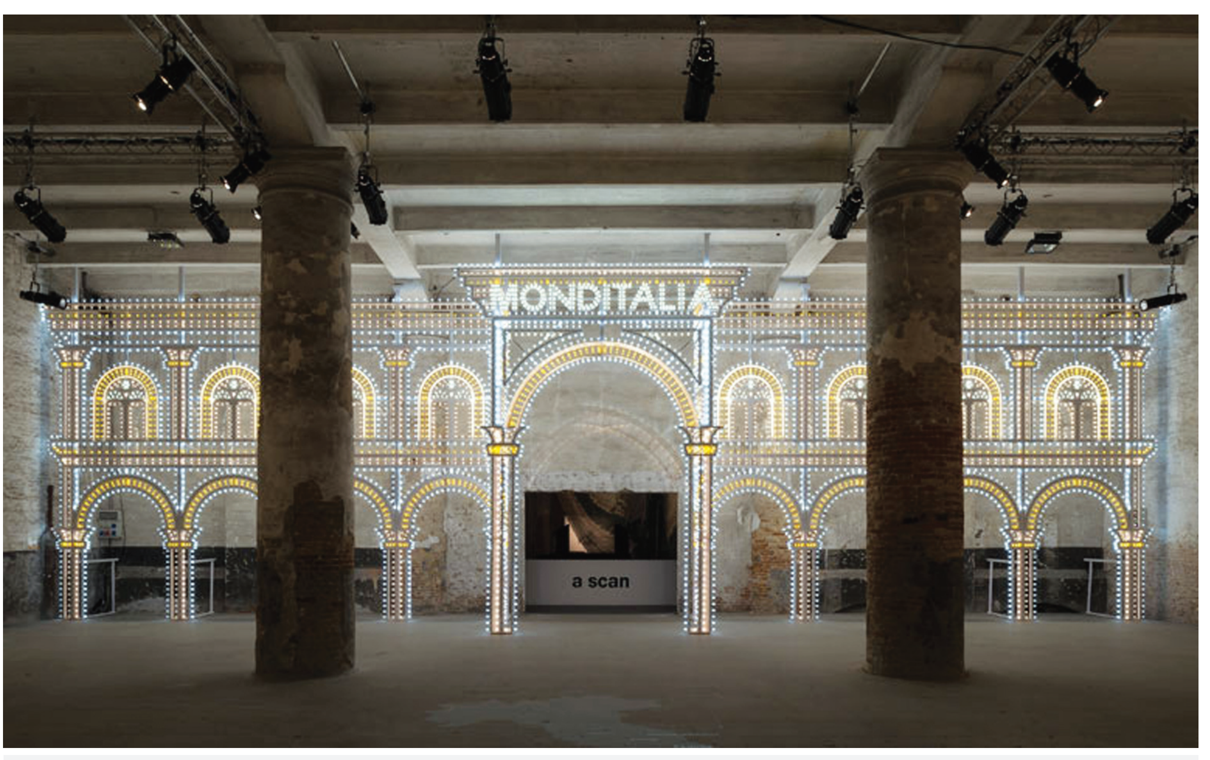
(Le Petit Robert)

---

1. International Congress of Mathematicians (ICM)
2. International Mathematical Union (IMU)
3. Freour, Pauline: *Maryam Mirzakhani, Première dame des mathématiques*, in: *Le Figaro*, 13 août 2014.
4. Ghys, Etienne: *Maryam Mirzakhani, médaille Fields 2014*, CNRS, in: *www.images.math.cnrs.fr*
5. Carey, Bjorn: *Stanford's Maryam Mirzakhani wins Fields Medal*, in: *www.news.stanford.edu*, 12 août 2014.
6. Ghys, Etienne: op.cit.
7. *Maryam Mirzakhani, Première femme à décrocher la médaille Fields*, in: *Libération*, 12 août 2014.
8. Pajot, Philippe: *Grâce à l'Iranienne Maryam Mirzakhani, la médaille Fields se féminise*, in: *www.larecherche.fr*, 13 août 2014.
9. *Maryam Mirzakhani: «The more I spent time on maths, the more excited I got»*, Interview in: *www.claymath.org*
10. *Ibid.*
11. Union mathématique internationale, *The Work of Maryam Mirzakhani*, in: www.mathunion.org
12. Libération, *op.cit.*
13. Claymath, *op.cit.*

Fundamentals
biennale d'architecture 2014, Venise
7 juin-23 novembre

Jean-Pierre Brigaudiot



▲ *Vue de l'entrée de la biennale d'architecture 2014, Venise*

Venise, ville d'art par excellence, accueille sans cesse un certain nombre d'événements culturels et artistiques dont l'un des plus connus est la Biennale d'art contemporain; son origine remonte à plus d'un siècle et cette biennale est l'une des manifestations parmi les plus connues et prestigieuses au monde. La Biennale d'architecture, telle qu'elle est aujourd'hui, revêt la même ampleur spatiale que la Biennale d'art contemporain, elle se situe à la fois dans les Giardini, un grand parc, dans l'Arsenal, l'ancien chantier naval de Venise et dans différents sites répartis dans la ville, les lieux *off*. Autant dire que le parcours de visite est harassant et demande, à qui veut prendre une connaissance effective et sérieuse de ce qui est présenté, d'y consacrer au moins trois journées pleines, ceci sans tenir compte d'une offre généreuse en conférences, rencontres et débats qui se tiennent tout au long des six mois d'ouverture de la manifestation. Les Giardini recèlent, dans la verdure d'un vaste parc, les pavillons nationaux, des constructions hétéroclites et assez quelconques pour la plupart. Les différents pays propriétaires de ces pavillons présentent ce qu'ils ont sélectionné, c'est-à-dire, peu ou prou, un choix effectué sous l'égide des ministères de la culture. Parmi ces pavillons, il y a, par exemple, celui de l'Allemagne,

de la Belgique, de l'Egypte, de la Hongrie, de la France, etc. Ce sont des vitrines culturelles et artistiques pour ces pays, qui évidemment ne sont pas tous représentés, et c'est l'Arsenal qui accueille les espaces impartis à d'autres pays. L'arsenal se situe à quelques minutes, à pied, des Giardini, et il regroupe l'ensemble des anciens chantiers navals de la grande Venise, celle du commerce maritime avec le monde connu d'époques antérieures. L'Arsenal est un lieu à la fois fascinant et d'une certaine beauté en tant que site industriel désaffecté, calme, isolé de la cohue des touristes et il accueille, outre les pays qui ne disposent pas de pavillon dans les Giardini, l'Italie qui se réserve un lieu immense, l'ancienne corderie, où étaient produits les cordages nécessaires à la marine à voile.

Une exposition documentaire

Cette biennale d'architecture n'est pas une exposition, ou elle est davantage qu'une exposition d'architecture, comme celles qui encore récemment présentaient des projets matérialisés par ces fameuses maquettes et plans auxquels ont succédé les images de synthèse, projets trop souvent éloignés de la vie et des préoccupations de ceux qui habitent et habiteront les bâtiments ou appartements. Ici, certes, il y a des maquettes et des projets, davantage concernant des constructions à usage public ou collectif que des maisons individuelles, mais il y a avant tout une réflexion critique sur ce que fut l'architecture du siècle passé, sur ce qu'est l'architecture actuelle et sur ce qu'elle pourrait être dans un futur proche, ceci compte tenu de l'évolution de l'habitat, de l'urbanisation massive liée à la migration des populations vers les mégapoles. Cette migration change complètement la donne en matière d'habitat et de structures collectives, bureaux, commerces, réseaux divers. Mais elle conduit également à devoir repenser la ville et le paysage urbain et par contrecoup le paysage rural, et très certainement à repenser la manière dont nous occupons notre planète terre, ceci tant en termes d'urbanisme que de paysage et d'écologie; et c'est donc aussi de cela dont il est question dans cette biennale. Mais pas seulement car nous découvrons ou redécouvrons que l'architecture revêt un aspect symbolique, et pas seulement dans les monuments à la gloire des empires ou des grands leaders, mais aussi dans l'organisation de l'habitat comme dans celles des communications urbaines et interurbaines (autoroutes, aéroports). C'est donc une exposition qui met en perspective l'architecture, les architectures depuis, globalement, le début du vingtième siècle, 1914 exactement, jusqu'à aujourd'hui; perspective nourrie de nombreuses questions à l'architecture elle-même et au devenir de l'humanité habitant la planète terre.

Ainsi, pour prendre quelques



▲ *Pavillon de l'Allemagne. Image © Andrea Avezzù, Courtesy of la Biennale di Venezia*



▲ *Pavillon coréen. Image © Andrea Avezzù, Courtesy of la Biennale di Venezia*

exemples, le pavillon coréen montre, essentiellement à travers une documentation photographique, l'architecture officielle de la Corée du Nord, celle qui s'est développée depuis la partition de la Corée en deux Etats, en 1953, architecture comme symbole d'un pouvoir autoritaire, finalement très proche de l'architecture de l'Allemagne hitlérienne ou de celle de l'URSS.

Ici, certes, il y a des maquettes et des projets, davantage concernant des constructions à usage public ou collectif que des maisons individuelles, mais il y a avant tout une réflexion critique sur ce que fut l'architecture du siècle passé, sur ce qu'est l'architecture actuelle et sur ce qu'elle pourrait être dans un futur proche, ceci compte tenu de l'évolution de l'habitat, de l'urbanisation massive liée à la migration des populations vers les mégapoles.

Le pavillon américain, quant à lui, transformé en une sorte de bibliothèque, propose un ensemble exclusivement documentaire qui reflète indéniablement la puissance de ce pays à travers plusieurs centaines de dossiers que le visiteur est invité à consulter, dossiers témoignant des constructions effectuées par les Etats-Unis à travers le monde: ambassades ou sièges de grandes entreprises. Autant l'architecture présentée est magnifique, autant elle est à priori d'un esprit pacifique, autant cet étalage de puissance dans le domaine de l'architecture se perçoit comme témoignant d'une domination du monde. Ici, point de contenu critique, pas de questionnement, il s'agit juste de montrer cette très belle architecture, un savoir-faire, une suprématie.

La France articule le contenu de son pavillon à une rétrospective critique de la modernité en architecture, modernité d'époques où l'on pouvait encore croire en un monde meilleur à venir. Le film de

Jacques Tati, *Mon oncle*, montre ces scènes savoureuses mais néanmoins critiques d'une certaine illusion de modernité où les objets et innovations techniques de la villa prennent le pouvoir sur ses habitants. L'ensemble du pavillon prend appui sur essentiellement une documentation filmique exploitée dans un but de bilan de l'architecture moderne et sociale de l'entre deux guerres: premiers immeubles de type HLM (habitations à loyer modéré) où furent logées les populations les plus démunies, celles, par exemple, des bidonvilles de la périphérie de Paris. En alternance aux documentaires sur l'architecture moderniste, des extraits de films contemporains de l'époque concernée, avant et après la seconde guerre mondiale, reflètent le ton et l'esprit de celle-ci, par exemple avec un film de Jean-Luc Godard.

L'Iran, présent à l'Arsenal, témoigne sous tutelle du ministère de la construction et des routes, d'une très modeste présence avec un espace intitulé *Present past*, une sorte de bilan un peu terne à travers un certain nombre de constructions, pour la plupart implantées à Téhéran.

> Nous découvrons ou redécouvrons que l'architecture revêt un aspect symbolique, et pas seulement dans les monuments à la gloire des empires ou des grands leaders, mais aussi dans l'organisation de l'habitat comme dans celles des communications urbaines et interurbaines (autoroutes, aéroports).

La Russie se manifeste avec un ensemble de documents papier ou écraniques répartis en différents sous espaces de son pavillon, il y a là une profusion documentaire dont la lisibilité est réellement problématique et rend la plongée dans les questions traitées bien difficile. Il est indéniable que dans cette biennale, ce phénomène n'est pas isolé et que l'absence de textes ou de cartels introductifs rend trop souvent la



▲ *Pavillon de la France. Image © Andrea Avezzù, Courtesy of la Biennale di Venezia*



▲ *Pavillon de l'Iran. Image © Andrea Avezzù, Courtesy of la Biennale di Venezia*

compréhension de ce dont il est question trop difficile, jusqu'à décourager le visiteur.

L'Iran, présent à l'Arsenal, témoigne sous tutelle du ministère de la construction et des routes, d'une très modeste présence avec un espace intitulé *Present past*, une sorte de bilan un peu terne à travers un certain nombre de constructions, pour la plupart implantées à Téhéran.

… documentaire et immersive, le nouveau modèle de l'exposition?

Les quelques exemples ci-dessus permettent de donner une idée du ton de cette manifestation et de ce qui la caractérise en tant que telle: une exposition documentaire à caractère immersif où la profusion de ce qui est donné à voir incite le visiteur à prélever ce qui retient son attention, à déambuler dans chaque pavillon ou espace, entre la consultation des documents, le visionnement de vidéos ou de films, les explications techniques, les plans, les maquettes, les statistiques. En fait c'est une manifestation artistique, l'architecture étant par définition l'un des beaux arts, d'où l'objet d'art est absent, subverti par la manifestation en tant, non plus que lieu de monstration d'œuvres d'art, mais en tant que lieu-œuvre d'art. Ce phénomène, cette évolution de l'exposition a gagné du terrain, et par exemple cette grande exposition sur l'art moderne iranien qui se tient actuellement au Musée d'art moderne de la ville de Paris est une exposition où l'aspect documentaire l'emporte sur la présentation d'œuvres et objets d'art. La récente exposition Pierre Huygue, un vidéaste, au Centre Pompidou, avait été conçue un peu de cette manière par l'artiste lui-même, non pas en tant qu'exposition documentaire, mais en tant que parcours immersif convoquant la mémoire du visiteur; parcours à travers des œuvres, en rupture de chronologie,

où sont aménagées des résurgences discrètes mais réitérées, des rappels des œuvres déjà vues dans l'exposition elle-même. Parti pris qui engage un certain rapport temporel aux œuvres. A Venise, l'exposition est immersive en ce sens que le visiteur baigne dans un environnement où se conjuguent différentes formes d'art, une profusion de documents sur l'art et d'informations techniques, statistiques, historiques, de rappels de l'histoire entre 1914 et 2014. L'excès quantitatif est donc l'un des modes de fonctionnement: trop à voir, trop à entendre, trop à lire, trop à découvrir. Mais cette immersivité et cet excès documentaire reflètent bien le monde dans lequel nous sommes, sollicités de toutes parts et à tout moment et incapables, évidemment, de tout saisir, jusqu'à développer un sentiment de ne rien comprendre. Heureusement, le parti pris de cette biennale est parfois assez didactique pour éviter que ne ressorte une impression de cacophonie générale. Immersivité dans laquelle le monde n'apparaît et ne s'appréhende plus guère qu'à travers ses représentations (photos, films, statistiques, études techniques et scientifiques), monde médiatisé où la représentation tient lieu de réel, monde d'aujourd'hui dont l'expérience tend à devenir numérique: arrivent déjà les Smartphones d'où l'on pourra adresser des messages olfactifs!

Le pavillon italien est totalement symptomatique de ce rapport à la réalité que met en place la biennale, une réalité multiforme, qui échappe toujours aux définitions. Il est donc logé dans cet immense bâtiment qui fut la corderie et, en cohérence avec la nature de cette manifestation, il propose une enfilade d'espaces à caractère immersif. Cela s'appelle *Monditalia* et comporte une quarantaine de propositions distinctes où s'articulent des bilans et des réflexions sur l'architecture, l'urbanisme, la pratique du construit par l'usager, des espaces consacrés à l'histoire et au cinéma italiens, aux problèmes de mafia, au paysage, à tel ou tel lieu. A tout cela, il faut ajouter de nombreux écrans suspendus où se



▲ *Pavillon italien. Image © Andrea Avezzù, Courtesy of la Biennale di Venezia*



▲ *Pavillon japonais. Image © Andrea Avezzù, Courtesy of la Biennale di Venezia*

déroulent des extraits de films italiens, en relation avec ce dont il est question avec l'architecture. Ainsi, par exemple, un vaste espace est consacré aux éléments de l'architecture, du point de vue leur pratique par l'usager: l'escalier, le balcon, le sol, les toilettes, les fenêtres, les serrures… et dans les différentes projections de films très connus ont été privilégiés ces éléments: l'escalier dans tel film d'Antonioni, et ainsi de suite. Il semble donc que dans cette biennale, l'usager, l'être humain, soit au centre de la réflexion. Peut-être que ces ensembles où l'information est tellement profuse, qui sont à la fois bilans et recherches, n'apportent pas de réponses à des questions de l'ordre de comment faire pour que l'habitant ou l'usager vive au mieux sur cette planète, dans sa ville, dans son immeuble, dans sa cuisine, mais au moins cela permet de formuler des questions sur la base de connaissances acquises à visiter cette biennale. Car, même lorsqu'il s'agit de *Monditalia,* ce qui est mis en évidence, ce qui commence à se formuler dépasse la seule Italie et prend valeur d'un questionnement posé à l'humanité. Avec la participation italienne, on dépasse la seule exposition documentaire puisque le théâtre, la musique et la danse sont là, spectacles permanents ou programmés. En fait l'Italie semble avoir voulu montrer qu'elle est bien l'hôte d'accueil de cette biennale et y joue un rôle majeur, qu'elle est davantage qu'un pays en crise politique et économique. Elle se rappelle son passé impérial et affiche une réelle dynamique contemporaine, l'un travaillant l'autre.

Ainsi, cette manifestation offre au visiteur qui peut s'enquérir sérieusement de ses contenus, un outil conceptuel lui permettant de penser le monde comme infiniment complexe, inépuisablement et définitivement complexe et contradictoire. Une sorte d'antidote aux points de vue uniques et autoritaires. Et il ressort de la Biennale d'architecture, une compréhension de la nécessaire diversité des façons d'aborder cette question d'habiter ce monde, selon les climats, selon les économies locales: le monde ne peut s'habiter de la même manière à Montréal ou à Bangui. Alors les architectes doivent prendre en compte le climat, l'économie, les coutumes, pour bâtir avec ce qui est donné: la glaise et la paille pour faire l'adobe dans tel village d'Afrique, le verre et l'acier pour ériger les immenses tours des Emirats Arabes. Car la leçon de cette biennale est une leçon à portée mondiale et il s'agit bien d'élaborer un avenir pensé tant à travers les réussites qu'à travers les échecs et catastrophes du passé et du présent, en termes d'architecture.

Une diversité de participations

Environ 65 pays participent à cette biennale, ce qui contribue à lui donner son aspect extrêmement cosmopolite. Effectivement, il ne semble point qu'une région du monde soit totalement absente:

l'Amérique Latine est là avec ses petits pays comme le Costa Rica et le Paraguay, mais également les grands comme le Mexique, l'Argentine, le Brésil ou le Chili, l'Asie aussi est là, avec un pavillon chinois, un pavillon japonais, un pavillon coréen, par exemple. Le Moyen Orient est représenté par l'Egypte, l'Iran, le Koweït… de l'Afrique subsaharienne sont représentés, entre autres pays, l'Afrique du Sud, le Mozambique. Évidemment, les Etats-Unis et la plupart des pays d'Europe sont là, y compris ceux qui étaient invisibles il y a encore peu d'années, comme la Slovénie ou la Macédoine. En fait, quelle que soit la puissance ou la misère d'un pays, c'est la volonté de répondre au défi de cette biennale qui fait l'intérêt et la qualité de sa participation. Dans certains pavillons le public est accueilli et guidé, dans d'autres le visiteur peine à entrer dans ce qui est présenté, faute d'une médiation effective.

Cette diversité des pays, si elle se retrouve dans les propositions formulées et mises en place par chacun d'entre eux, témoigne à la fois des différences régionales en terme de populations, de niveaux de vie, de modes de vie et de similitudes, évidemment puisqu'il s'agit de l'être humain!

Une biennale-monde

Nul doute que cette biennale n'est pas vraiment faite pour le grand public, celui, par exemple de ces cohortes de touristes qui visitent Venise en une journée; d'ailleurs comme déjà écrit, elle se développe bien au-delà de ce que présentent les uns et les autres pays, en une infinité de conférences, débats, colloques et en une autre offre en termes de pédagogie, en relation avec les universités et les écoles d'architecture. Dans son extrême diversité en même temps que profusion elle donne le sentiment d'être un monde en elle-même, inépuisable. Il y a tant à dire comme il y a tant à découvrir! Difficile de résumer ce qu'elle est en quelques pages! ■



▲ *Pavillon de la République dominicaine. Image © Andrea Avezzù, Courtesy of la Biennale di Venezia*



L'école indienne ou ispahanaise en poésie persane: héritière de la prestigieuse école *arâghi*

Arefeh Hedjâzi

La poésie persane classique peut être divisée en plusieurs grandes écoles stylistiques classiques dont la plus connue hors de l'Iran et la plus célèbre en Iran est le style *arâghi,* qui est notamment présent dans la poésie de Hâfez ou de Saadi. A la suite du style *arâghi,* on est témoin de l'apparition d'un style nouveau, le style indien ou ispahanais, qui s'étend sur environ un siècle et demi, simultanément dans la société iranienne et à la cour des Mongols d'Inde.

Les opinions varient quant à la date exacte de l'apparition de cette école nouvelle d'art poétique. Des chercheurs contemporains comme Zarrinkoub, Hassanzâdeh ou Kourosh Safavi, ou anciens comme Chebeli, estiment que le premier poète à clairement s'exercer à ce style, qui plonge ses racines dans le style *arâghi*, est Bâbâ Faghâni, un poète de la seconde moitié du XVIe siècle. D'autres chercheurs estiment pour leur part que ce style devient une école d'art poétique indépendante au début du XVIIe siècle.

Quant à la différence d'appellation de cette école, au début nommée «ispahanaise», puis également «indienne», elle tient aux différences d'opinions autour du lieu d'apparition de ce style, puis du style proprement dit, qui, exporté en Inde, y développa des caractéristiques différentes du style ispahanais de l'Iran. Ainsi, si certains chercheurs estiment que les œuvres réellement représentatives de cette école sont celles qui ont vu le jour en Inde, d'autres pensent au contraire que le vrai style ispahanais est celui qui se développa dans l'Iran des Safavides. Ce style a été dominant jusqu'au milieu du XVIIIe siècle, où l'on assiste à l'apparition de l'école néo-classique du Retour, reprenant les spécificités du premier style iranien, ou style *khorâssâni*.

En tout cas, les chercheurs sont unanimes quant aux premières raisons de l'apparition de cette école, qui ont toutes à voir avec la politique culturelle des Safavides. Jusqu'à la prise du pouvoir par ces Iraniens turcophones, la poésie iranienne est souvent une poésie de cour, au langage soutenu, dont les deux fonctions principales sont soit l'éducation morale et mystique, qui s'oppose essentiellement au système politique et social en place, soit au contraire et souvent la glorification des dynasties régnantes. Autrement dit, l'une des fonctions importantes de la poésie persane est de servir d'instrument de publicité pour le pouvoir. D'où l'immense production de panégyriques emphatiques qui marque la poésie persane classique, glorifiant tel roi et même souvent, tel courtisan haut placé.

Aux XVIe et XVIIe siècles, les Safavides sont désireux d'instaurer un pouvoir idéologisé et puissant centré autour de la religion d'Etat nouvellement choisie qu'est le chiisme, qu'ils veulent capable de s'opposer au puissant voisin ottoman sunnite. En matière littéraire, la poésie, en tant qu'instrument de

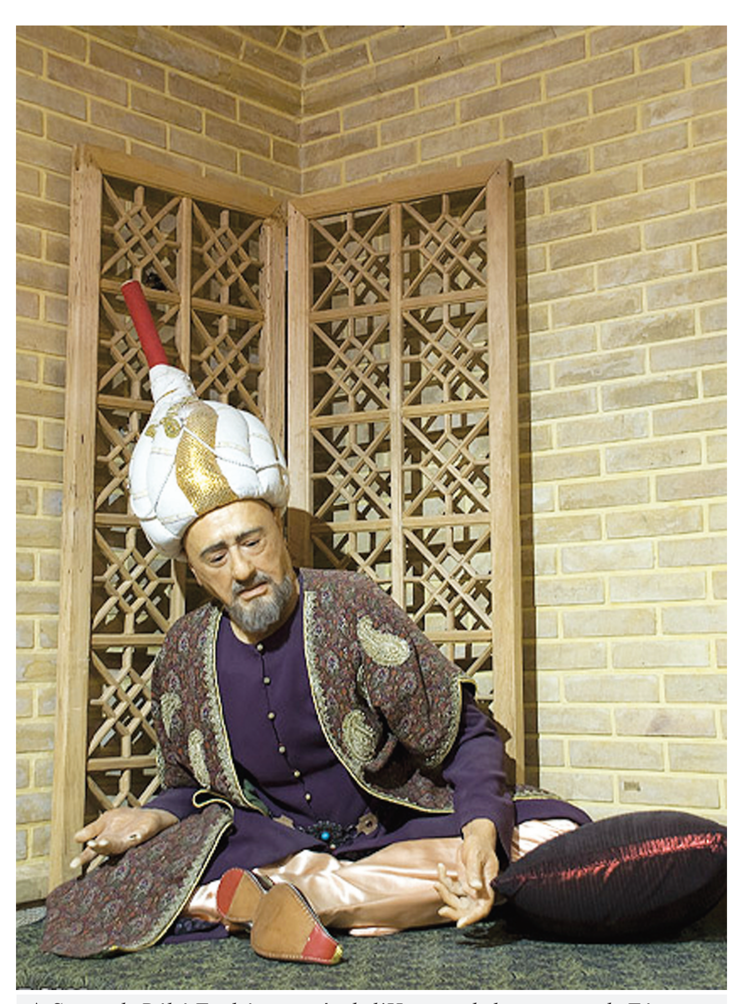
propagande, doit donc servir à diffuser ardemment le chiisme. Cette volonté se reflète dans le domaine des lettres sous la forme d'une politique d'unification des mouvements littéraires dans un processus d'instrumentalisation de l'art à des fins étatiques. Le sérieux avec lequel les Safavides appliquent cette politique culturelle a poussé certains chercheurs iraniens à comparer l'état de la culture sous les Safavides à celui de l'Union soviétique, marquée par l'unification des mouvements artistiques autour d'une certaine conception de l'art.

Cette politique est un coup dur pour les lettres persanes, dont la qualité, déjà bien entamée durant les siècles antérieurs par les Mongols, les Timourides et enfin deux siècles d'anarchies et de troubles - qui virent beaucoup de bibliothèques et d'écoles ayant difficilement survécu aux invasions venues de l'Asie centrale disparaître à leur tour -, se perd de plus en plus.

C'est donc après plusieurs siècles de ravages et de destructions que les Safavides prennent les rênes d'un pays plongé dans un grand chaos. Leur premier souci n'est donc pas de redorer le blason de la littérature, mais bien de centraliser et de consolider leur pouvoir. Pour ce, la diffusion du chiisme, déclaré religion d'Etat, est vitale. D'où le dédain marqué des Safavides pour les panégyriques classiques et l'encouragement étatique des poètes qui glorifient, dans un sens propagandiste, le chiisme et ses martyrs. Cette politique culturelle a un impact socio-littéraire important en poussant beaucoup de poètes et d'hommes de Lettres à quitter l'Iran pour notamment la cour fastueuse des Mongols d'Inde. Ainsi, les poètes iraniens, dont beaucoup quittent l'Iran notamment en raison du manque de mécénat royal, sont accueillis à bras ouverts par les riches Mongols d'Inde. Précisons également que la diminution de l'intérêt de la cour iranienne pour la poésie est également le résultat de la pauvreté du goût littéraire des Safavides - étrangement différent de leur goût architectural -, mais aussi d'une tradition safavide de pingrerie initiée par le très avare Shâh Tahmâsp Ier.

L'école *Vâsoukht* et les prémisses de l'apparition de l'école ispahanaise

Au moment de la prise du pouvoir par les Safavides, le style littéraire dominant, le *vâsoukht,* est un style intéressant certes, mais beaucoup moins raffiné que les



▲ *Statue de Bâbâ Faghâni, musée de l'Histoire de la province de Fârs*

écoles *khorâsspani* ou *arâghi*. Pour certains chercheurs, le style ispahanais ou indien est la continuation de cette école *vâsoukht* dont Bâbâ Faghâni (encore lui!) serait le fondateur. Nous ne reviendrons pas ici sur une analyse détaillée de ce style, contentons-nous d'en marquer les grandes lignes de ressemblance avec le style ispahanais.

L'école *Vâsoukht* naît au moment où la société iranienne fait face à des troubles graves, qui ravagent jusqu'aux règles sociales les plus simples. La poésie élevée du style *arâghi*, aux formes et au langage raffinés, ciselés par des siècles de culture littéraire, ne peut suivre cette régression sociale et devient stérile. De plus, ce style exige un savoir littéraire que la destruction des écoles et bibliothèques a réduit en grande partie.

Si certains chercheurs estiment que les œuvres réellement représentatives de cette école sont celles qui ont vu le jour en Inde, d'autres pensent au contraire que le vrai style ispahanais est celui qui se développa dans l'Iran des Safavides.

C'est dans ces conditions que le style *vâsoukht*, essentiellement remarquable pour la simplicité de son langage et le retour de la thématique amoureuse dans sa forme terrestre, apparaît. Ce style plutôt vulgaire atteint son apogée durant les débuts de l'ère safavide. L'époque n'est plus à l'élévation et aux formes ciselées du *ghazal-e arâghi*. Mais le style *vâsoukht*, qui rencontre un grand succès immédiat, ne suffit pas pour beaucoup de poètes, notamment Sâeb Tabrizi, à qui le raffinement du style *arâghi* manque décidément. Ces poètes se lancent donc dans une «complétion» stylistique de cette poésie simple, qui évoluera pour devenir la poésie de style ispahanais ou indien.

Style d'Ispahan ou d'Inde, finalement?

Nous l'avons précisé au début de l'article, la dénomination de cette école d'art poétique est double: école ispahanaise/école indienne. La raison de cette double dénomination tient à la géographie de pratique de ce style littéraire, qui apparaît à un moment historique d'expansion littéraire de l'Iran hors de ses frontières culturelles. En effet, l'ère safavide est marquée par «l'exportation» de la langue et de la littérature persanes dans les pays voisins, en particulier en Inde et dans l'Empire ottoman. Le style indien ou ispahanais est doublement nommé du fait des différences apparues entre la branche irano-iranienne (d'Ispahan) et la branche irano-indienne, qui se développe en Inde, dans le berceau d'une culture indienne mêlée d'éléments persans. Cette branche indienne, composée au départ par des Iraniens expatriés en Inde, attire rapidement l'attention et l'intérêt des poètes indiens maîtrisant le persan, alors langue de cour, et qui s'essayent à ce style poétique, qu'ils raffinent en en faisant un style poétique spécifique au sous-continent indien, toujours apprécié aujourd'hui.

En Inde, le statut de langue seconde du persan, le langage poétique de l'école indienne, est sujet à une certaine complexité superflue et artificielle, allant parfois jusqu'à des erreurs grammaticales. Précisons également que si cette école n'a pas autant d'amateurs en Iran que l'école *arâghi,* dans d'autres pays comme l'Inde, mais surtout au Pakistan, en Afghanistan et au Tadjikistan, l'école safavide (indienne ou ispahanaise) est toujours appréciée et inspire encore les

poètes contemporains.

Parmi les raisons qui ont permis le développement de cette école d'art poétique, signalons l'amélioration de la qualité de vie des Iraniens et la réapparition, après deux siècles, d'une importante classe marchande.

La popularisation de la poésie: conséquence du dédain safavide

La «froideur» des Safavides envers la poésie et les Lettres en général a pour résultat la plus importante et la plus durable popularisation de la poésie, qui sort désormais et définitivement du monopole de la cour. «*Avec la prise du pouvoir par les Safavides et l'officialisation du chiisme en tant que religion d'Etat, les rois safavides dédaignèrent désormais tout autre genre poétique de cour, mystique ou amoureux, sauf les poèmes à thèmes religieux. Ceci fit que la poésie sortit du domaine d'une classe sociale en particulier et permit aux gens de tout rang social d'y avoir accès.*»[1]

Ce processus commence avec la recherche, par les poètes «professionnels», de financement auprès de la classe marchande notamment. Cette classe marchande a des goûts différents de l'aristocratie de cour, d'où l'immédiate libéralisation de la poésie. Très vite, la poésie, domaine jusqu'alors réservé aux maîtres de l'art poétique, devient une mode à laquelle même les gens des classes les plus inférieures s'essayent. Cette tradition qui continue jusqu'à aujourd'hui dans le monde iranien, est à l'origine de milliers de manuscrits poétiques non encore étudiés, datant notamment de l'ère safavide, composés par des poètes du dimanche, paysans, artisans ou commerçants inconnus.

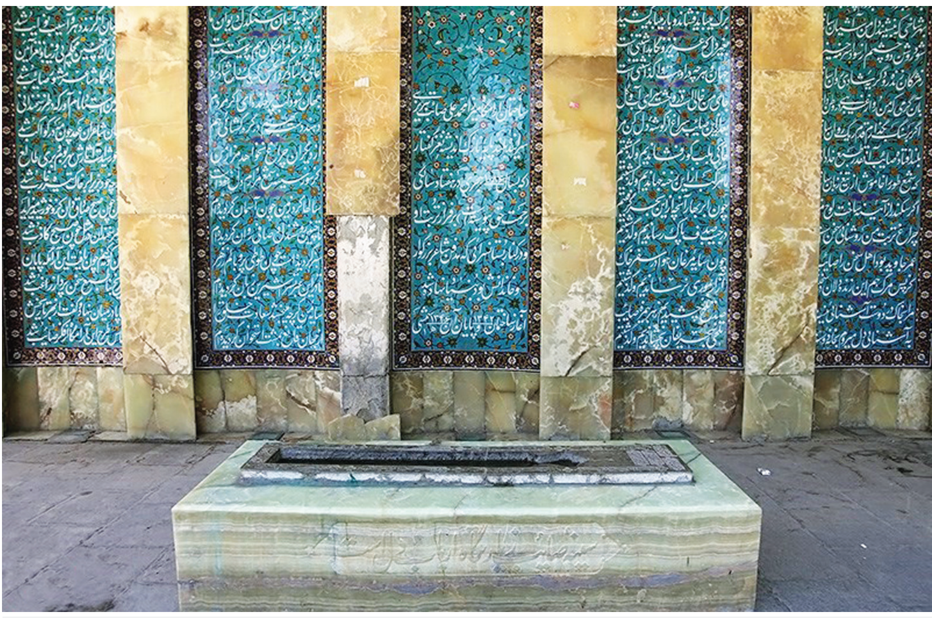
Les caractéristiques générales du style ispahanais

La littérature étant le reflet de l'évolution sociale, la langue littéraire demeure toujours celle du temps où elle s'exerce. L'ère safavide marque la libéralisation de l'art poétique, donc de l'entrée du vocabulaire quotidien, ainsi que des tournures que le raffinement du style *arâghi* ne permettait pas d'essayer.

> Le style indien ou ispahanais est doublement nommé du fait des différences apparues entre la branche irano-iranienne (d'Ispahan) et la branche irano-indienne, qui se développe en Inde, dans le berceau d'une culture indienne mêlée d'éléments persans.



▲ *Statue de Sâeb Tabrizi à Tabriz*



▲ *Tombeau de Sâeb Tabrizi*

Ainsi, la «démocratisation» de l'art poétique, autrement dit la diffusion des techniques de versification et de composition poétique parmi les classes populaires modifie et enrichit le vocabulaire poétique existant. Cette modification est enrichissante dans la mesure où elle suit et encourage un mouvement général de renouveau de thèmes et d'expressions, mais en même temps, elle fait perdre une partie de sa rigueur à la langue poétique jusqu'alors ciselée par plusieurs siècles de poètes érudits. On peut dire de ce nouveau langage poétique qu'il est «réaliste» car il reflète véritablement le persan tel qu'il est alors parlé.

La poésie de l'école ispahanaise est une littérature idéelle et non formelle. Les thématiques de cette poésie sont mystiques, amoureuses ou moralisantes, thèmes donc déjà bien exploités auparavant, mais la nécessité de donner de l'originalité à la manière de dire complique l'expression, poussant les poètes à utiliser des tournures syntaxiques particulièrement difficiles pour s'exprimer avec originalité. Certains critiques, appelant cette poésie du style ispahanais «la poésie en miniature», l'ont comparée à l'art de la miniature en peinture, l'origine de la comparaison étant la disposition des mots et des expressions, sans intérêt pour la correction de la forme, avec pour seul objectif de développer de la manière la plus originale possible une idée ou un thème.

Fait étonnant dans cette poésie au langage emberlificoté, les figures poétiques, notamment les figures de style,

Les thématiques de la poésie de l'école ispahanaise sont mystiques, amoureuses ou moralisantes, thèmes donc déjà bien exploités auparavant, mais la nécessité de donner de l'originalité à la manière de dire complique l'expression, poussant les poètes à utiliser des tournures syntaxiques particulièrement difficiles pour s'exprimer avec originalité.

sont assez rares comparées à d'autres styles poétiques comme le *arâghi*, alors même que la métaphore est l'une des bases principales de ce langage poétique. Cette caractéristique pourrait s'expliquer par un certain dédain pour la beauté formelle. «*Bien que la métaphore soit à la base du langage poétique du style ispahanais, les autres figures sont délaissées, sauf quand elles apparaissent naturellement ou accidentellement dans le langage. Ceci car l'esthétique du style indien (ispahanais) est basée sur l'expression de thèmes étranges et la création de corrélations lointaines entre eux.*»[2]

Finalement, la seule autre figure également très exploitée est l'allusion. Autre détail de ce style, unique en son genre: l'usage d'expressions propres à la critique poétique et à la stylistique dans les poèmes.

La forme de cette poésie demeure le *ghazal*, mais un *ghazal* bien différent du *ghazal* jusqu'alors en vogue, notamment dans le style *arâghi.* Précisons que la forme du *ghazal* ispahanais ou indien marque la continuation bifurquée du style *arâghi,* lequel est marqué par l'attention accordée à chaque distique dans une vision englobant l'ensemble du *ghazal* (par opposition au *masnavi* par exemple, forme de prose poétique, notamment appréciée pour narrer des récits, et où chaque distique doit compléter et continuer le précédent). Ceci dit, dans le style *arâghi*, bien que les distiques puissent être pris indépendamment les uns des autres, le poème forme un tout et la compréhension de sens passe par la lecture de l'intégralité du *ghazal*, dont le nombre de distiques est par ailleurs assez réduit. Alors que dans le style ispahanais, chaque distique est travaillé séparément et peut être lu indépendamment des autres, le poème n'étant plus forcément à lire comme un ensemble.

> Le style de l'école ispahanaise ou indienne, à la vie assez courte en Iran, a pourtant laissé une empreinte importante dans la poésie de langue persane

Finalement, le style de l'école ispahanaise ou indienne, à la vie assez courte en Iran, a pourtant laissé une empreinte importante dans la poésie de langue persane, autant du fait de sa dimension «expérimentale» et des recherches qui l'ont accompagnée, que pour une certaine beauté propre à ce style, bien que sa difficulté de composition et de lecture et sa trop grande préciosité au regard de beaucoup d'amateurs en fassent parfois une poésie peut-être en marge. ■

1. Anousheh, Hassan, *Farhang-nâmeh adabi fârsi* (Dictionnaire littéraire du persan), Téhéran, éd. Sâzmân-e Tchâp va Enteshârât, 1998, p. 795.
2.Shamissâ, Sirous, *Sabk-shenâsi dar she'r* (Stylistique poétique), Téhéran, éd. Ferdows, 1997, p. 300.

Bibliographie:

- Shamissâ, Sirous, *Sabk-shenâsi dar she'r* (Stylistique poétique), Téhéran, éd. Ferdows, 1997.
- Anousheh, Hassan, *Farhang-nâmeh adabi fârsi* (Dictionnaire littéraire du persan), Téhéran, éd. Sâzmân-e Tchâp va Enteshârât, 1998.
- Shafii Kadkani, Mohammad Rezâ, *Advâr-e She'r-e fârsi* (Les écoles poétiques persanes), Téhéran, éd. Touss, 1980.

65

Kandelous:
la sauvegarde du patrimoine rural

Aryâ Aqâjâni

Après avoir parcouru une route de montagne, très isolée des villes (comptez environ entre 2 et 3 heures de la dernière agglomération), vous arriverez au complexe touristique de Kandelous. Si vous avez l'impression d'être perdu, ne vous inquiétez pas! Les indications ne sont pas nombreuses mais il n'est pas rare qu'un passant croise votre chemin. En bref, il suffit de prendre la route de Châlous et de continuer en direction de Kojour, et Kandelous sera le dernier hameau dans lequel on comptait tout de même près de 2 500 âmes lors du dernier recensement en 2007. Veillez à prévoir des vêtements chauds même l'été: avec l'altitude (1650 mètres), la température se rafraîchit vite en fin de journée! Selon les dernières recherches archéologiques, ce village daterait du 3e millénaire av. J-C. On y retrouve des traces de civilisations préhistorique et préislamique. On a notamment retrouvé de vieilles tombes zoroastriennes et manichéennes (Mani était un prophète du 3e siècle, qui prônait un syncrétisme assorti d'un concept de dualisme d'où le terme actuel *manichéen*).

Village rural encore préservé, Kandelous offre un panorama de la culture traditionnelle de l'Iran grâce à ses différentes cultures d'herbes médicinales et son musée. Dans cette vallée, les maisons comprennent généralement deux étages et beaucoup conservent leur traditionnel toit de tuiles plates en argile. Hélas, elles sont de plus en plus fréquemment remplacées par de la tôle. Quant aux murs, ils sont faits de boue ou de bois. Les matériaux utilisés pour la construction étaient exclusivement des pierres, des briques de terre séchées au soleil et du bois; mais ces dernières années, le ciment, le béton, les briques industrielles et les barres de fer ont fait leur apparition… Pourtant, la plupart des habitants continuent de mener une vie modeste d'agriculteurs, ou de fermiers, et beaucoup travaillent désormais à produire de l'artisanat et des herbes variées. Le blé et l'orge demeurent les céréales les plus cultivées, mais on trouve aussi une forte densité de pommiers, pêchers et noyers. A Kandelous, l'art de l'arboriculture est remis à l'honneur depuis quelques années. Le choix de cet emplacement si tranquille n'est pas anodin: les environs comptent près de 8 500 espèces végétales différentes!

Ali Jahângiri est l'initiateur de ce projet. Ce natif de Kandelous est parti étudier puis travailler aux Etats-Unis dans sa jeunesse. Une fois revenu dans son village natal, il décida de faire un geste pour la population locale et créa ce complexe afin de développer l'économie de cette région très rurale, car il lui importait de sauvegarder les traditions dans lesquelles il avait grandi. Il a en outre déjà publié une dizaine de livres dans le but de conserver le folklore et les contes de sa contrée. Il a donc enregistré les chants traditionnels des villageois, que l'on peut retrouver sur différents CD ou cassettes en vente dans la petite boutique du site. La conservation du patrimoine immatériel comptait beaucoup pour lui, et nous ne pouvons que lui donner raison car cette partie de l'héritage de nos ancêtres se perd généralement très vite. C'est en 1980 que le chantier a démarré et les travaux ont été achevés huit ans plus tard. En attendant l'inauguration du musée, Jahângiri a collecté les costumes et les outils traditionnels de ses voisins et a lancé son projet en



▲ *Complexe de Kandelous (photo: A. Aqâjâni)*

les exposant dans un coin de la maison familiale.

Tous ces objets rassemblés ont constitué les prémisses du musée que l'on peut désormais visiter à toute heure de la journée. On y trouve de riches informations anthropologiques sur les différents tissus, habits quotidiens, costumes d'apparat, peintures traditionnelles des *ghahveh-khâneh* ou *tchây-khâneh* (bar café ou à thé), ustensiles et vaisselle faits de différents bois ou métaux ainsi que sur des outils ayant appartenu aux populations qui ont habité la vallée depuis le second millénaire av. J.-C. jusqu'à l'époque qâdjâre. Mis à part les quelques livres écrits à la main, une petite collection de documents historiques est également présente, comme par exemple le contrat de mariage de Mohammad Rezâ Pahlavi et de Farah Diba, ou alors un vieux passeport de grande dimension d'un étudiant iranien de confession zoroastrienne qui se rendait en voyage à Paris. A cela s'ajoute une foule

Selon les dernières recherches archéologiques, ce village daterait du 3e millénaire av. J-C. On y retrouve des traces de civilisations préhistorique et préislamique.



▲ *Maison traditionnelle (photo: A. Aqâjâni)*



▲ *Porte traditionnelle en bois ornée de vitraux*



▲ *Restaurant (photos : kandelous.com et jahangirifdn.com)*

d'objets: différentes pièces de monnaie, des lampes à huile, un vieux samovar, des fusils etc.

Les buts de la compagnie sont divers: elle encourage la culture et la collection de différentes espèces végétales que l'on peut admirer dans le jardin botanique qui borde le musée et la boutique. Davantage d'herbes sont cultivées dans des fermes environnantes dont la superficie totale atteint près de 100 hectares. Un point d'honneur est mis à appliquer une méthode strictement bibliologique. Les herbes récoltées sont transformées et distribuées sous forme de condiments, de thé, ou de plantes médicinales. Une partie est achetée par l'industrie pharmaceutique (en particulier la phytothérapie) ou par le milieu cosmétique.

On y produit également une huile de qualité qui est vendue dans tout l'Iran et s'exporte même jusqu'en Europe (Allemagne, Italie, Macédoine, Autriche, Hongrie), dans les pays du Golfe, au Canada et en Australie. Si vous n'en trouvez pas près de chez vous, pas de panique! Le site Internet permet de faire ses achats en ligne; il devient donc très facile de se procurer des thés aux saveurs variées telles que bergamote, géranium, menthe, pêche, fraise, pomme, myrtille et même hibiscus. Ou alors vous pouvez vous laisser tenter par les friandises (avec des parfums aussi variés qu'orange, menthe, citron eucalyptus et même cumin) ou craquer pour la grande diversité d'huiles essentielles et de produits de beauté (crème, gels, masques, démaquillants et shampoings). Notons que cette activité est soutenue par le Ministère Iranien de la Santé.

Le complexe de Kandelous va loin dans son engagement auprès de la

population locale: en 1981 fut même fondée une organisation de charité nommée «Kandelous Help Foundation» (KHF), qui vise à développer des structures sanitaires et éducatives et à aider les villageois dans le besoin. Basée sur des fonds privés, l'association a déjà permis d'installer l'électricité dans sept villages de Kojour, et d'y construire des routes et des lignes téléphoniques, mais surtout de créer des écoles et des hôpitaux.

Après s'être bien instruit, on peut s'accorder une petite pause bien méritée dans le restaurant-hôtel traditionnel du complexe. Pour les chambres, différents standards sont proposés, veillez à réserver à l'avance. Quant au restaurant, c'est une bonne occasion de déguster des mets typiques de la région. Nous vous conseillons particulièrement le poulet au concentré de grenade ou alors le poisson farci de différentes herbes. Les visiteurs peuvent venir seuls mais des voyages de groupes sont organisés pour ceux qui aiment la compagnie. On peut notamment s'inscrire à un stage de chasse en plein air pour tirer du gibier ou des lapins.

En résumé, Kandelous est la destination idéale pour avoir un aperçu de la vie rurale et de l'artisanat traditionnel qui sont en très nette perte de vitesse. De plus, les amoureux de la nature et de l'Histoire découvriront des produits sains et participeront au projet de Monsieur Jahangir qui cherchait à assurer un revenu convenable aux populations sans dénaturer leurs coutumes. C'est chose faite: le tourisme à Kandelous est particulier et authentique, les traditions des villageois sont non seulement respectées mais sont aussi rendues pérennes et garantes d'un avenir sûr. ■



▲ *Femme utilisant le masoureh, vieil instrument pour filer la laine*

A Kandelous, l'art de l'arboriculture est remis à l'honneur depuis quelques années. Le choix de cet emplacement si tranquille n'est pas anodin: les environs comptent près de 8 500 espèces végétales différentes!



▲ *Parc botanique extérieur (photos: L. Tiollier)*

69

L’ancien Tabriz et ses portes oubliées

Ilgar Diânati
Maryam Moghadas Borhân
Sorayyâ Maleki

D'après les fouilles archéologiques les plus récentes, l’ancienneté de la ville de Tabriz, située au nord-ouest de l'Iran dans la province de l'Azerbaïdjan de l'Est, remonte à 3500 ans av. J.-C. A la suite de fouilles réalisées en 1999 et 2000, 47 gravures datant du premier millénaire av. J.-C ont été découvertes sur une superficie de 2000 m2. On y a également découvert de nombreux objets en bronze, des céramiques, des bijoux… dont certains sont uniques en Iran. Les portes de l’ancien Tabriz font également partie de ce patrimoine historique. D'un point de vue géopolitique et stratégique, Tabriz a été historiquement située à la croisée de chemins internationaux. Ses quatre artères principales anciennes permettaient à des milliers de voyageurs de transiter facilement. Étant donné sa situation géographique privilégiée, cette ville a attisé les convoitises de nombreux dirigeants. A la suite des guerres ayant entraîné la conversion à l’islam de la population de la ville, on décida de faire construire des murs et portes autour de la ville afin de la protéger contre d'éventuelles attaques futures.

La muraille de Tabriz fut construite et détruite à trois reprises. Au XIe siècle, sous le règne de la dynastie locale des Ravvâdiân, une muraille à dix portes fut d'abord construite autour de la ville. Elle fut cependant entièrement détruite par un séisme. À l’époque des Ilkhânides et durant le règne de Ghâzan Khân au XIVe siècle, la muraille fut reconstruite, cette fois avec neuf portes. Surnommée Bârou-ye Ghâzâni, elle avait une épaisseur de 64 pieds. Il en est de même pour les murailles Sharandâb et Beilânkouh entourant la ville. Il fallait alors presque trois jours pour faire le tour de la muraille à pied. Sur l’ordre de Ghâzân, cette dernière était gardée jour et nuit, et elle comportait des chambres pour les gardiens de nuit. Les fossés entourant la muraille rendaient impossible de s’approcher de la ville, et seul l'abaissement de pont-levis à l'aide de cordes donnait accès aux portes. A l’époque des Qâdjârs, suite aux attaques successives des Ottomans, les murailles ont été détruites à coup de canon. Par la suite, avec l'évolution des circonstances historiques puis avec l'arrivée de l'automobile, les murailles sont progressivement tombées en ruine et dans l'oubli.

Durant sa riche histoire, Tabriz a été au centre de plusieurs routes. La première, qui reliait la ville à Jolfâ, Erevan, Nakhitchevan, Tiflis, Bakou et la Russie, profitait de l’importance touristique autant que commerciale de la région. On raconte que les rois qâdjârs Nâssereddin et Mozafareddin Shâh empruntaient cette route pour voyager vers l’Europe. La seconde, qui permettait notamment d'atteindre Marand, Khoy, Bakou, la Turquie et Rome (Byzance), était la plus empruntée par les caravanes qui voyageaient de Tabriz vers l’Europe. Elle disposait d'importantes infrastructures et de nombreux relais, et a notamment été choisie par des voyageurs fameux comme Marco Polo. La troisième conduisait les voyageurs vers les villes arabes d’Arbil, Kirkuk et Bagdad, en passant par Miândoâb et Bukân. La dernière était la route de Rey-Tabriz, qui existe encore. Rey, qui est désormais au sud de la mégalopole téhéranaise, était alors la ville la plus importante de la région.

Plusieurs ouvrages historiques mentionnent l'existence de portes entourant la ville. Sont notamment évoquées les portes Khiâvân et Bâghmesha (situées à l’est), de Sorkhâb, Davajji et Istanbul (toutes trois situées au nord), Gajil (à l’Ouest),

70

Qâlâ et enfin Nobar (au sud de Tabriz). Parmi toutes ces portes, il n'en reste malheureusement que deux, Khiâvân et Bâgmesha. Les portes de Gajil et d'Istanbul sont également l'objet d'une restauration. Toutes ces portes étaient généralement en bois, en fer ou constituées d'un assemblage des deux. Deux lions enchaînés gravés dans la pierre figuraient des deux côtés du haut des portes. Chacune d'elle comportait également un poème signé de Ghâzân Khân, ainsi que sa date de construction. Elles étaient de plus ornées de minarets turquoise particulièrement beaux.

La Porte Bâghmesha: De nos jours, il ne reste plus que la moitié de cette porte, qui était aussi appelée Darb-e A'lâ. La porte Bâghmesha donnait sur la ruelle Harem, où les femmes de la cour vivaient. Grâce à cette porte, les femmes aristocrates pouvaient sortir de la ville sans être vues du peuple. De cette façon, elles traversaient les palais d'Ali Qâpou et du Shams-ol-'Emâreh. Il faut noter que Sheshgelân, le lieu où se trouvait cette porte, était le quartier des aristocrates. Y habitaient ainsi Amir-Kabir (le populaire ministre de l'époque qâdjâre), la famille du prince, les princesses, et un grand nombre de membres du gouvernement.

La Porte Khiâvân: Cette porte en fer est située au sein du bazar Rahli. Egalement surnommée Darb-e Rey, elle était le point de départ des caravanes se rendant à Miâneh, Bostanâbâd, Zanjân, Qazvin et enfin Rey, elle-même au carrefour de plusieurs routes importantes.

La Porte Gajil: Egalement surnommée porte de Sard ou d'Iraq, elle était empruntée par les voyageurs se rendant vers Sardroud et l'Iraq.

La Porte Istanbul: Cette porte était située dans la rue Melal-e Mottahed (ancienne rue Palestine). Les voyageurs se rendant à Istanbul la traversaient, ainsi que les marchands transportant des marchandises de l'Extrême-Orient vers l'Europe.

La Porte Davajji: Située au nord de





▲ *Lions enchaînés et gravés constituant ce qui reste désormais de cette porte. Photo: Ilgar Diânati*

Toutes ces portes étaient généralement en bois, en fer ou constituées d'un assemblage des deux. Deux lions enchaînés gravés dans la pierre figuraient des deux côtés du haut des portes. Elles étaient de plus ornées de minarets turquoise particulièrement beaux.



▲ *Restauration de la porte de Gajil. Photos: Nasnews*

Tabriz, elle permettait l'acheminement de nombreuses denrées vers la Russie.

Chaque matin et soir, on indiquait le moment de l'ouverture et de la fermeture en soufflant dans un clairon. La ville était assez petite pour que tous les gardiens en chef, qui étaient les responsables des portes, l'entendent.



▲ *Restauration de la porte Istanbul. Photo: Municipalité du huitième arrondissement de Tabriz.*



▲ *Sculpture de la porte de Khiâvân. Photo: Sorayyâ Maleki*

La plupart des résidents du quartier du nord de la ville où elle se trouvait possédaient des caravanes comprenant parfois jusqu'à plusieurs centaines de chameaux, et les marchandises y étaient chargées. Les chameliers faisaient essentiellement du commerce de tapis, de la soie et de fruits secs.

La Porte Sorkhâb: Autre point de départ des caravanes commerciales, la porte Sorkhâb était ouverte aux marchands de Karadag et Arasbârân qui transportaient du charbon, du blé, de l'orge et des fruits.

La Porte Nobar: Bien que cette porte ait été totalement détruite, son emplacement ancien reste reconnaissable. Comme Nobar comptait parmi les quartiers aisés de Tabriz, les meilleures productions des vergers de la région - baies, raisin et pommes - y étaient apportées pour être vendues au prix le

plus élevé.

La Porte Qâlâ: La dernière porte était appelée Miar Miar ou Mahad Mahin. Cependant, selon les sources historiques, son vrai nom était Porte de Pierre ou Qâlâ Qâpissi. Elle se situait à proximité de la résidence des membres des consulats étrangers.

Entretien avec M. Khamatchi, chercheur spécialiste de l'histoire de l'Azerbaïdjan et membre du conseil municipal de Tabriz

A quel moment les portes de Tabriz étaient-elles ouvertes et fermées?

A cette époque, chaque matin et soir, on indiquait le moment de l'ouverture et de la fermeture en soufflant dans un clairon. La ville était assez petite pour que tous les gardiens en chef, qui étaient les responsables des portes, l'entendent.

Demandait-on aux gens qui entraient dans la ville de s'acquitter d'une sorte de péage?

Oui, jusqu'en 1320 de l'Hégire (1902), il fallait payer un péage pour entrer dans la ville. Il était aussi nécessaire d'avoir un laissez-passer, sinon on pouvait être arrêté, battu ou condamné à une amende par la police.

Jusqu'à quand ces portes ont-elles existé?

Elles existaient encore à l'époque pahlavi, mais à la suite du développement de la ville et les transformations urbaines, notamment la mise en place de grandes artères, la municipalité a commencé à en détruire certaines.

Quelle était l'apparence de ces portes? Comportaient-elles des ornements?

Elles comportaient des minarets ornés de carreaux bleus, ainsi que des petites chambres sur les côtés pour les gardiens. On peut encore distinguer deux lions en pierre aux pattes enchaînées sur la porte Khiâvân, ainsi que du marbre noir autour de la porte en bois.

Peut-on considérer que les murailles autour de la ville participaient à une stratégie d'urbanisation prenant en compte la défense militaire?

Oui, bien sûr. En 714 av. J.-C., il fallut un an à Sargon II, le roi assyrien, pour prendre Tabriz. Ceci était dû au fait que la ville était entourée de forteresses, de murailles et de portes difficilement pénétrables.

Existait-il des passages ou des tunnels secrets dans les murailles pour entrer dans la ville?

Pour sortir incognito de Tabriz, il existait un tunnel souterrain dans la ville qui reliait Rab'eh-Rashidi à l'Arc de Ali Shâh (Arg-e Ali Shâh). Il y avait également un tunnel au-dessous de Bâgh Shomâl qui rejoignait l'Arc.

Existe-t-il toujours?

Oui, mais il est fermé au public.

Pour quelle raison la Porte de Gala est-elle appelée Mahad-Mahin?

Ce mot est dérivé de Mahad-e Mahin, qui signifie "centre des hommes nobles".

Nous vous remercions de nous avoir accordé cet entretien. ■

Bibliographie:

- Esmâeli Sangari, Hossein; Omrâni, Behrouz, *Târikhtcheh va Me'mâri-ye Bâzâr-e Tabriz* (Historique et architecture du bazar de Tabriz).
- Khamatchi, Behrouz, *Tabriz az negâh-e jahângardân* (Tabriz selon le regard des touristes).
- Karang, Abdolali, *Asâr bâstâni-ye Azarbâijan* (Les monuments historiques de l'Azerbaïdjan), tome 1.

Nouvelles sacrées (XI)

La ville de Mehrân

(2ème partie)

Khadidjeh Nâderi Beni



▲ *Vue des alentours de la ville de Mehrân*

Pour mettre fin à la présence militaire des Irakiens dans les territoires qu'ils ont occupés, le Sepâh et l'armée iranienne se regroupent et planifient une opération. En fait, l'Iran doit pénétrer les lignes défensives irakiennes afin de prendre les bases militaires irakiennes et de reprendre les régions occupées. Selon la carte d'opération, la zone opérationnelle s'étend des hauteurs de Ghalâvizeh jusqu'à la rivière Gâvi. Trois étapes sont planifiées pour permettre d'atteindre les objectifs prévus, dans l'ordre: 1) prendre le contrôle des hauteurs de Ghalâvizeh et le village de Emâmzâdeh Hassan; 2) prendre le contrôle des hauteurs de Djebâl Hamrain, la vallée de Mag Soukhteh et les villages de Behin, Behrouzân et Hormoz Abâd; 3) libérer Farrokh Abâd pour enfin, accéder à Mehrân.

La première étape est entamée le 30 juin à 22h30. Les forces iraniennes parviennent à pénétrer les lignes défensives et à atteindre les buts prévus avant le lever du soleil. Durant cette phase, plus de dix bataillons d'infanterie irakiens sont totalement anéantis. L'Irak est donc obligé d'envoyer d'urgence des renforts. L'armée irakienne décide à titre de représailles d'occuper le village d'Emâmzâdeh Seyyed Hassan mais très vite, elle échoue suite à une grande résistance

iranienne. La deuxième nuit de l'opération, les combattants iraniens, profitant du désordre des troupes irakiennes, font avancer les lignes défensives pour ensuite reprendre certaines autres régions occupées dont Hormoz Abâd et la vallée Mag Soukhteh. Ils arrivent ensuite aux portes de Farrokh Abâd. Le lendemain, l'armée irakienne est incapable de toute résistance face à l'avance des troupes iraniennes qui arrivent à libérer la ville de Mehrân à midi. Cependant, les hauteurs sont encore contrôlées par l'ennemi.

Le troisième jour, la brigade de la garde républicaine irakienne lance une contre-attaque suite à laquelle les militaires iraniens installés sur les hauteurs de 200 m[1] battent en retraite. Sur un autre front, les combattants iraniens passent les villages les après les autres pour pourchasser les forces dispersées de l'ennemi. Ils traversent Ghal'eh Kohneh, Farrokh Abâd, Tappeh Gholâmi et arrivent ensuite à prendre le contrôle de quelques gendarmeries frontalières. Durant cette période, 1210 combattants irakiens sont faits prisonniers. Le 3 juillet, une nouvelle phase de l'opération visant à la libération complète de la région est amorcée. La troupe opérationnelle parvient à repousser les Irakiens installés à Firouz Abâd. Elle y creuse un remblai qui se prolonge jusqu'aux hauteurs de Ghalâvizân; là, un dur combat est engagé. Le 4 juillet à 7 h du matin, l'Irak y lance un assaut qui est rapidement neutralisé grâce à la forte résistance iranienne. Les luttes se prolongent jusqu'au 9 juillet, date à laquelle toutes les régions occupées sont entièrement libérées, les bases militaires irakiennes détruites et l'Irak contraint de quitter la région suite à cette humiliante défaite. L'opération victorieuse de Karbalâ-1 met fin à la nouvelle stratégie irakienne et cela est considéré, selon les experts militaires, comme le résultat le plus important de cette opération. En outre, l'Iran arrive à libérer plus de 175 km2, à prendre le contrôle de quelques gendarmeries frontalières; l'armée iranienne peut également prendre sous sa surveillance deux villes stratégiques irakiennes: Badreh et Zarbâtieh. Durant cette opération, plus de 10 brigades et plusieurs bataillons irakiens sont anéantis; en outre 73 chars, 100 véhicules, 90 obusiers, 20 anti-aériens... sont anéantis.

Au cours de la dernière année de la guerre (1988), la ville de Mehrân est occupée par les forces armées du groupuscule terroriste des Monâfeghins[2]. Grâce à la grande résistance iranienne, elles sont contraintes de quitter la ville.



▲ *La première étape de l'opération Karbalâ-1*

Enfin, durant les derniers jours de la guerre, Mehrân est le théâtre d'un nouvel assaut irakien qui échoue rapidement suite à la résistance des forces publiques et militaires iraniens. ■

1. Les hauteurs de cette région sont généralement nommées d'après leur altitude.
2. Gorouhak-e Monâfeghin; «monâfegh» est un mot arabe qui signifie «hypocrite».

Source:

- Doroudiân, Mohammad, *Seyri dar djang-e Irân-Arâgh* (Un regard sur l'histoire de la guerre Iran-Iraq), vol. 2: *Khorramshahr tâ Fâv* (De Khorramshahr à Fâv), Centre des études et recherches de la Guerre, Téhéran, 1367/1988.

Les contes folkloriques de l'Iran (I)

Hassani le vacher chauve et la fille du gouverneur

Texte présenté et traduit du persan par
Katâyoun Niloufari

Adaptation:
Joseph et Christiane Escot

Hassani-le-chauve (*Hassan katchal*) est un protagoniste bien connu dans les légendes et les contes persans. Ce personnage y apparaît sous différents noms comme «Hassan Tarssalou» (Hassan le peureux) chez les Kurdes d'Iran, «Pahlavân Panbeh» (héros de coton; fanfaron) ou même «Hassan tanbal» (Hassan le paresseux) chez les habitants du Fârs.[1] Ce personnage qui au début de l'histoire ne fait preuve que d'une simplicité et d'une passivité extrêmes, se métamorphose à la fin en un jeune homme brave et intelligent.
L'intrigue de ce conte dont nous présentons ici la traduction est basée sur sa rencontre avec la fille du gouverneur et la naissance de sa flamme pour elle. Suite à cet événement, il décide de tout abandonner et de s'efforcer d'améliorer son destin. Dans sa quête, il rencontre le derviche-sorcier, symbole de la ruse et de la méchanceté. Face aux dangers qu'il rencontre, sa mère, qui incarne l'amour maternel inconditionnel, le sauve à chaque fois, et joue ainsi le rôle d'adjuvant. Hassani le chauve parvient ultimement à son but et à revenir parmi les siens en tant qu'homme respecté et honnête. Les différentes légendes ayant Hassani pour héros avaient pour objectif pratique d'encourager les gens à changer leurs mauvais caractères et penchants pour accéder à une existence meilleure. Nous en présentons ici un exemple.

Il était une fois un vacher chauve qui s'appelait Hassani.
Pourquoi était-il chauve? L'histoire ne le dit pas, mais laisse entendre que c'était là une marque distinctive qui ne nuisait nullement à son charme.

Tous les matins, donc, Hassani menait les bestiaux au pâturage et les ramenait à leurs propriétaires au coucher du soleil; cela en échange de quelques malheureuses pièces. Ainsi gagnait-il sa pauvre vie. Pourtant, il priait jour et nuit pour qu'un miracle se produise dans sa vie et qu'il trouve ainsi le bonheur.

Un soir, quand il arriva près du puits pour remplir sa cruche, il vit une jolie fille, qui était la fille du gouverneur, et tomba immédiatement amoureux d'elle. Aussi, lorsque la jeune fille, ô bonheur, lui demanda de l'aide pour hisser sa cruche sur son épaule, Hassani le vacher chauve en profita pour lui voler un baiser. La fille, qui se prénommait Anoushâ, lui cria des insultes et, folle de colère, rentra chez elle en toute hâte pour conter la chose à sa mère. Celle-ci, femme intelligente et sage, dit à sa fille de n'en souffler mot à personne.

Quand Hassani-le-chauve rentra chez lui, il dit à sa mère:

«Mère, j'ai vu, il y a quelques minutes, la plus belle fille du monde, la fille du gouverneur. Demain, tu dois aller la demander en mariage.»

La mère répondit:

«Ce n'est pas possible, nous sommes pauvres et miséreux, alors qu'eux sont riches. Comment pourront-ils accepter cette demande?»

Le jeune homme insista tant que la pauvre femme promit qu'elle le ferait, mais qu'il fallait attendre

76

jusqu'au lendemain matin.

Quand le soleil se leva, elle se rendit donc vers la maison du gouverneur et frappa à la porte. Une servante lui ouvrit et lui demanda d'attendre quelques instants, le temps qu'elle aille informer la maîtresse de la maison. Celle-ci, au courant de ce qui s'était passé le jour d'avant, comprit la situation. Elle ordonna aux servantes de donner à cette pauvre femme quelques restes du repas de la veille ainsi qu'un peu d'argent et de la renvoyer. La mère de Hassani n'osa pas exprimer sa requête et repartit la tête basse. Le soir, quand Hassani-le-chauve rentra du pâturage, il questionna sa mère:

«Alors, as-tu fait ma demande? Est- ce que la belle a dit oui?»

La pauvre mère répéta ce qu'elle lui avait dit la veille:

«Nous sommes pauvres, et nous n'aurons pas une bonne réponse, mais si tu veux, je demanderai la main de ta cousine Gol.»

Hassani ne voulait rien entendre et alla même jusqu'à menacer sa mère.

«Si tu ne fais pas ce que je veux, je t'abandonnerai!» dit-il avec violence.

De nouveau, le lendemain, la mère partit vers la maison du gouverneur, et insista cette fois-ci pour parler avec la mère de la jeune fille. Celle-ci, femme bien sage, dit:

«Je suis d'accord pour cette union de ton fils avec ma fille Anoushâ, sauf que c'est le père qui doit y consentir. Je lui parlerai dès qu'il rentrera de la mission que lui a confiée le roi.»

Et le soir venu, quand son mari se fut rafraîchi et qu'il eut revêtu un caftan propre, elle raconta à son mari la demande insensée du jeune vacher. Mais elle ajouta:

«Il est vraiment tombé amoureux, au point qu'il a osé embrasser Anoushâ.»

Le père, qui était un homme plein de bon sens, réfléchit et dit:

«Ce pauvre vacher n'a pas de bien ni de maison digne de ce nom. On ne va pas lui refuser la main de notre fille mais on va lui dire que, lorsqu'il aura de l'argent et une belle propriété, on célébrera leur mariage.»

Un serviteur alla porter ce message à Hassani-le-chauve.

Celui-ci fut si content que ce jour-là, il ne partit pas au pâturage. Il prit quelques affaires et dit à sa mère:

«Je vais tenter ma chance et aller gagner de l'argent pour me marier.»

Sa mère le supplia de rester et de ne pas la laisser seule. Mais Hassani-le-chauve prit la route et s'en alla. Il marcha de longues heures et, au détour d'un chemin, il vit un derviche appuyé contre un arbre. Le derviche vint à sa rencontre et lui dit:

«Où vas-tu jeune homme? Veux-tu devenir mon valet?

- Oui, répondit le vacher.

- Combien veux-tu gagner?

- Je ne sais pas, pourvu que je gagne assez d'argent pour pouvoir me marier avec Anoushâ, la fille du gouverneur.»

Sur ces bonnes paroles, ils partirent d'un même pas et arrivèrent à une fontaine. Le derviche ordonna:

«Reste ici et attends mon retour, je vais chez moi.»

Hassani vit le derviche murmurer une incantation et disparaître dans l'eau.

Après quelques instants qui parurent fort longs à Hassani, le derviche réapparut et lui dit:

«Ferme les yeux et serre ma main très fort.»

Tous deux traversèrent l'eau et lorsque Hassani rouvrit les yeux, il se vit dans un grand jardin, plein d'arbres chargés de fruits et de fleurs odorantes; un grand jardin qui entourait une magnifique maison. Le derviche lui fit signe de le suivre. Ils entrèrent, et une très jolie jeune fille les accueillit.

«C'est ma fille Lâleh, dit le derviche, elle veillera sur toi. Moi, je pars à la chasse pendant quarante jours. À mon retour, jeune homme, tu devras avoir appris tout ce qu'il y a dans ce livre magique.»

Et il disparut de nouveau.

Lâleh entreprit d'enseigner à Hassani le contenu du livre. Quand il eut tout appris et tout retenu, elle lui dit:

«Prends garde, maintenant que tu connais tout ce qu'il y a dans ce livre! Sache que si mon père s'en aperçoit, tu perdras la vie. Ecoute-moi bien: quand il arrivera, tu feras semblant de n'avoir rien

77

appris. S’il te montre la lettre A, lis B et ainsi de suite, puis échappe-toi par le jardin.»

Les quarante jours passèrent. Le derviche rentra et il interrogea sa fille sur les progrès de Hassani. Lâleh lui répondit:

«Quel imbécile, quel idiot, il n’a rien appris.»

Le derviche voulut s'en rendre compte par lui-même. Il montra la lettre A et Hassani dit B, et ainsi de suite. Alors, il s’écria:

«Cet imbécile ne nous servira à rien, je vais le renvoyer, donne-moi ma bourse!»

Il donna cent dinars à Hassani et lui ordonna de quitter immédiatement la maison et son merveilleux jardin.

Mais parlons un peu de ce livre. C'était un livre magique et Hassani en avait appris l'intégralité. Aussi, en un clin d’œil se retrouva-t-il derrière la porte de sa maison où sa mère l'accueillit avec des cris de joie. Il la serra sur son cœur et lui donna de l’argent.

«Va chercher un maçon et des ouvriers, pour que dès demain on construise notre nouvelle maison.»

Et quelle maison! Car sachez-le, Hassani avait emporté le plan d'un bâtiment unique, le palais du derviche que personne n’avait jamais vu.

Lorsque Hassani eut donné ses ordres aux ouvriers, il dit à sa mère:

«Demain, je vais me transformer en chameau, va au bazar et vends-moi cent dinars, mais fais attention, surtout ne vends pas la bride, même si on t'en propose mille dinars, d’accord?»

Le lendemain, la mère fit comme il avait été dit, vendit le chameau au prix fixé, mit la bride sous son tchâdor et rentra chez elle. Son fils Hassani-le-chauve ne tarda pas à rentrer.

Il dit à sa mère de payer les ouvriers et ils passèrent la soirée à manger et bavarder joyeusement. À la fin de la soirée, Hassani s’adressa de nouveau à sa mère:

«Chère mère, demain je vais devenir une mule. Tu iras au bazar et tu me vendras mille dinars, mais tu garderas la bride.»

Ce qui fut dit fut fait. Et le lendemain, dès que le soleil eut dardé ses premiers rayons, la mère se rendit au marché. Un riche marchand, que nous nommerons Shâdi, sortit du hammam et les vit, elle, la vieille femme, et sa mule. Il demanda le prix de l'animal et la femme répondit qu’elle coûtait mille dinars. Stupéfait, l’homme s'écria:

«Quelle avare tu es, une bonne mule ne coûte pas plus de cent ou deux cents dinars.»

La mère répondit:

«Ce n’est pas une mule commune, c’est une mule exceptionnelle: elle est si rapide qu’elle arrive, dans une ville même très lointaine, en une seule seconde.»

Le marchand hésita, puis il dit à la femme:

«Si c’est vrai, je t'en offrirai cinq cents dinars de plus.»

Il tira la mule jusqu'à sa demeure, écrivit une note pour son frère Nasim qui habitait dans une ville lointaine, et dit à sa femme de préparer une omelette qu'il mit dans une poêle. Il ordonna à son valet de monter sur la mule, d'emporter avec lui la note et l’omelette chaude, et de lui rapporter la réponse de son frère Nasim. Le valet n’était pas encore bien installé sur la monture qu’il se vit dans une autre cité. Il s'arrêta et demanda le nom de la ville: c’était justement la destination indiquée par son maître. Il chercha le caravansérail de Nasim et lui offrit ce que son maître lui avait donné.

Celui-ci mangea d’abord l’omelette qui était encore chaude, lut la note, écrivit la réponse et renvoya le valet qui se trouva en une seconde dans la maison de Shâdi, son maître. Celui-ci lui donna une jolie somme pour qu’il ne parle à personne de cette aventure. Puis il paya la vieille femme et demanda à son valet d’étendre un tapis sous les pieds de l’animal. Au lieu de foin, il lui donna du sucre et des gâteaux.

Quelques jours passèrent. Un soir, la femme du marchand lui dit:

«Shâdi, mon ami, tu possèdes une bonne mule, pourquoi tu ne vas pas t’en occuper?»

Le marchand se dit qu'elle avait raison et le lendemain matin, il entra dans l’étable pour voir sa merveilleuse mule. Tandis qu’il caressait son museau, celle-ci commença petit à petit à disparaître: ce fut d'abord le tour de la tête, puis du cou et celui du corps tout entier jusqu'à la queue. C’était comme si l’animal avait été avalé par le

mur. Il hurla:

«Détruisez ce mur!» Mais en vain.

Le valet, en échange de quelques pièces supplémentaires, accepta de ne parler à personne de cette mule magique, car personne n'y croirait et de surcroît on le prendrait pour un fou.

De retour chez elle, la mère attendit Hassani, mais ce dernier ne rentra pas. Quelques jours passèrent de la sorte sans aucune nouvelle de son fils! Morte d'inquiétude pour lui, elle commença à pleurer quand, tout à coup, le jeune homme arriva joyeux comme une hirondelle. Il dit pour la troisième fois:

«Mère, demain je vais me transformer en bélier, tu vas me vendre deux cents dinars, mais ne laisse pas à l'acheteur la chaîne qui est autour de mon cou.»

La mère fit comme il avait été dit.

Et devinez qui s'approcha du bélier et de la vieille? Le derviche-sorcier! Il demanda:

«Combien coûte ce bélier?»

La femme lui répondit:

«Trois mille dinars.»

Le derviche paya la somme demandée mais exigea d'avoir la chaîne. La mère refusa énergiquement Cependant, les gens autour d'elle dans le bazar prirent le parti du derviche et dirent:

«Ne fais pas ta tête de mule. À quoi te servira cette chaîne puisque tu as vendu le bélier un bon prix, tu peux bien la donner!»

La mère n'avait pas d'autre solution que d'obéir à cette foule menaçante et elle donna la chaîne.

Le derviche, fou de rage car il avait compris qu'il avait été berné par sa fille, prit la chaîne de l'animal et se rua dans une ruelle à l'abri des regards des passants. Récitant une incantation, ils se trouvèrent sans perdre le temps dans son magnifique palais, celui dont je vous ai parlé précédemment. Il convoqua sa fille, il l'injuria tant et plus:

«Fille indigne, tu es la complice de ce Hassani, ce misérable vacher! Tu lui as appris toute ma science! Je vais vous punir et vous donner la place que vous méritez! Va chercher un couteau.» La fille obéit, entra dans la cuisine et rapporta une casserole. Il jeta la casserole en hurlant:

«Idiote! Un poignard!»

Et la fille lui rapporta une cuillère, car elle voulait que rien n'arrive à ce brave Hassani qui lui avait déjà conté son histoire d'amour. Le derviche, aveuglé par la fureur, lâcha la chaîne du bélier. Aussitôt, le bélier se transforma en pigeon et s'envola. Au même instant, le derviche se transforma en faucon et poursuivit le pigeon. Le pigeon se changea en bouquet de fleurs et tomba sur la jupe d'une petite fille. Le derviche se changea alors en belle dame et voulut prendre à la petite fille le bouquet. Celle-ci refusa et jeta le bouquet dans un fossé. Le bouquet se changea en une poignée de grains de millet, et le derviche devint une poule qui s'apprêta à picorer les grains. Mais le millet se transforma en un renard qui d'un seul coup de dents dévora la poule.

Les gens, qui contemplaient ahuris ces changements, s'approchèrent du renard et le supplièrent de leur révéler son secret. Alors, le renard devint Hassani. Il leur raconta qu'il était jadis un vacher amoureux de la fille du gouverneur, et comment il avait connu le derviche et sa science.

Après cela, il retourna chez sa mère et comme tout était en ordre et que son palais était achevé, on célébra le mariage entre Hassani-le-chauve et Anoushâ, la fille du gouverneur. A la dernière minute, la belle Anoushâ demanda à Hassani de ne jamais avoir recours à la magie dans leur vie et de se comporter toujours comme un homme digne et honnête. Hassani donna sa parole et fut comblé de joie quand le gouverneur le désigna comme clerc dans son palais. Et l'on invita Shâdi le marchand, et aussi son frère Nasim, sans oublier Lâleh. On dit même, dans le bazar, que Nasim ne fut pas insensible aux charmes de la belle Lâleh, et qu'il ne sut à qui demander sa main.

Mais ceci est une autre histoire… ■

1. Voir l'ouvrage de Shams, Mohammad Rezâ, *Hassan Katchal, Pahlevân Pambeh (yâzdah afsâneh irâni* (Hassan le chauve, le héros de coton, onze légendes iraniennes), Téhéran, éditions Ofogh, 1377 (1998).

Lettre dix-neuf
Extrait du recueil *Tchehel nâme-ye koutâh be hamsaram* (Quarante courtes lettres à mon épouse)

Nâder Ebrâhimi

Traduit par
Arshiâ Shivâ
Université Azad Islamique de Téhéran
Branche centrale

Ma sublime dame!
Misérables sont ceux dont le regard jaloux ne cesse d'envier les chaumières des autres, leurs fenêtres claires et ensoleillées.

Et qu'il est bon que nous - toi et moi - n'ayons jamais cherché le bonheur dans la maison voisine.

Au fond, le fait même que nos enfants ne nous aient guère entendu parler avec envie du bien-être des autres, de leurs jouissances, de leurs biens, de leurs réceptions, ni même de leur santé, est assez honorable et satisfaisant en soi.

Et moi, je n'ai jamais douté un seul instant, je crois fermement que ce qui a apporté cette gloire et cette sérénité en notre foyer n'est autre que ton âme riche et magnanime.

Tu nous appris à tous à nous réjouir de la moindre joie des autres sans souhaiter nous en emparer ni en exiger une petite part, grâce à ta vision noble et élevée, à l'image du ciel généreux et altier, inaccessible.

Moi, je l'ai dit et toi, tu l'as montré: la félicité n'est pas chose que l'on emprunte, même pour quelques instants.

Elle ne peut non plus être dérobée, ni achetée ni mendiée.
Il est impossible de se mettre à la table du bonheur des autres et de commencer à se servir sans risquer de s'étrangler ou d'avoir encore plus faim.

Impossible également de tendre un piège à l'oiseau du bonheur des autres, de l'emmener chez soi et de le mettre en cage dans un espoir absurde et futile.

Je crois que la félicité est la seule chose au monde qui se construit avec les mains pures de celui qui la sollicite après une pure méditation.

Certes, ce discours ne concerne que la félicité d'une unité minuscule, il n'est guère question de la félicité sociale, nationale, historique, humaine... Pour atteindre ce type de bonheur - l'idéal ultime de l'homme - la force, l'espoir, l'entreprise et la volonté individuels ne mèneraient pas au but et aucune lettre, fût-elle longue, n'en donnerait une image correcte.

Ma très chère,
Notre bonheur actuel est de s'engager au service du bonheur des autres. Cela est bien l'essence de notre bonheur ainsi que sa cause.

Tu m'as demandé un jour: «Quand est-ce que la cause et l'effet deviendront complètement un?»
J'ai refusé de répondre tout de suite, tu t'en souviens.
Voilà, à présent j'ai trouvé la réponse. ■

- Vous pouvez vous procurer la revue dans les principaux kiosques de votre ville ou chez les libraires d'Etelaat.
- En cas de non distribution chez votre marchand de journaux, contactez le bureau d'Etelaat de votre ville.
- Envoyez vos articles et vos textes par courrier électronique ou par la poste.
- Les opinions soutenues dans les articles ne sont pas nécessairement partagées par la revue.
- *La Revue de Téhéran* se réserve la liberté de choisir, de corriger et de réduire les textes reçus. De même, les textes reçus ne seront pas restitués aux auteurs.
- Toute citation reste autorisée avec notation des références.

- ماهنامه«رُوو دوتهران»در دکه‌های‌اصلی روزنامه فروشی و نیز در کتابفروشی های وابسته به موسسه اطلاعات توزیع می گردد.
- در صورت عدم ارسال مجله به دکه ی مورد مراجعه شما، با دفتر نمایندگی روزنامه اطلاعات در شهر خود تماس حاصل فرمایید.
- مقالات و مطالب خود را از طریق پست الکترونیکی یا پست عادی، حتی الامکان به صورت تایپ شده ارسال فرمایید.
- چاپ مقاله به معنای تایید محتوای آن نیست.
- « رُوو دو تهران » در گزینش، ویرایش و تلخیص مطالب دریافتی آزاد است. همچنین مطالب دریافتی برگردانده نمی‌شود.
- نقل مطالب این مجله با ذکر ماخذ آزاد است.

S'abonner en Iran

LA REVUE DE TEHERAN

فرم اشتراک ماهنامه "رُوو دو تهران"

- ☐ یک ساله ۴۰۰/۰۰۰ ریال
- ☐ شش ماهه ۲۰۰/۰۰۰ ریال
- ☐ **1 an 40 000 tomans**
- ☐ **6 mois 20 000 tomans**

Nom de la société (*Facultatif*)	مؤسسه
Nom / نام خانوادگی	Prénom / نام
Adresse	آدرس
Boîte postale / صندوق پستی	Code postal / کدپستی
E-mail / پست الکترونیکی	Téléphone / تلفن

اشتراک از ایران برای خارج کشور

- ☐ شش ماهه ۸۵۰/۰۰۰ ریال
- ☐ یک ساله ۱/۷۰۰/۰۰۰ ریال

S'abonner d'Iran pour l'étranger

- ☐ **1 an 170 000 tomans**
- ☐ **6 mois 85 000 tomans**

Effectuez votre virement sur le compte :

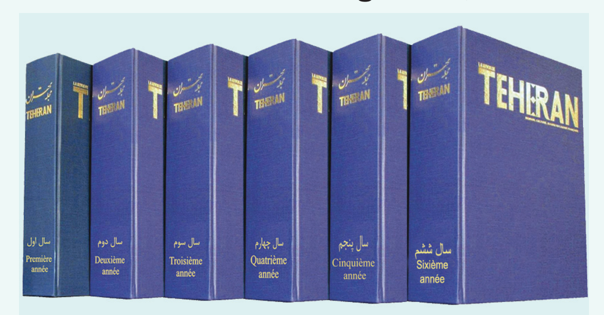
Banque Tejarat
N°: **251005060** de la Banque Tejarat
Agence **Mirdamad-e Sharghi**, **Téhéran**,
Code de l'Agence : **351**
Au nom de **Mo'asese Ettelaat**

Vous pouvez effectuer le virement dans l'ensemble des Banques Tejarat d'Iran.

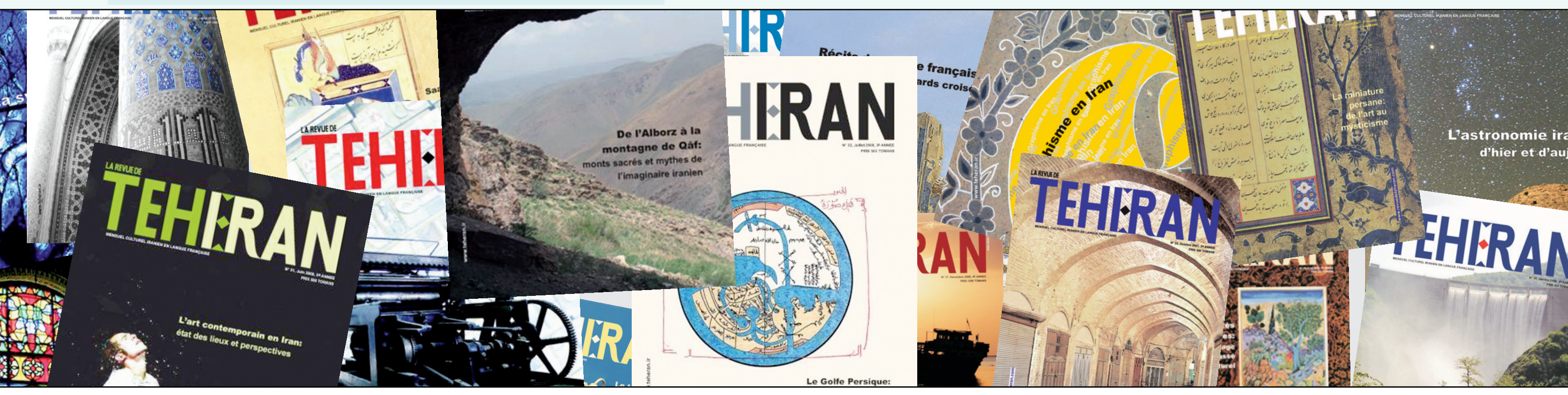
حق اشتراک را به حساب جاری **۲۵۱۰۰۵۰۶۰** نزد **بانک تجارت**، شعبه **میرداماد شرقی تهران، کد ۳۵۱**
(قابل پرداخت در کلیه شعب بانک تجارت)
به نام **موسسه اطلاعات** واریز،
و اصل فیش را به همراه فرم اشتراک به آدرس
تهران، خیابان میرداماد، خیابان نفت جنوبی، موسسه اطلاعات،
نشریه ***La Revue de Téhéran*** ارسال نمایید.
تلفن امور مشترکین: ۲۹۹۹۳۴۷۲ - ۲۹۹۹۳۴۷۱

Merci ensuite de nous adresser la preuve de virement ainsi que vos nom et adresse à l'adresse suivante:
Presses Ettelaat, Av. Naft-e Jonoubi, Bd. Mirdamad, Téhéran.
Code Postal : 15 49 95 31 11
Pour signaler tout problème de réception : mail@teheran.ir

L'édition reliée des quatre-vingt-quatre premiers numéros de *La Revue de* TEHERAN est désormais disponible en sept volumes pour la somme de 12 000 tomans l'unité au siège de la Revue ou au point de vente des éditions Ettela'at, situé à l'adresse suivante: avenue Enghelâb, en face de l'Université de Téhéran.



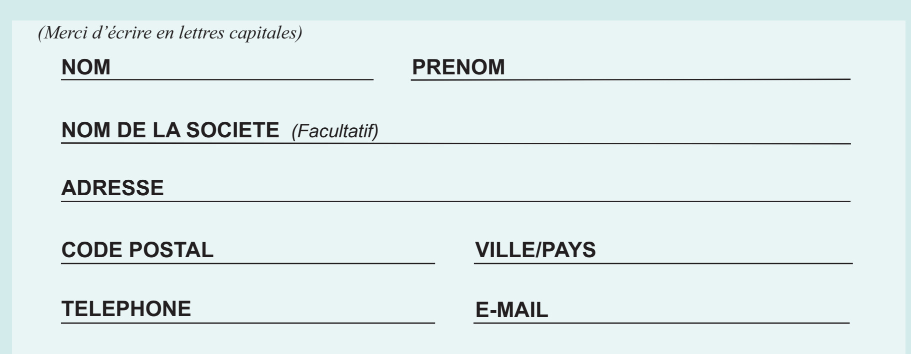
دوره‌های سال اول، دوم، سوم، چهارم، پنجم، ششم و هفتم مجلهٔ تهران
شامل هشتاد و چهار شماره درهفت مجلد عرضه می‌گردد.
علاقه‌مندان می‌توانند به دفتر مجله و یا به فروشگاه
انتشارات اطلاعات واقع در
خیابان انقلاب- روبروی دانشگاه تهران
مراجعه نمایند.



S'abonner hors de l'Iran



Effectuez le virement bancaire depuis votre pays sur le compte indiqué ci-dessous, puis envoyez le bulletin d'abonnement dûment rempli, ou votre adresse complète sur papier libre, accompagné du récipissé de votre virement à l'adresse de la Revue.



(Merci d'écrire en lettres capitales)

NOM ____________ **PRENOM** ____________

NOM DE LA SOCIETE *(Facultatif)* ____________

ADRESSE ____________

CODE POSTAL ____________ **VILLE/PAYS** ____________

TELEPHONE ____________ **E-MAIL** ____________

☐ **1 an** 100 Euros

☐ **6 mois** 50 Euros

☐ Effectuez votre virement sur le compte **SOCIETE GENERALE**
N°: **00051827195**
Banque:**30003**
Guichet: **01475**
CLE RIB: **43**
Domiciliation: **NANTES LES ANGLAIS (01475)**
Identification Internationale (IBAN)
IBAN FR76 3000 3014 7500 0518 2719 543
Identification internationale de la Banque (BIC): **SOGEFRPP**

☐ Envoyez une copie scannée de la preuve de virement à l'adresse e-mail de la Revue: **mail@teheran.ir**

☐ **Règlement possible en France et dans tous les pays du monde**

مرکز فروش در پاریس:

Point de vente à Paris:
Librairie du Pont de Sèvres
204 allée du Forum
92100 Boulogne
Tel: 01 46 08 21 58

مجلهٔ تهران

صاحب امتیاز
مؤسسهٔ اطلاعات

مدیر مسئول
محمد جواد محمدی

سردبیر
املی نُوواگلیز (رضوی فر)

دبیری تحریریه
عارفه حجازی
بابک ارشادی

تحریریه
روح الله حسینی
اسفندیار اسفندی
افسانه پورمظاهری
ژان-پیِر بریگودیو
جمیله ضیاء
شکوفه اولیاء
هدی صدوق
مهناز رِضائی
آلیس بُمباردیه
مجید یوسفی بهزادی
ژیل لانو

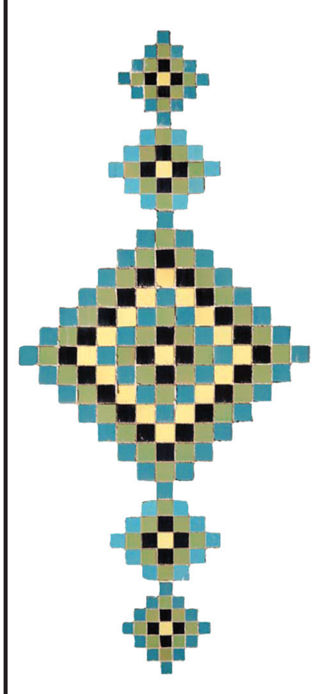
طراحی و صفحه آرایی
منیره برهانی

گزارشگر در فرانسه
میرِی فِررا
اِلودی برنارد

تصحیح
بئاتریس ترهارد

پایگاه اینترنتی
میلاد شکرخواه
محمدامین یوسفی
مژده برهانی

نشانی: تهران، بلوار میرداماد،
خیابان نفت جنوبی،
مؤسسهٔ اطلاعات، اطلاعات فرانسه
کدپستی: ۱۵۴۹۹۵۳۱۱۱
تلفن: ۲۹۹۹۳۶۱۵
نمابر: ۲۲۲۲۳۴۰۴
نشانی الکترونیکی: **mail@teheran.ir**
تلفن آگهی ها: ۲۹۹۹۴۴۴۰
چاپ ایرانچاپ



Verso de la couverture:
Sélection de photos retraçant certains moments de l'histoire du football iranien.

مجله تهران

شاپا: ۱۹۳۶-۲۰۰۸

ماهنامهٔ فرهنگ و اندیشه به زبان فرانسوی

شمارهٔ ۱۰۸، آبان ۱۳۹۳، سال نهم

قیمت: ۲۰۰۰ تومان

۵ یورو



www.teheran.ir